MÉMOIRES

DU

COMTE DE C***.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE C***,

OU

AVENTURES intéressantes et singulières qui peuvent donner une idée de l'intérieur de la France et des mœurs de ses habitans, à l'époque de Décembre 1793, jusqu'en Août 1794.

ON Y TROUVE

Les Relations complettes du siège de Lyon, l'Histoire de la Vendée et celle des Chouans.

HAMBOURG.

1801.

AVERTISSEMENT.

TOUS *ceux qui liront ce récit, ne manqueront pas de le prendre pour un roman, tant il renferme de circonstances singulières, et d'événemens inattendus: je ne m'en fâcherai pas; à leur place, j'en ferois autant, sans doute. Je leur observerai seulement que tout émigré, ou proscrit, n'a pu vivre en France, sous le régime inquisitorial qui la gouverne, que par le secours d'événemens très-extraordinaires. Ce n'est que par des hasards à-peu-près incroyables, que quelques-uns d'entre eux ont pu reculer de quelques jours, le terme fatal de la guillotine; et ce n'est que par une suite heureuse et continue de ces hasards, que j'ai pu y échapper tout-à-fait; car s'ils avoient cessé un instant, j'aurois succombé comme les autres.*

Qu'on veuille donc bien faire attention que, si mes aventures sont extraordinaires, c'est précisément parce qu'elles m'ont sauvé d'un danger plus qu'ordinaire et presque inévitable. Si elles n'eussent pas été ainsi, j'aurois péri, et je n'aurois rien à dire.

Au demeurant, je laisse chacun maître de penser ce qu'il voudra de mon histoire: je n'ai point l'intention de forcer la croyance de qui que ce soit; et je déclare qu'en écrivant ceci, je n'ai point prétendu éclairer les peuples, *ou* instruire les cours; *mais seulement* essayer ma liberté, *et jouir*

des charmes de ma condition présente. J'ai fait précisément comme ce vieux militaire qui, retiré au coin de son feu, se plait à raconter l'histoire de ses batailles; ou bien, encore, comme le navigateur échappé du naufrage, qui, en arrivant au port, ne peut résister au besoin de parler de la tempête, et de toutes ses horreurs.

Je désire que ce recueil, semé d'infortunes et de bonheur, puisse intéresser ceux qui le liront. Si, chemin faisant, ils s'arrêtent avec plaisir sur quelques apperçus de l'intérieur de la France, sur l'esprit qui dirige ses habitans, sur les moeurs qui les gouvernent aujourd'hui; enfin, s'ils sont satisfaits de quelques détails curieux et peu connus, qui accompagnent mes aventures, j'en serai ravi, j'aurai obtenu beaucoup plus que je ne m'étois promis.

J'aurois pu rendre ce récit beaucoup plus intéressant sans doute, en publiant bien des choses qui m'ont été confiées, et bien des faits qui se sont passés sous mes yeux; mais c'eût été exposer certaines personnes, et peut-être même certains intérêts très-chers: *je me suis tû. J'ai aussi supprimé ou déguisé tous les noms, même le mien, par une suite des mêmes principes; et je me suis contenté, presque toujours, d'indiquer très-vaguement les lieux dont je fais mention. Chacun sent la nécessité d'une pareille mesure; aussi, je finis sans me donner le soin de la justifier.*

INTRODUCTION NÉCESSAIRE.

Quelques détails sur la famille et la personne du Comte de C... --- *Sa première émigration.*

Pour faciliter l'intelligence complète de mon récit, je me vois contraint, malgré moi, d'entrer dans quelques détails préliminaires sur ma famille et sur ma personne. Qu'on me le pardonne, cela ne sera pas long.

Au milieu d'une des vallées riantes qui avoisinent à la fois trois riches et belles provinces, non loin des rives de la Loire, étoit un antique château, qui fut toujours la demeure de mes pères. C'est là que je perdis de bonne heure ceux qui m'avoient donné le jour. Ils me laissèrent dans cet âge tendre où l'on ne sent encore ni le bonheur de les posséder, ni le chagrin de les perdre. Mais en expirant, leur sollicitude prévint tous mes besoins, en me confiant aux soins d'un gentilhomme leur voisin, qui se trouvoit en même-tems leur parent et leur ami. C'étoit un vieux militaire qui, dans ces tems de corruption, retraçoit encore l'image fidèle de nos anciens preux. C'étoit la même droiture et la même loyauté; le même amour pour la justice et la vertu; le même dévouement à l'honneur et au courage, et sur-tout le même attachement pour son prince et

sa religion. En un mot, on retrouvoit en lui l'assemblage heureux de toutes les qualités aimables, qui caractérisèrent si long-tems l'époque brillante de l'ancienne chevalerie.

Il avoit porté les armes, tant que ses forces avoient secondé son courage : aujourd'hui qu'il ne pouvoit plus défendre la patrie de son bras, il l'honoroit de ses vertus. Retiré sur son patrimoine, vivant heureux et paisible au milieu de vassaux fidèles, qu'il traitoit comme ses enfans, il leur donnoit le doux spectacle de la vie du sage, et leur faisoit compter ses vieux jours, par ses bienfaits et leur bonheur.

Tel étoit l'ami précieux à qui mes parens avoient confié ma jeunesse : il en prit le soin le plus tendre ; et pour mieux assurer mon éducation et mon bonheur, il voulut être tout à la fois, mon instituteur et mon père.

J'avois reçu du ciel un coeur sensible et une tête ardente. Mon vertueux Mentor, charmé de rencontrer un terrein si propre à la culture qu'il aimoit, se plut à y semer de bonne heure, tous les germes chevaleresques dont il avoit constamment fleuri sa respectable carrière. Il s'efforça sur-tout de nourrir en moi, ce bel enthousiasme qui passionne pour la gloire, et conduit aux grandes et belles actions.

Il avoit une fille charmante ; et le feu céleste dont elle anima mon coeur presque dès ma naissance, ou au moins long-tems avant ma raison,

développoit chaque jour avec succès des semences si précieuses, et les faisoit prospérer à son gré. Jamais je ne profitois plus des leçons du père, que quand je fus occupé davantage de ma tendresse pour la fille. Elevés ensemble dès notre première enfance, accoutumés à partager sans cesse les caresses paternelles, nous nous aimâmes long-tems avant de savoir ce que c'étoit que l'amour; et nos bouches innocentes se prodiguèrent les noms tendres de soeur et de frère, jusqu'au moment où nos coeurs plus instruits soupirèrent après des titres plus chers et plus doux.

Qu'elle étoit belle, ma *Joséphine!* (c'étoit son nom); qu'elle avoit de charmes et de vertus!... Ah! sans doute on me dispense ici d'une peinture au-dessus de mes forces. On sent bien qu'un amant de mon naturel, ne doit rien trouver sur la terre de comparable à ce qu'il aime: aussi j'épuiserois tout ce que notre langue a de féduisant et de riche, que je croirois n'avoir rien dit; et jamais le froid portrait qui glaceroit mon papier, n'approcheroit de celui qui brûle mon coeur.

Son père, qui avoit toujours eu le projet de devenir aussi le mien, avoit pris plaisir à préparer lui-même, dès nos plus jeunes ans, cet amour innocent sur lequel il avoit fondé ses plus belles espérances. Il pensoit avec raison que ce sentiment vif et tendre deviendroit pour nous, dans ses mains paternelles, la source féconde de tout ce qu'il y a

de beau, d'honnête, et de bon. Aussi s'en servit-il avec succès pour plier notre naturel à son gré; et ce fut en employant avec adresse ce moyen toujours vainqueur, qu'il nous rendit constamment dociles à sa voix, et nous fit trouver des charmes dans tous nos devoirs.

Cependant nous arrivons au terme de notre éducation; et notre sage et bon instituteur crut qu'il étoit tems enfin, de couronner son ouvrage par la douce récompense, que sa tendresse nous destinoit depuis long-tems. Il nous fit approcher un jour avec grand appareil, et nous déclara solemnellement ses intentions. Qu'on imagine notre bonheur et tous nos transports, quand nous l'entendîmes approuver notre amour, et nous promettre une union prochaine.

J'avois dix-sept ans, et Joséphine étoit à-peu-près du même âge; ma fortune étoit considérable, et la sienne ne l'étoit pas moins: ainsi nos années, nos biens, et nos coeurs, tout respiroit la même convenance. Je m'arrêtois quelquefois avec délices sur cet heureux accord des circonstances, qui me promettoit une vie pleine de félicité. Je la voyois toute composée de beaux jours délicieusement écoulés, au milieu des affections et des jouissances qui font le bonheur de la terre. Que j'étois loin alors, dans la douce contemplation d'un avenir si fortuné, de penser que tant de faveurs s'évanoui-

roient comme un songe!.... Ah! qu'on juge si le réveil a dû me paroître douloureux et terrible!

Déjà six mois s'étoient écoulés depuis la douce promesse de notre bon père, et mon coeur impatient n'avoit plus à compter que la seconde moitié du terme prescrit à notre union, lorsqu'on vit paroître sur mon pays, cet orage fatal et perfide qui sembloit, à l'horison, ne devoir qu'assurer de beaux jours, mais qui, en s'élevant, a détruit le bonheur de la France, et menace aujourd'hui celui du monde entier.

On doit se rappeler qu'à-peu-près dans le même tems, une querelle sérieuse divisa l'Angleterre et l'Espagne; et que la France, fidèle à ses engagemens, fit des préparatifs pour soutenir son alliée. Je servois dans la marine, et j'avois déjà fait, malgré ma jeunesse, plusieurs campagnes au loin de l'Europe. Plein d'ardeur, et brûlant de me signaler, je vis avec joie la guerre qui se préparoit sur mon élément, et je voulus y être employé dès premiers. Nous avions dans notre famille ce qu'on appeloit du crédit, aussi j'obtins sans peine ce que j'avois désiré.

Mon Dieu! comme les tems ont changé, et combien les caractères en ont souffert! A cette époque heureuse où je n'avois encore éprouvé ni chagrins, ni soucis, une aimable gaieté régnoit dans toutes mes actions, et le doux sentiment faisoit l'unique occupation de mon coeur. Je me rappelle cette soirée charmante, où nous reçûmes les ordres

que j'avois sollicités. Dans les premiers mouvemens de ma joie et de mon enthousiasme, je voulus, pour rendre mes premières armes heureuses, disois-je, recevoir l'accolade du *bon vieux Chevalier*, et jurer foi et hommage entre les mains de sa *Gente Damoiselle*. Il me semble encore me voir aux pieds de ce bon père qui, attendri par sa propre exhortation, termina cette plaisanterie chevaleresque par me donner sérieusement sa sainte bénédiction, tandis qu'ému moi-même par ses paroles touchantes, transporté par les regards de son adorable fille, je lui faisois serment, à genoux, d'être toujours digne de lui; et j'attestois le ciel, en baisant la main de Josephine, qu'il suffisoit d'un de ses regards pour créer un héros.

O souvenir déchirant et doux! En dépit des malheurs qui, depuis trois ans, endurcissent mon coeur, malgré les infortunes sans nombre qui doivent avoir épuisé ma sensibilité, je retrouve encore des larmes pour te pleurer. Mais non, oublions plutôt, rejetons au loin, s'il est possible, des choses.... des lieux.... des personnes.... hélas! que je ne reverrai peut-être jamais!....

Je partis pour Toulon, qui étoit le lieu de ma destination, et j'y fus embarqué précisément sur un des vaisseaux qui, depuis, a échappé à l'incendie général, et fait flotter encore aujourd'hui sur les mers, le beau pavillon sans tache des anciens François.

Cependant la guerre ne se fit point: elle auroit pu produire une diversion salutaire à l'esprit séducteur qui menaçoit le sein de la France: la paix, au contraire, ne fit que redoubler sa rage et son activité. L'autel, le trône, furent sappés dans leur fondement, et dès-lors il fut aisé de prévoir que le royaume étoit perdu, si ses défenseurs n'opposoient la force à la force. Il restoit encore bien des François fidèles, mais leur dispersion faisoit leur foiblesse; et le manque de chefs les réduisoit à la nullité. Dans cette extrémité cruelle, les plus ardens songèrent à s'en procurer au dehors; et la cour de Turin devenue l'asile du frère de notre Roi, sembla, dès cet instant, devenir aussi le rassemblement de ceux qui vouloient sauver leur patrie. Ils abandonnèrent leurs parens, leur état, leur fortune, et furent se ranger autour de leurs princes fidèles. Chacun admira, dans le tems, cette démarche généreuse et loyale: aujourd'hui, nos revers la font traiter par-tout de folle et d'inconsidérée... Ainsi va le monde, le succès est toujours le dernier juge de la raison. Ah! sans doute, l'événement prouve qu'il étoit aisé d'adopter un plan plus heureux; mais au moins, étoit-il impossible de montrer un plus beau mouvement. Il s'accordoit trop avec les principes dont on m'avoit nourri dès mon enfance, pour que je ne l'embrassasse pas avec transport. N'ayant que des traîtres à frapper, des lâches à punir, une cause si pure s'embellissoit encore à mes yeux

de tout l'enthousiasme de l'amour et de la chevalerie. Sauver mon Roi et ma patrie; me battre au nom de ma maîtresse, étoient autant d'images qui faisoient tourner ma tête, et bouillonner mon sang. Aussi je ne balançai point un moment; et devenu libre par le désarmement de nos vaisseaux, n'écoutant plus que l'honneur, la gloire et l'amour, je franchis les Alpes, et courus me rallier aux dignes compagnons que les mêmes sentimens avoient déjà rassemblés.

SÉJOUR

DE

DIX MOIS

EN

FRANCE,

PAR UN

ÉMIGRÉ.

LE COMTE DE C.... *reçu et employé à Toulon par les Anglois. — Evacuation de cette place. — Il ne peut en sortir. — Suite d'événemens heureux qui le sauvent de la proscription. — Il obtient un passeport pour aller en Suisse. — Danger terrible qu'il rencontre à la frontière, et qui le force à changer sa marche.*

L'EUROPE entière connoît nos malheurs; elle sait quelle fut notre intention, nos projets, nos espérances, et nos revers: ainsi je ne tracerai pas l'histoire de l'émigration; je ne répéterai pas tous ces détails pénibles de calamités et d'infortunes: je dirai seulement, en peu de mots, qu'après avoir erré trois ans chez les nations voisines, reçu, tantôt en fugitif illustre, tantôt en misérable vagabond; après avoir traîné par-tout, durant ce tems, une existence incertaine et pénible, applaudi, consi-

déré des uns; maudit, humilié par d'autres; après avoir été mille fois à la veille de manquer de tout, et de périr de désespoir, je me retrouvai tout-à-coup dans un état convenable à ma condition présente.

J'étois en Italie, lorsque Toulon ouvrit ses portes aux Anglois; on me permit d'y entrer, et l'on m'y donna même, dans le service de l'artillerie, qui ne m'étoit point étranger, un emploi avantageux et flatteur. Qu'on apprécie bien tout le bonheur de ma position nouvelle, qui me rendoit en un moment cette considération, cette aisance, et ces douceurs, qui depuis si long-tems m'étoient inconnues. Hélas! il suffit trop souvent d'un sourire de la fortune, pour enivrer un malheureux. Aussi, dans les premiers transports de ma joie. je ne doutois plus qu'elle ne se lassât enfin de nous persécuter; je croyois appercevoir déjà le terme prochain de tous nos maux; je calculois d'avance le moment heureux où le calme succéderoit à tant d'orages; et mon imagination trop facile, me laissoit entrevoir encore les beaux jours qui m'étoient destinés. Eh quoi! étoit-il donc si déraisonnable de me repaître de si douces espérances? Je regardois autour de moi, et je ne voyois que des succès assurés. La flotte et le port de Toulon étoient dans nos mains; les Espagnols, nos alliés fidèles, vainqueurs sous les murs de Perpignan, menaçoient, de leur côté, cette place, qui achevoit de nous livrer tout le midi de la France: à l'autre extrémité du royaume,

vers les rives du Rhin, une province entière subissoit le joug d'une armée chaque jour victorieuse, et promettoit bientôt des passages faciles: à l'occident, les Royalistes triomphans, à la veille de s'unir aux Anglois, présentoient des succès bien plus rapides encore. Ainsi, la France entamée de toutes parts, déchirée au dedans par les malheurs de l'anarchie, affoiblie par les dissentions, la famine, et la mort, sembloit ne plus laisser aucun doute sur le prochain retour de ses malheureux habitans détrompés, et sur le châtiment terrible de leurs féroces tyrans.

Qu'on cherche, qu'on se rappelle des tems si changés, et qu'on me dise si je n'ai point tracé le tableau fidèle de notre situation politique, au mois de décembre 1793. Par quelle magie donc a-t-il fallu qu'il disparût soudain comme un songe? Le génie fatal qui préside à nos infortunes, n'a fait que paroître; et par-tout, presqu'au même tems, un revers terrible a pris la place du succès attendu. On eût dit que tant d'espérances n'avoient brillé un moment, que pour rendre notre désespoir plus vif et plus sensible.

La reprise de Toulon, au moment où nous nous croyions le plus à l'abri, fut comme le signal d'une scène nouvelle. On diroit qu'un charme puissant attachoit nos succès à son fort; ils finirent tous avec sa chûte: on n'a plus vu depuis que des revers.

Chacun connoît cette évacuation fameuse; ainsi qu'on n'attende pas de moi une relation nouvelle

de ce triste événement, non plus que mon opinion sur les causes qui l'ont amené. Quoique jeune encore, l'expérience commence à me rendre sage. Je guéris chaque jour de l'avidité du blâme, et sur-tout de l'inconséquente manie de trouver à tout, des motifs ridicules et coupables. Les malheurs m'aigrissent contre la fortune, et non contre les hommes. Je trouve plus simple, et sur-tout plus prudent, d'en attribuer la cause à cette irrésistible destinée qui confond si souvent la sagesse humaine, et que les anciens disoient commander même aux dieux.

Quoi qu'il en soit, j'étois à une des redoutes avancées de la partie orientale, la nuit même où notre sort se décidoit dans l'extrémité opposée. Quelque tems avant le jour, nous reçûmes ordre d'évacuer notre poste, et de nous replier dans la ville. En y arrivant, j'appris le projet fatal de l'évacuation générale: mon désespoir peut aisément se comprendre. Je courus rassembler mes amis, qui me forcèrent d'abandonner mon uniforme, et de lui substituer un costume de pillage et de désordre: cette heureuse précaution me sauva la vie. Les ennemis intérieurs commençoient à remuer dans la ville, et menaçoient d'inquiéter notre retraite. Nous nous dépêchâmes de recueillir nos effets les plus précieux, et nous nous mîmes en marche vers le port: c'est-là que je fus témoin du spectacle le plus affreux peut-être qu'ait jamais supporté la terre.

On

On avoit mis le feu, presqu'en même-tems, à tous les vaisseaux, les magasins et les arsenaux. La conflagration étoit si terrible, que la nature entière en sembloit dérangée: on ne distinguoit ni ciel ni terre, et la mer n'étoit plus qu'une vaste étendue de feu: c'étoit l'image de l'enfer. Il étoit devenu difficile de juger des objets et des distances, et l'on ne pouvoit plus supporter la chaleur de l'atmosphère; mais c'est encore là peu de chose auprès de ce qui me reste à décrire. La ville et le port de Toulon se trouvent dans un enfoncement circulaire, dont les deux branches se prolongent à droite et à gauche, par deux sinuosités irrégulières, et finissent par se confondre à leur extrémité. Les républicains s'étoient déjà rendus maîtres de presque toute la partie droite. L'incendie étoit devenu pour eux un point de mire assuré, et ils faisoient pleuvoir sur nous un déluge continuel de bombes, de grenades, et de boulets. Les Alliés, de leur côté, établis encore sur la partie gauche, avertis que l'insurrection se manifestoit déjà derrière eux faisoient un feu terrible sur la ville, pour contenir les mécontens, et protéger l'embarquement. Cependant on se révoltoit dans l'arsenal, on se révoltoit dans la ville; et déjà on se fusilloit de tous côtés. Un désordre épouvantable régnoit sur le port; la frayeur faisoit tout refluer vers cet endroit. On voyoit de tous côtés des meubles amoncelés sur le rivage, des groupes d'hommes et de femmes qui couroient au

hasard, et se heurtoient sans réflexion. Des cris continus remplissoient les airs, et des hurlemens redoublés venoient par-tout augmenter l'horreur de ce spectacle, que le pétillement de l'incendie, le craquement des décombres, et le mugissement des vagues enflammées, achevoient de completter de la manière la plus effroyable.

Une multitude de bateaux couvroit la mer et s'agitoit sur sa surface; les plus diligens avoient déjà quitté le rivage, et forçoient de rames pour se sauver plus promptement: on en voyoit une longue file se perdre dans le lointain, et indiquer par sa continuité la route vers l'escadre; d'autres se remplissoient et s'éloignaient à mesure. Parmi ceux-ci, les uns, trop chargés, couloient à l'instant, et couvroient la mer de débris, tandis que d'autres qui ne l'étoient pas assez, se trouvoient poursuivis par des gens qui se jetoient à l'eau, en implorant leur secours.

Voilà la scène affreuse qui s'ouvrit devant moi, lorsque je débouchai sur le quai, portant un enfant dans mes bras, et traînant plusieurs femmes éperdues.

Nous nous jetâmes dans un bateau, au moment où il poussoit au large; mais à peine avoit-on donné quelques coups d'avirons, que j'éprouvai ce qu'il m'est certainement impossible de décrire. Tout-à-coup, je me sentis violemment déplacé de mon siége; il me sembla que je me débattois dans le feu; l'air qui m'entouroit étoit devenu matériel, et

tous mes membres éprouvoient un choc universel; je croyois traverser rapidement des espaces immenses. Cependant mes yeux s'étoient fermés; mes idées s'affoiblissoient, et une détonnation terrible acheva de m'ôter toute connoissance. Voilà, en peu de mots, le souvenir confus que m'a laissé ce phénomène extraordinaire, aussi prompt que la pensée. Ma dernière idée fut, je m'en souviens, que je finissois de vivre, et que tout ce bouleversement n'étoit autre chose que le passage de la mort. J'ai su depuis, que c'étoit l'explosion d'un vaisseau chargé de poudre, qui a fait périr beaucoup de monde, et probablement, hélas! mes amis, dont je n'ai pu retrouver jusqu'ici la moindre trace.

J'ignore le tems que dura mon anéantissement, ainsi que le hasard miraculeux auquel je dois la vie. Mais quand je r'ouvris les yeux, je me trouvai pêle-mêle parmi des meubles, dont il est extraordinaire que je n'aie pas été étouffé. Je n'avois plus aucun souvenir de ce qui s'étoit passé. Il me sembloit que je me réveillois d'un sommeil profond. Je me sentis foible et harassé, comme après une maladie forte, ou une fatigue excessive. Enfin, la mémoire me revint par degrés; mes idées reprirent leur place; et appercevant des hommes qui se jetoient dans deux ou trois canots, les seuls que je visse encore auprès du rivage, j'y courus, et m'y précipitai avec eux. Mais je ne fus pas long-tems sans revenir de ma méprise, et je compris bientôt

tout le danger que je courois, sans pourtant savoir comment je pourrois l'éviter.

Tous les miens avoient fui. Les patriotes de la ville, devenus enfin les maîtres du terrein, s'étoient emparés des derniers bateaux, et donnoient chasse aux traîneurs. Soit haine naturelle, soit désir de prouver son civisme, chacun vouloit être de la partie; et c'est pour cet objet que nous faisions force de rames, quoiqu'il fût bien certain que nous n'en attrapperions aucun. En effet, nous joignîmes bientôt les autres bateaux patriotes, auxquels le feu des alliés, et la trop grande distance des fuyards, avoit fait lever chasse. Nous nous rabattîmes tous ensemble sur l'Amiral, et quelques autres bâtimens qui en étoient voisins. Ils étoient remplis de prisonniers, que les alliés n'avoient point eu le tems d'amener, et contenoient aussi tous les malfaiteurs et les forçats. Ces derniers, pendant le trouble et la confusion, avoient brisé leurs chaînes, couru dans les arsenaux, et fait tous leurs efforts pour éteindre ou arrêter les progrès de l'incendie. Après plus ou moins de succès, ils étoient revenus docilement reprendre leurs fers, et attendre en silence les ordres de leurs nouveaux maîtres, et la récompense des services qu'ils venoient de leur rendre.

En abordant je vis sur le vaisseau, un spectacle bien différent de celui qui m'avoit frappé sur le port: la joie la plus vive animoit tous les visages;

on se joignoit avec empressement ; on s'embrassoit sans se connoître ; on parloit de tous côtés à la fois ; on alloit, on venoit, on se pressoit avec tout le désordre d'une joie générale.

J'eus ma part de cet accueil fraternel, et je le dus à mes vêtemens grossiers, couverts de sang et de boue. Alors je fus comme subitement inspiré, et je formai tout de suite le plan de mon salut. Je vis qu'on me prenoit pour un de ces malfaiteurs patriotes, que leurs citoyens reconnoissans cherchoient, par leurs soins et leur tendresse, à dédommager de leur longue et tyrannique servitude. Dès ce moment je ne les quittai plus ; je m'enrôlai de moi-même sous ces nouveaux étendards, et je courus chercher le poste d'honneur, auprès des figures les plus patibulaires. Cela me réussit au-delà de toute espérance, car cette classe fut la seule qu'épargnèrent nos féroces vainqueurs : ils exercèrent sur tout le reste la fureur la plus dégoûtante. Qu'on écoute le trait suivant, qui fut leur début, et qu'on me dispense d'en citer d'autres.

Deux cents de leurs plus chauds partisans sortirent de la ville, pour aller au-devant d'eux exprimer leur joie, et recevoir leurs tendres embrassemens : mais il étoit dit qu'il n'y auroit aucun pardon pour *l'infâme Toulon.* Ils furent tous massacrés jusqu'au dernier, et les républicains n'entrèrent dans la ville que sur leurs cadavres palpitans, et après avoir surmonté leurs cocardes tricolores, des oreil-

les sanglantes de ces malheureux. Cette action seule, qui répugneroit aux sauvages les plus féroces, suffit pour donner une idée des horreurs auxquelles fut livrée l'infortunée cité que nous venions d'abandonner. Elle n'eut pas plus souffert, si elle eût été prise d'assaut. Le massacre dura trois jours: les chefs fusilloient, et les soldats égorgeoient. Durant ce tems, tous les titres furent confondus à leurs yeux: âge, sexe, opinions, tout fut égal, et rien ne fut épargné. Notre classe honnête, je dirois même vertueuse, par rapport à ces indignes cannibales, fut la seule qui non-seulement trouva grace, mais même qui, pendant le tems de leur fureur, obtint leurs plus tendres soins. Nous fûmes accablés de faveurs; on nous distribua des vêtemens, des vivres, de l'argent. Les spectacles nous furent donnés *gratis*. La fête civique qui célébra la prise de Toulon, nous vit siéger à la place d'honneur. Enfin, au milieu de l'enthousiasme que nous avions inspiré, on décida que nous aurions notre part au butin général, et l'on nous distribua, même sur-le-champ, un à compte de 50 livres en papier.

L'on s'imagine bien que je ne m'endormois pas au milieu de traitemens si doux, et de démonstrations si affectueuses: je savois trop combien je les méritois peu, et combien j'aurois à les expier si je venois à être reconnu; aussi je saisis habilement cette confiance facile qu'inspire toujours la joie et

les plaisirs, et je profitai des excès auxquels se livroient mes nouveaux camarades, pour me composer à mon gré une petite société d'amis particuliers. C'étoient six ou sept jeunes Suisses, dont la contre-bande seule avoit été tout le crime, et que je jugeai n'avoir pas été encore assez pervertis par leurs indignes confrères, pour avoir perdu jusqu'aux dernières traces du sentiment.

C'est avec raison qu'un auteur célèbre a dit qu'il falloit se défier de celui qui porte la sobriété au milieu de la débauche. Je sus bientôt leur nom, leur famille, leur demeure; je fus Suisse avec eux, et bientôt je les eus séduits. Il ne m'en coûta pour cela, que quelques tableaux fleuris de leur vie champêtre, quelques descriptions fidelles de leurs montagnes et de leurs troupeaux, quelques portraits touchans du premier bonheur de leur enfance, et sur-tout quelques reprises de leur air favori, de ce *Rond des vaches*, devenu si célèbre par l'empire qu'il exerce, et l'impression qu'il leur cause; (*) et bientôt ils eurent autant d'empressement que moi de revoir leur pays; ils ne respirèrent plus qu'après le bonheur d'y retourner. C'est où je les attendois:

---

(1) Tout le monde connoît le charme puissant de cet air montagnard, sur le coeur sensible des Suisses; et chacun a sans doute entendu dire, comme moi, qu'il étoit défendu de le jouer dans leurs régimens, parce qu'il portoit les soldats à la désertion, ou leur causoit des maladies de langueur.

il ne me fut pas difficile, à la première de nos orgies, d'en pousser un à faire la motion, d'aller chez nous boire du lait de nos vaches; un autre, à proposer d'en demander la permission aux commissaires; un troisième, à donner l'idée d'une pétition pour l'obtenir: nous la brochâmes aussi-tôt, et avec toute l'adresse qui pouvoit nous garantir le succès. Nous appuyâmes sur-tout sur la vive reconnoissance que nous porterions à jamais à nos libérateurs, et nous finîmes par dire qu'il ne manquoit plus à nos coeurs que de pouvoir aller dans nos foyers, publier tant de bienfaits, et y semer en même tems les beaux principes qui leur donnoient naissance.

J'avois espéré que, dans la première ivresse de leur gloire, au milieu de l'encens dont on les entouroit, nos tyrans ne sauroient rien refuser: je ne m'étois pas trompé, nous en fûmes accueillis à merveille. Ils nous accordèrent tout ce que nous voulûmes; et nous ne sortîmes de leur tribunal terrible, qu'avec des certificats vraiment dignes de nous mériter, chez eux, les honneurs du Panthéon; mais, par-tout ailleurs, ceux de la potence. Mon affaire faite, je laissai là bien vîte, comme on peut le penser, mes dignes compagnons, me promettant bien de ne pas fréquenter, de long-tems, si mauvaise compagnie. Mais j'ai éprouvé mainte fois depuis, que dans un tems de révolution, l'on ne doit jamais jurer de rien.

Je sortis de Toulon avec tout l'air d'un homme auquel on fait grace au pied de l'échafaud. Pour comble de bonheur, l'argent ne me manquoit pas. J'avois sur moi quinze mille livres en assignats, lors de la débacle; et j'étois assez heureux pour les avoir conservés au milieu des hasards que j'avois courus. Muni de brillans passe-ports, je crus devoir faire honneur à ces pièces honorables, et je m'habillai en national magnifique. Une énorme cocarde tricolore sur-tout couvroit mon chapeau, et annonçoit à tout passant mon immense patriotisme.

Cependant j'observois encore dans ma marche quelques petites précautions: je n'osois pas tout-à fait me donner la voiture, qu'on jalouse et qu'on suspecte par-tout. J'avois soin de sortir et d'entrer modestement à pied, dans les grandes villes; mais dans les intervalles, je me permettois de tems à autre, le luxe plus modéré d'un mauvais Rossinante, pour abréger davantage une route qui me sembloit toujours trop longue.

Déjà j'avois franchi la sablonneuse Provence; déjà le riant et fertile Comtat demeuroit loin derrière moi; déjà j'avois gravi, sans mauvaise avanture, la plus grande partie du Dauphiné; et les Alpes, ce point de mon salut, me présentoient distinctement des gorges salutaires; déjà mon imagination rapide m'y plaçoit en sureté, et je calculois au port le naufrage terrible, auquel j'avois si miraculeusement échappé. C'est au milieu de ces

douces idées, et croyant n'avoir plus rien à redouter, que j'entrois fièrement à Grenoble, avec cette insolence sans-culottière qui caractérise si bien le patriote irréprochable. C'étoit un peu avant la fin du jour, moment propice aux malheureux qui voyagent sous l'ombre du mystère.

En franchissant la porte je me trouvai précédé, à quelque distance, d'un groupe de gardes nationaux, dont la joie bruyante et la marche irrégulière attestoit leur peu de sobriété. Redoutant l'indiscréte amitié de ces aimables camarades, je ralentis mes pas pour leur donner le tems de s'éloigner; et, afin d'éviter toute espèce d'affectation, je m'arrêtai même pour lire un placard qui venoit d'être affiché, presque sous mes yeux. C'étoit une proclamation; on va juger de mon état à la vue de ces effrayantes et terribles paroles:

VIGILANCE! VENGEANCE!

Citoyens, l'infâme Toulon vient de tomber, et déjà le sang impur coule de toutes parts. Vengeons les mânes de nos frères égorgés. La justice le veut et l'ordonne. Levez-vous donc, accourez tous, pressez-vous en foule autour des coupables. Que pas un ne puisse échapper à cette enceinte vengeresse et terrible. Des victimes, citoyens.... des victimes!.... La liberté paisible se plaît au milieu des douceurs; mais quand elle est violée, il lui faut du sang et du

carnage. Saisissez donc, immolez tout ce qui ne sera pas pur; que rien ne vous arrête. Des perfides auront pu séduire la loi peut-être, et lui arracher des témoignages de patriotisme: n'importe, frappez toujours. Ceux-là sont plus criminels encore, qui, par adresse, ou mensonge, ont pu tromper les représentans du peuple, et reculer d'un instant la vengeance nationale.....

Non, jamais la foudre ne produisit un effet plus subit. A cette terrible lecture mon sang se glaça dans mes veines, et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je me crus à l'instant environné de bourreaux, et poursuivi par la guillotine. Je fus comme pétrifié, et demeurai là comme sans mouvement et sans vie. Cependant la nuit s'achevoit; et la crainte d'être enfermé dans Grenoble, qui me sembloit déjà une étroite prison, me fit faire machinalement quelques pas pour me traîner hors de ses murs; et ce ne fut qu'avec un redoublement de sueur froide, que je repassai sous cette porte qui, l'instant d'auparavant, m'avoit vu déployer une démarche si fière.

Incertitude cruelle du COMTE DE C... *Il abandonne, pour le moment, le projet d'émigrer de nouveau. — Il songe plutôt à s'enfoncer dans l'intérieur de la France. — Anecdote intéressante chez un bon fermier. — Le* COMTE DE C... *entre dans Lyon, où il se déguise, et s'établit.*

DANS le premier moment de mon effroi je me jetai dans la campagne, et courus quelque tems au hasard sans intention, ni motif, mais mes sens un peu remis, je m'arrêtai pour tenir conseil avec moi-même. Devois-je continuer ma route, et chercher à franchir ces limites du crime et de la mort; ou bien, devois-je chercher mon salut dans l'intérieur du royaume? Je ne voyois par-tout que risques et périls. D'un côté j'étois à la vérité bien près des frontières, et mes yeux distinguoient ces contrées paisibles, qui me présentoient un asyle assuré: mais les routes n'étoient-elles pas étroitement gardées? La vigilance la plus rigoureuse ne veilloit-elle pas sur tous les passages? Des administrateurs altérés de sang, des dénonciateurs avides, des soldats oisifs, remplissoient toutes les avenues, interceptoient toutes les issues. N'étoit-il pas certain que l'ordre terrible que je venois de lire, et qui, en ce moment, causoit tout mon embarras et ma frayeur, redoubleroit encore leurs recherches, et multiplieroit mes dangers? Je cou-

rois donc à une mort certaine, si je continuois à marcher vers la frontière. D'un autre côté, en m'éloignant, je rendois désormais mon évasion bien plus difficile, pour ne pas dire impossible. Je reculois peut-être le terme fatal de la guillotine; mais à quel prix! et pour combien de tems?

Réduit à me cacher sans cesse, fuyant à chaque pas des dangers réels, poursuivi par-tout par ceux de mon imagination, je prolongeois une vie déjà insupportable, par des tourmens plus insupportables encore. Je l'avoue, j'hésitai long-tems: une mort prompte me sembloit préférable à une agonie prolongée. Je redoutois de vivre au milieu d'une incertitude aussi cruelle, et je penchois pour aller chercher tout de suite la fin de tant de maux, quand des sentimens plus courageux l'emportèrent. Le souvenir de ma propre gloire, se ranima dans mon coeur; je rougis d'un instant de foiblesse; et considérant la mort de sang-froid, je jurai de la combattre jusqu'au dernier instant. Cette résolution généreuse me rendit calme et tranquille; je me mis en route, plein de force et d'espérance, prenant attentivement sur ma gauche, pour me rapprocher du Rhône, résolu d'aller dans quelque grande ville, comme dans le lieu le plus sûr, attendre tout du tems et des circonstances.

J'avois marché toute la nuit, et j'étois épuisé de faim et de fatigue, quand au matin j'apperçus une jolie petite ferme, qui couronnoit un coteau

chargé de vignobles : j'y portai mes pas avec le projet d'y demeurer caché tout le jour. Je m'y présentai avec toute la modération et la politesse que donnent de longues infortunes. ---- "Citoyen," dis-je à un paysan d'un certain âge, qui m'en parut être le maître, "les affaires de la nation m'ont fait "marcher toute la nuit; je me suis égaré, et je "viens vous demander l'hospitalité."

On a beau dire et beau faire, il n'est point aisé de changer le caractère des hommes naïfs et simples. La convention peut faire trembler des paysans, et les soumettre; mais il lui faut encore bien du tems avant d'apprendre à leurs visages à dissimuler. Je vis tout de suite que j'étois craint, mais que je n'étois point aimé : des enfans s'étoient sauvés à mon approche; une femme étoit sortie en me jetant des regards peu favorables; le bon homme seul étoit resté. ---- "Monsieur," me répondit-il d'un air peu disposé, "les tems sont bien durs, et vous ne "trouverez pas grand'chose ici." ---- "Bon homme," lui dis-je, "vous avez du pain, de la paille, c'est "tout ce qu'il me faut; un bon soldat n'est pas "difficile..." et tout en parlant, je m'étois établi déjà sur un escabeau auprès du feu, et je défaisois mes souliers et mes guêtres.

Cependant à la voix du père, un garçon apportoit, d'assez mauvaise grace, du pain noir et grossier: je le reçus avec reconnoissance. ---- "Mon enfant," lui dis-je, "voici mon billet de loge-

"ment." Et je tirai de ma poche un assignat de dix livres, que je lui donnai. Le père fut touché de ce procédé, et je vis tout-à-coup son visage se dérider en ma faveur. Il fit d'abord quelques instances pour me refuser; ensuite il sortit, et m'apporta des oeufs. Il sortit encore; et quand mon petit repas fut fini, il me dit: "qu'au tems qu'il "faisoit, la grange étoit bien froide, et qu'il m'of- "froit le lit de la famille, si je n'avois pas de ré- "pugnance à l'accepter." --- Je n'en pouvois plus; je m'y couchai sans cérémonie, et je dormis profondément et long-tems.

Il étoit plus de quatre heures, et la nuit commençoit à se faire, quand je reparus au milieu de mes bonnes gens. Il me fut aisé de voir qu'on avoit beaucoup parlé de moi pendant mon absence, et d'une manière bien favorable. A mon aspect, toute la famille, qui s'étoit considérablement augmentée, se leva avec tout l'air de l'intérêt et du respect. Le père vint vers moi d'un air franc et satisfait: "Monsieur," me dit-il, "nous avons "diné pendant votre sommeil; et nous n'avons point "voulu vous réveiller: nous vous avions gardé quel- "que chose, mais ce sera inutile; car voilà le "soupé qui s'approche, et qui pourra vous dédom- "mager" "Nous l'espérons tous," ajouta alors un jeune homme à-peu-près de mon âge et de ma taille, qui tenoit la main d'une fille charmante, "vous ne nous refuserez pas cet honneur: c'est le

"soupé de mes nôces. Demain je me marie; et "nous espérons encore que vous voudrez bien de- "meurer à la fête." ---- "Vous me comblez," ré- pondis-je: "j'accepte le soupé avec bien du plaisir; "mais quant à demain, cela m'est impossible: le "point du jour doit me trouver bien loin d'ici." Les cousins, les oncles, les tantes, les cousines, tous étoient rassemblés pour la cérémonie. Nous faisions cercle autour d'un grand feu, sur lequel on distinguoit en effet tous les apprêts d'un festin.

En attendant la table, j'interrogeai de droite et de gauche, et je sus bientôt que j'étois chez des fermiers considérables; que je me trouvois assez près du Rhone, un peu au-dessous de Vienne, environ huit lieues de Lyon.

Enfin nous nous mîmes à table. A ma grande surprise, le silence et la tristesse régnoient parmi tous les convives: le chagrin et la douleur caractérisoient sur-tout les visages intéressans des deux jeunes époux. ---- "Mon Dieu," me disois-je à moi-même, "est-ce donc un des effets de la ré- "volution?" "Certainement, voilà qui ressemble "beaucoup plus à un enterrement, qu'à un ma- "riage." Cette singularité m'occupa long-tems: enfin je n'y pus plus tenir. "Vous êtes bien peu "gai pour un moment si heureux," dis-je au jeune homme; en vérité, vous jouissez trop paisible- "ment: ah! si c'étoit moi!.... je serois fou." ---- "Monsieur," me répondit-il, "il est tel bon- "heur,

"heur, qui a des alentours bien tristes. Au-
"jourd'hui, il est bien difficile d'être tout-à-fait
"heureux: demain j'épouse Justine; et, après de-
"main peut-être, il faudra que je la quitte", dit-
"il, en soupirant, et Dieu sait pour aller où....
"et jusques à quand!..." ---- "Oui, Monsieur,"
"reprit le père, voilà ce qui nous attriste tous. Des
"réquisitions sans nombre, toujours des réquisi-
"tions; voilà ce qui nous désole. Henri, ce
"pauvre garçon, tel que vous le voyez, a été pris
"déjà pour le siége de Lyon; il falloit encore qu'il
"fût à celui de Toulon, sans une fièvre maligne.
"Aujourd'hui on le demande pour Nice, ou pour
"Perpignan: nous ne savons pas seulement lequel;
"mais toujours, il faut qu'il parte. Nous ne comp-
"tions le marier qu'au printemps; et c'est cette
"maudite réquisition qui fait avancer le mariage...."
"---- Et c'est aussi ce qui fait que je lui pardonne,"
dit alors Henri, en serrant tendrement la main de Justine. Il me parut que ce jeune homme avoit étudié, qu'il ne manquoit pas d'éducation, et qu'il possédoit sur-tout un coeur sensible et bon.

Cependant, sur la fin du soupé, le vin nous rendit plus aisés. On causa, on rit, on s'anima: on but quelques santés; et je remarquai, avec une satisfaction aristocratique, que le sujet n'en sortit jamais de la famille. Quand ce fut à moi, j'exprimai, comme on le pense, des voeux pour le nouveau ménage. "Charmante Justine!" ajoutai-

je, puisque je ne puis avoir le plaisir de voir com-
"pletter la fête, permettez-moi de vous offrir,
"avant de vous quitter, mon présent de nôces;"
et je lui présentai un assez joli porte-feuille que
j'avois acheté, quelques jours auparavant. "Ac-
"ceptez-le, je vous prie, en mémoire de quel-
"qu'un que vous avez vivement intéressé." Son
jeune époux me remercia pour elle. "Et vous
"aussi, Henri, je veux vous faire un présent de
"nôces. Vous êtes de la réquisition, m'avez-vous
"dit; bientôt vous partez pour l'armée; faites-moi
"le plaisir d'accepter mon habit, c'est tout ce que
"je puis vous offrir ici de plus précieux: quoiqu'il
"ne soit pas vieux, il a vu déjà de grands dangers.
"Prenez-le, j'ai idée qu'il vous portera bonheur."
----Ajoutez," me dit-il, "qu'il me fera demeurer
"honnête homme, j'en suis sûr. Ah! c'est bien
"rare aujourd'hui!...." Il prononça ces mots avec
tant de naturel et de vivacité, que je ne pus m'em-
pêcher de courir à lui, et de l'embrasser de tout
mon coeur. Au retour, le père touché voulut me
le rendre; la mère ensuite: il fallut faire la ronde,
même jusqu'à l'aimable Justine, dont un vermillon
charmant vint aussi-tôt couvrir tous les traits.

Cependant il étoit déjà tard, et la fête tiroit sur
sa fin. Je parlai de mon départ: vainement on
voulut me gagner; je fus inflexible, et je déclarai
qu'au jour je devois être à Lyon. Le tems étoit
froid, mais le ciel serein. On voulut au moins

que j'acceptasse un guide pour me conduire par des chemins de traverse, qui à la vérité me faisoient passer hors de Vienne, mais aussi racourcissoient considérablement ma route: c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Tout en causant, j'avois tracé mon itinéraire dans ma tête, et mon plan étoit fait.

A la dernière santé, je vis Henri et Justine se parler un moment tout bas; puis celle-ci m'adressant la parole, avec une timidité charmante, me dit: "Monsieur, nous avons accepté vos présens; "vous en irez-vous, sans nous laisser le plaisir de "vous faire les nôtres? Dites-nous ce que nous "pourrions vous donner ici qui vous fût agréable." "---- Oui, certainement, Justine," dis-je en rêvant un instant, "et je vais vous le dire. J'ai aussi "une maîtresse, moi: elle est jeune, jolie, fraîche "comme vous.... Ah! si je la retrouvois à mon "arrivée à Lyon!..... tenez, j'aurois bien du plaisir "à lui remettre un petit panier d'oeufs frais, que je "tiendrois de vous." ---- Si l'on eût vu la joie que causèrent ces paroles! le désordre fut universel; chacun se leva, courut pour contribuer au petit présent. Cela finit le festin; on se mêla, on se joignit, et l'on m'entoura. Cependant le panier fut bientôt prêt, et je pris congé de ces bonnes gens, les larmes aux yeux, le coeur ému; mon petit guide portant mon panier, et moi l'épais et bon sarot de Henri. Je les quittai, en promettant de leur donner de mes nouvelles.

O famille intéressante, et qui méritez le bonheur! pardon si jusqu'ici j'ai trompé votre attente. Peut-être, hélas! un tems viendra, où des jours plus heureux rendront la liberté à mes sentimens: alors, oui alors, n'en doutez pas, vous recevrez des preuves de mon souvenir et de ma reconnoissance, pour le moment de délices dont vous avez interrompu la chaîne de mes douleurs.

Je courus toute la nuit, et j'entrai dans Lyon d'assez bonne heure, pour trouver les rues encore peu fréquentées: mon costume d'ailleurs assuroit ma tranquillité. On recherchoit peu les gens de la campagne, sur-tout quand ils portoient des provisions dont la ville étoit dans le plus grand besoin.

Je me cherchai tout de suite un logement; je tombai entre les mains d'une vieille blanchisseuse, bonne femme et bavarde. ---- "Je voudrois," lui "dis-je, un logement pour ma soeur, qui est "obligée de venir passer de la campagne, quelques "mois à la ville." ---- "Votre soeur!" me dit-elle en souriant d'un air d'intelligence, "j'ai précisément ce qu'il lui faut: escalier séparé, vue sur "la promenade, endroit retiré et tranquille: venez, "venez...." ---- Je vis qu'elle pensoit à mal sur le compte de ma prétendue soeur, et l'on s'imagine bien que je m'embarrassai fort peu de la détromper. Tout me convint à merveille; je m'y établis aussitôt, et dès le soir même, je me procurai un ajustement féminin. Le nombre de mes années, la

nature de mes traits, la douceur de ma voix, prêtoient assez à cette supercherie; il ne m'étoit pas difficile, avec un peu d'art et de soin, de masquer les témoignages délateurs de mon sexe et de mon visage.

Plus libre et moins recherché sous ce déguisement, j'espérois courir la ville avec plus de sureté, et trouver peut-être quelque avanture heureuse, qui pût amener mon salut et ma fuite. Aussi, dès que le jour tomboit, je couvrois mes charmes trompeurs d'un voile modeste, et j'allois, d'un pied léger, parcourir les rues et fréquenter les promenades, que la tyrannie du jour peuploit seulement la nuit, malgré la rigueur de la saison. Je m'approchois des groupes, et me prêtois avec facilité à toute espèce de connoissance: c'est par-là qu'en peu de tems, j'appris à fond la situation et les malheurs de cette ville infortunée, dont on va lire l'histoire.

HISTOIRE *de la Révolte, du Siége, et de la Soumission de Lyon.*

DE tous les tems la ville de Lyon avoit été peu favorable à la révolution; la stagnation subite de son commerce brillant et prospère, avoit désabusé de bonne heure ses riches négocians et ses nombreux ouvriers, en arrêtant les spéculations financières des uns, et le travail alimentaire des autres. La position géographique de cette importante cité, qui, à deux pas de la frontière, pouvoit aisément recevoir des troupes étrangères, et livrer tout l'intérieur du royaume sans défense; la bonne disposition de ses habitans, prêts à tout seconder en faveur de la royauté, fixèrent toujours l'attention des contre-révolutionnaires, qui en firent long-tems l'objet de leurs plus chères espérances.

En 1790, elle fût, comme on sait, le centre d'une vaste conspiration, qui unissoit la plus grande partie des royalistes de l'intérieur, à l'étendard royal que nous semblions avoir levé à Turin, sous la conduite de nos illustres Princes. LOUIS XVI déjoua lui-même ce plan fameux; mais Lyon n'en continua pas moins d'être le foyer des mécontens, et le théâtre de complots plus ou moins obscurs.

Enfin, vers la fin de Mai 1792, l'explosion, comprimée depuis si long-tems, se fit avec une

violence terrible ; Lyon courut aux armes, détruisit ses jacobins, et se déclara ouvertement l'ennemie de la convention. Jamais moment ne parut saisi avec plus d'adresse, et jamais apparences ne semblèrent promettre autant de succès.

De toutes parts, la république étoit menacée d'une destruction prochaine ; au dehors, l'ennemi étoit par-tout victorieux ; au dedans, le désordre étoit au comble. La convention, déchirée par deux factions qui se faisoient une guerre à mort, sembloit devoir bientôt finir sous ses propres ruines. Une petite portion de la France seulement, épousant les querelles du corps législatif, se divisoit entre BRISSOT et MARAT, tandis que le reste de l'empire, fatigué du désordre et de l'anarchie causés par tous les deux, soupiroit pour le retour de la monarchie, et exprimoit assez ouvertement son voeu par une multitude d'insurrections partielles en sa faveur.

Tel fut l'heureux moment que saisit Lyon pour se déclarer : le retour à la royauté en fut la véritable cause, et l'oppression d'une partie de la convention en fut le vain prétexte. Au premier bruit de son insurrection, deux représentans accoururent avec quelques bataillons nationaux : mais ces troupes furent taillées en pieces, et les législateurs demeurèrent prisonniers. Cette démarche violente, qui ne laissoit plus de voie à l'accommodement --- ce commencement de succès, qui promettoit une issue

heureuse, affermit les lyonnois plus que jamais dans la résolution qu'ils avoient prise, et les mit dans l'absolue nécessité de vaincre, ou de périr.

Lyon étoit une grande et belle ville, d'une population immense : son étendue, ses richesses et son commerce lui faisoient occuper dans le royaume, le premier rang après Paris. Sans fortifications, ni sans défense, toute sa force, en ce moment. consistoit dans le courage de ses habitans, et dans certaines positions que lui ménageoit la nature. Assisse au confluent de la Saone et du Rhône, ces deux rivières, en cotoyant ses murs, défendoient une partie de son enceinte; et des hauteurs à quelques distances, devoient faire sa force ou sa foiblesse, suivant qu'elle auroit assez de monde, ou non, pour les occuper. Voilà la position militaire de Lyon: voici les mesures qu'on prit pour la défendre.

M. De Précy, militaire distingué, que la connoissance de ses principes, et l'estime de ses concitoyens, avoient mis depuis long-tems à la tête de la garde nationale, fut déclaré généralissime de l'armée lyonnoise; et il étoit digne de cette place, par la froideur de son courage, et la fermeté de son caractère. Plusieurs officiers de mérite l'assistèrent dans cette fonction importante; et l'on doit remarquer parmi eux, le comte De Virieux, qui s'étoit rendu célèbre aux états du Dauphiné, et puis à l'assemblée constituante.

Tous ces chefs de l'armée, joints à quelques négocians de la ville, formèrent un comité central, qui décida de toutes les mesures militaires et civiles. Il y avoit beaucoup à faire : il ne s'agissoit de rien moins que de créer une armée, d'organiser la ville, et d'approvisionner l'une et l'autre. Le comité remplit toutes ces commissions difficilles, avec une intelligence et une précision admirables.

En un clin-d'oeil, on vit paroître comme de dessous terre des travaux énormes, et des batteries nombreuses s'élevèrent de tous côtés pour les défendre. On ne voulut armer que les propriétaires dont on étoit sûr, et l'on rejeta soigneusement cette classe sans principes et sans biens, dont la solde fait toute l'opinion. Malgré cette sage exclusion, Lyon comptoit déjà plus de 20 mille défenseurs. Tous les royalistes des pays voisins étoient accourus en foule : les émigrés s'y rendoient journellement, et fournissoient des officiers expérimentés ; la manufacture de St. Etienne donnoit les fusils en abondance ; les arsenaux de la ville étoient pleins de canons : enfin, l'ordre s'établissoit dans les rangs, et tous brûloient d'ardeur et de bonne volonté. Si le camp prenoit une tournure aussi prospère, la ville, de son côté, présentoit un aspect non moins favorable. Une commission populaire, en jugeant militairement tous les auteurs des crimes passés, faisoit disparoître tous les gens capables d'exciter de nou-

veaux troubles. On observoit la police la plus sévère; le peuple demeuroit satisfait et soumis, et l'unanimité la plus grande régnoit par-tout. Des convois de farines, de boeufs, et de moutons, entroient sans être inquiétés; les vivres étoient plus qu'abondans, et les offres de coalition et de secours arrivoient en foule de tous côtés. Lyon vit dès les premiers jours dans son sein, les députés de 14 villes et de 400 villages de son arrondissement; et bientôt, des départemens entiers imitant cet exemple de proche en proche, on compta le même jour, jusqu'à 52 *députations départementales*, dans un dîner solemnel qui fut donné pour célébrer cette union. Marseille, qui avec elle avoit combiné son soulèvement, faisoit marcher à son secours un corps d'armée considérable; et la jonction faite, il devenoit bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'éteindre ce foyer dangereux. *Le Roi de Sardaigne*, de son côté, étoit aussi convenu de coopérer avec ce mouvement, et ses troupes descendoient en Savoie. *Kellerman*, avec une poignée d'hommes, ne pouvoit s'opposer à leur marche; et les Sardes étoient sûrs d'être joints par plus de vingt mille hommes des campagnes, au premier pas qu'ils feroient sur le territoire françois. Enfin, les départemens coalisés faisoient tous des mouvemens, et promettoient de grands secours. Tout sembloit donc concourir victorieusement aux succès de l'heureuse Lyon; et cette ville dût se flatter un instant

qu'elle auroit la gloire d'avoir entrepris et décidé la contre-révolution.

Les cris défaillans de la république mourante, servoient encore à relever la prospérité naissante de cette insurrection. Le désordre le plus effroyable régnoit alors, parmi tous les partisans de la représentation nationale. Précisément au moment où Lyon faisoit son explosion, il en avoit éclaté une à Paris plus terrible encore, dans le sein même de la convention : une moitié de cette assemblée avoit fait arrêter une partie de l'autre moitié, et proscrivoit en ce moment ceux qu'elle n'avoit pu saisir : ceux-ci menaçoient dans leur fuite, de revenir les armes à la main, et répandoient par-tout, en attendant, le trouble et la confusion. Une nouvelle convention s'élevoit à Bourges, et anathématisoit celle de Paris : les départemens, les districts, les municipalités prenoient parti suivant leur caprice. Il n'y avoit plus d'ensemble, ni même de correspondance ; et cependant l'ennemi du dehors forçoit des places frontières, et celui du dedans faisoit triompher les drapeaux royalistes dans les provinces de l'ouest.

Voilà quelle fut la situation politique de Lyon durant les mois de Juin et de Juillet : dans cet état brillant, voyant ses forces s'accroître chaque jour, et ses craintes diminuer à chaque instant, la trop grande apparence de succès, l'aveugla peut-être, et fut une des causes de sa perte.

Dans le premier instant, on avoit tracé un camp de 40 mille hommes sur les rives de la Saone: s'il eût été une fois rempli, la querelle eût été bientôt décidée. Mais on négligea trop de rassembler les hommes quand on ne les crut plus aussi nécessaires: on fut même jusqu'à rejeter et bannir les débris du parti vaincu de la convention. Faute grossière en politique, irréparable en événemens, que les royalistes ont répétée sans cesse à chaque mutation de la révolution; parce qu'ils se conduisent en hommes privés, et non pas en hommes d'état; parce qu'ils demeurent scrupuleusement fidèles aux principes, et dédaignent la politique; parce qu'enfin ils sacrifient leurs intérêts à leur franchise. Conduite noble, délicate et belle, qui trouve une douce récompense dans la paix de soi-même; mais qui obtient rarement le succès, et même l'approbation générale. Il en résulte que, dans le froissement et les vicissitudes des factions, on demeure toujours étranger à tous les partis: comme on les condamne tous, on est haï de tous; et si l'on veut les attaquer avec succès, il faut être plus fort que tous, car le danger ne manquera pas de les réunir tous. Qui pourroit assurer que la révolution n'eut pris une toute autre marche, si les *Royalistes* avoient accepté l'alliance des *Feuillans* et des *Monarchiens* vaincus en 1791; celle des *Constitutionnels* mis en fuite en 1792; enfin, celle des *Brissotins* opprimés en 1793? Combien d'individus que l'a-

mour-propre seul a retenus, d'autres que le désespoir, ou la rage, a conduits depuis, auroient rallié de bonne foi les étendards de la royauté! D'ailleurs ne voit-on pas que, dans tous les cas, on alimentoit une guerre civile, et que l'on se donnoit un moyen certain d'affoiblir ou de détruire les deux partis, en les combattant l'un par l'autre. Mais revenons à Lyon: jusqu'ici je n'ai parlé que de ses succès et de ses espérances; il me reste à décrire ses malheurs et sa destruction.

C'est encore ici un de ces revers de fortune, qu'il n'est pas dans la nature de prévoir, et qui n'appartiennent qu'à l'étoile de la république, et à l'irrésistible destinée qui semble poursuivre la monarchie. Ces Lyonnois si pleins d'une juste confiance, ces Lyonnois à qui les circonstances et la fortune sembloient sourire à l'envie, vont tout-à-coup voir tourner toutes leurs espérances, et un déluge de maux inattendus va fondre sur eux, et les détruire.

Le génie de *Marat* l'emporta, contre toute attente, sur celui de *Brissot;* une espèce d'ordre se rétablit dans la plupart des départemens, et quelques troupes marchèrent vers les révoltés de Lyon et de la Provence. Les négocians de Marseille, au lieu de s'armer eux-mêmes, à l'exemple des Lyonnois, avoient trouvé plus commode de payer des soldats à leur place; et ces vils mercenaires, à demi corrompus par l'argent de la convention, furent

aisément dispersés par les armes de *Cartaux*. Les Sardes, par une conduite lâche ou inexplicable, reculèrent devant la poignée de patriotes qui leur étoient opposés. Dix mille hommes de la garnison de Valenciennes, par une capitulation perfide, eurent la permission de venir combattre les plus zélés partisans de la monarchie. Les départemens coalisés manquèrent à leur parole, ou ne purent la tenir. Enfin, le systême des réquisitions, nouvellement inventé, vint mettre le comble à tant de contrariétés combinées à la fois.

Ce Lyon, cette ville qui naguères se voyoit avec une belle armée, et croyoit n'avoir presque pas d'ennemis à combattre; put compter bientôt, du haut de ses murailles, jusqu'à 100 mille hommes, pourvus d'une artillerie formidable, avec laquelle on la couvrit, en un instant, d'un déluge de bombes et de boulets rouges.

Jamais les chefs de l'insurrection lyonnoise ne déployèrent plus de courage que dans cette circonstance périlleuse: il ne leur restoit plus que 9 ou 10 mille hommes seulement; car, à l'approche formidable des patriotes, tous les royalistes qui appartenoient aux pays voisins, y étoient retournés pour protéger leurs femmes et leurs enfans. Avec ce petit nombre de troupes, ils firent tête par-tout. Pendant plus de six semaines que dura le siége, ils maintinrent constamment tous leurs postes au dehors, et continrent au dedans la population nom-

breuse de la ville, que la crainte, la faim, et l'habitude du désordre, soulevèrent plusieurs fois. Ils eurent tous les jours des engagemens terribles contre l'ennemi, et furent souvent forcés à des expéditions militaires sur la ville, et à des exécutions sanglantes. Ils firent fusiller quiconque proposoit de se rendre, ou essayoit de porter le peuple au jacobinisme: et quand les vivres commencèrent à devenir rares, ils renvoyèrent aux patriotes les prisonniers civils et militaires qui leur étoient dévoués; et ceux-ci ne voulant pas les recevoir, on eut le spectacle horrible de leur fusillade entre les deux lignes. Si l'on joint à tous ces événemens, les précautions contre les incendies, qui furent admirables; la difficulté de se procurer chaque jour 150 mille livres pour les dépenses journalières, dont le payement ne cessa pourtant jamais; enfin, le manque de vivres, qui se fit sentir de bonne heure, et qui cependant permit de tenir plus de six semaines: si l'on considère, dis-je, toutes ces choses, on sera forcé de convenir que le comité de Lyon montra des talens supérieurs en tous genres, et sur-tout une vigueur extraordinaire.

Enfin arriva le moment fatal où, par le manque absolu de subsistances, le sort des insurgés ne dépendoit plus du talent des chefs seulement, mais de la résolution désespérée de tous en général. On avoit épuisé toutes les ressources de la nourriture pour l'armée et pour le peuple: après avoir man-

qué de pain, on avoit distribué les fromages, le beurre, les huiles, les sucres, jusqu'aux fruits de la campagne, parmi lesquels les raisins avoient été d'un grand secours. Mais enfin il ne restoit plus rien, et il falloit se résoudre à périr de faim dans la ville, ou à aller conquérir des vivres au dehors.

Ce fut dans ces circonstances désespérées que messieurs de Précy et de Virieux proposèrent chacun un plan digne de leur courage et de leur fermeté. Ils vouloient qu'on armât tous ceux qui préféroient une mort glorieuse à une exécution infâme, les femmes, les enfans même, et qu'on essayât de se faire jour au travers de l'ennemi. Ils s'accordoient tous les deux sur ce point, et ne différoient que dans la route qu'ils proposoient de tenir ensuite. M. de Précy vouloit qu'on gagnât l'intérieur du royaume par les montagnes du Forez et de l'Auvergne, et prétendoit qu'à la faveur du mécontentement général, et des nombreux partisans de la royauté, il ne seroit pas difficile de s'y maintenir, et de donner même la main aux royalistes de la Vendée. Pour M. de Virieux, il vouloit, qu'on descendit tout simplement la rive gauche du Rhône, et qu'on fût se jeter dans Toulon, qui, depuis quelque tems, étoit au pouvoir des Anglois : l'espace à parcourir étoit plus court, le but plus déterminé ; mais il falloit traverser une armée pour sortir de Lyon ; en traverser une autre pour entrer dans Toulon ; et en combattre peut-

être

être une troisième en route, celle des Alpes, ou de Nice.

Toutes ces difficultés chanceuses n'étoient rien auprès de la mort certaine, à laquelle on ne pouvoit échapper en demeurant dans Lyon; et le plus mauvais des deux plans étoit encore un excellent parti à prendre: on les discuta au comité; on les proposa à l'armée: mais ces gens qui, depuis six semaines, bravoient la mort sous toutes les formes, et enfantoient chaque jour de nouveaux prodiges de valeur, frémirent tous d'une entreprise aussi hardie. Ce n'étoient point ces soldats d'Alexandre et de César, qui exécutoient avec audace les plans que leurs chefs concevoient avec génie; c'étoient des citoyens braves, mais énervés, qui ne craignoient pas de perdre la vie, mais qui ne savoient pas se dévouer à la mort. Ils auroient tous couru à l'attaque du poste le plus dangereux, mais ils pâlissoient à l'idée d'enlever leurs femmes, et d'abandonner leurs Pénates. On ne put jamais les résoudre à rien: ni les artifices de l'éloquence, ni la vérité de la raison, ne furent capables de les décider.

Dans cette conjoncture le péril devenant extrême, on finit par se débander tout-à-fait; tous les postes furent abandonnés dans le silence de la nuit, et chacun se décida pour le parti qui lui plut. Les uns vinrent dans la ville, et crurent y trouver un abri contre la rage du vainqueur, à l'aide d'une retraite

inutile, ou sous un vain déguisement; d'autres, plus déterminés, fondirent sur l'ennemi pour trouver leur salut dans sa défaite, ou bien finir glorieusement dans ses lignes. Beaucoup sans doute trouvèrent la mort dans cette résolution noble et courageuse, mais un plus grand nombre encore vint à bout de se sauver.

Le lecteur sera bien aise d'apprendre que l'intrépide et ferme *Précy* fut du nombre de ces derniers; j'ajouterai même en passant, qu'il existe encore aujourd'hui, malgré les bruits réitérés de sa mort: et, peut-être, est-il destiné à faire une seconde fois l'espérance et la gloire d'un parti, dont il occupe en ce moment la sollicitude la plus tendre.

Quant à ceux qui se réfugièrent dans la ville, presqu'aucun n'échappa. Les patriotes, au jour, trouvant tous les postes évacués, furent bien étonnés d'arriver jusqu'aux portes sans résistance, et de n'y trouver que des supplians. Ils y entrèrent en bêtes féroces, égorgeant et tuant tout ce qu'ils rencontroient. Bientôt la loi vint légitimer ces massacres et les perpétuer. Le nom de Lyon fut changé en celui de Commune-Affranchie: tous les biens qui s'y trouvoient furent confisqués; ses belles maisons furent détruites; et 12 mille de ses citoyens, condamnés par des tribunaux de sang, souffrirent la mort par la guillotine, le sabre, le fusil, le croiroit-on! par la mitraille des canons même....

Chacun sait les monstres qui présidèrent à cette horrible boucherie. Ils ont fait frémir la nature: mais l'histoire leur réserve sa justice; elle transmettra leurs noms à nos neveux, et ceux-ci s'en serviront comme de termes choisis propres à exprimer tous les crimes.

Le Comte de C... *à la veille de se sauver par une circonstance plaisante, est au contraire arrêté par un incident tout aussi plaisant; il est traduit devant le tribunal, et découvert au moment où le juge alloit le renvoyer. Il est condamné à périr; mais des mains bienfaisantes, et qu'il n'a pu connoître encore, lui procurent la liberté et la vie.*

Cependant bien des jours s'étoient écoulés, et ma condition ne changeoit pas: je ne voyois même pas d'apparence de la rendre meilleure, et je commençois à désespérer des moyens que j'avois pris. Tristement assis sur une banquette du quai du Rhône, qui étoit fort fréquenté ce jour-là, je pensois à quelque nouveau projet, lorsqu'un joueur de gobelets vint s'établir auprès de moi: la foule s'y porta bientôt; et pour être à même de l'entendre, et de voir ce qu'il faisoit, je fus obligé de monter sur ma petite banquette. Quand je voulus sauter pour en descendre, le peu d'habitude de ma

chaussure féminine, à laquelle je ne songeois pas dans le moment, me fit prendre une entorse si douloureuse, que je ne pus m'empêcher de pousser un cri. Un national qui se trouvoit à deux pas, s'avança galamment pour me soutenir: il s'assit auprès de moi, et la conversation s'engagea.

Quand je me levai pour regagner mon chez moi, il m'offrit son bras si poliment, et mon accident avoit été si naturel, que c'étoient des raisons suffisantes pour l'accepter. Arrivé à ma porte, je le remerciai avec tant de gravité, que, quelle qu'eût été jusques-là sa pensée, il n'osa pas faire mine d'entrer; mais il me demanda la permission de venir le lendemain savoir de mes nouvelles. Je le remerciai de son intérêt, et j'y consentis sans affectation: seulement je le priai, s'il me faisoit cet honneur, de vouloir bien ne venir que le soir.

Il n'y manqua pas: nous causâmes quelques heures, et notre conversation fut assez indifférente: le lendemain, elle fut plus particulière et plus sentimentale; il toucha un mot de mon logement sale et petit, de mes meubles vieux et déchirés: je laissai suspecter des malheurs, sans pourtant laisser des doutes sur mes principes. Je vis mon homme s'attendrir, et c'étoit ce que je voulois. Après m'avoir quitté, il remonta comme pour chercher, disoit-il, son mouchoir, qu'il avoit oublié; et tout en faisant semblant de le chercher, je le vis poser adroitement quelque chose sur ma table: c'étoient

quelques assignats, et un billet au crayon avec ces mots: "L'argent seroit sans valeur, s'il ne "pouvoit procurer des jouissances; et la plus "douce est de la partager avec ce qu'on aime: "acceptez sans peine; à ce prix, j'ai tout droit "de vous l'offrir." ---- On pense bien que je n'en disposai point, mais que je profitai habilement de cette faute de mon officier pour avoir une explication tout-à-fait à mon avantage. ----"Monsieur," lui dis-je, en le voyant, et lui remettant son paquet: "Voilà, quand vous me connoîtrez davan-"tage, qui vous embarrassera beaucoup plus que "moi. Plusieurs, â ma place, se fâcheroient "violemment, vous reprocheroient votre opinion "et votre conduite; moi, monsieur, plus sage et "plus raisonnable, je vous excuse, et rejette tout "sur les apparences. Vous m'avez connue par "hasard; vous me trouvez dans un mauvais ré-"duit, seule, sans parens, sans connoissances: il "est tout simple que vous vous soyez mépris, et "je le pardonne. C'est à moi à me faire connoître; "et alors, si toutefois mon jugement ne m'a "point trompée, votre honnêteté passée m'assure "votre honnêteté future. Je vous connois peu, "monsieur; mais je suis franche, et je ne sais "pourquoi vous obtenez ma confiance. Je suis "étrangère, et de Suisse; je venois dans Lyon "précisément au moment où se déclara l'insurrec-"tion de cette ville malheureuse. Je suivois un

" frère qui alloit en Angleterre fonder une maison " de commerce: je l'ai perdu dès les premiers " jours du siége; sans doute il a été tué, et sans " que j'aie jamais su ni où, ni pourquoi, ni " comment. L'hôtel où nous sommes descendus " a été détruit par le feu des assiégeans; les pro- " priétaires ont disparu, ou sont morts; et je me " suis réfugiée ici à travers mille dangers, ayant eu " le bonheur de me trouver sur moi une somme " considérable, lors de la disparition de mon frère. " Depuis, j'ai écrit souvent à mes parens, qui ne " reçoivent point mes lettres, ou qui n'y répondent " pas. Ainsi je n'ai personne dans le monde à " qui m'adresser pour terminer mes embarras, je " pourrois ajouter, mes malheurs. J'entends qu'on " n'accorde de passe-ports à qui que ce soit. Peut- " être le cas où je me trouve, obtiendroit exception, " s'il arrivoit à la connoissance des juges: mais " la crainte et la timidité, naturelles à mon sexe, " arrêtent ma réclamation, et éternisent ma peine."
---- Mon national étoit pénétré, et j'avois fait impression sur son coeur. ---- " Ah! mademoiselle," s'écria-t-il avec transport, ému par mes paroles, " que je suis heureux de votre confidence, et que " j'ai à vous remercier de me procurer les moyens " de vous obliger!.... Ah! sans doute, rien de " plus légitime que votre cause, et je veux être " votre avocat: l'obligation d'être juste m'en fait " la loi, et le désir de vous plaire m'en donne

"le talent. Demain, demain, vous aurez de mes "nouvelles."

Effectivement, il revint d'un air triomphant.---- "Votre affaire est en bon train," me dit-il; "demain j'ai la certitude de la voir finir, et de voir "terminer les malheurs de la personne la plus in- "téressante et la plus estimable."---- Je m'apperçus que sa conversation étoit beaucoup plus vive et plus tendre. Pour moi, j'étois beaucoup plus à mon aise et beaucoup plus gai. Je vis que je prenois vraiment un doux empire sur son coeur, et je fis tous mes efforts pour le maintenir. Nous nous quittâmes tard.---- "Adieu," me dit-il en me prenant tendrement la main. Je le suivis à la porte; il avoit déjà descendu quelques marches, quand il se retourna: "Adieu," me répéta-t-il avec émotion,--- "à demain au soir, les passe-ports; "après-demain, si vous voulez, le départ; ensuite "vous me permettrez d'intéresser votre recon- "noissance, n'est-ce pas?" dit-il en me fixant tendrement.--- Je craignis que cela ne devint trop sérieux, et ce n'étoit pas là mon compte. "Oui, "demain," dis-je d'un ton badin, "à demain "les passe-ports, après demain le depart, et ensuite "le plaisir de vous remercier de ma liberté." Il continua de descendre. "Venez demain de meil- "leure heure," lui criai-je.

On s'imagine quelle devoit être toute mon impatience; aussi, dès midi, j'avois déjà regardé à

ma fenêtre, pour voir s'il n'arrivoit point, et j'y revenois sans cesse. Non, jamais journée ne me parut aussi longue. Cependant le moment de son retour ne pouvoit désormais être éloigné; et je croyois toucher pour le coup, au terme de ma délivrance, lorsque l'aventure la plus singulièrement malheureuse, vint détruire un si beau plan, et me livrer entre les mains des bourreaux.

A force de me montrer à la fenêtre, et de me retirer, j'induisis en erreur un pauvre soldat à demi-ivre, qui s'avisa de vouloir me rendre visite. Le malheur voulut que ce fût précisément au moment où l'officier arrivoit; ils se rencontrèrent tous deux à ma porte, et je fus bien surpris d'entendre le commencement de leur querelle.

"Camarade, que venez-vous chercher ici?" dit l'officier en l'éloignant. --- "Eh! parbleu! ce que "vous venez y chercher vous-même..... J'y étois "le premier, et vous ne m'empêcherez pas d'en "profiter, j'espère: je bataillerois plutôt contre "le père éternel...."--- Il crie; j'ouvre la porte, et veux me précipiter pour terminer le scandale..... Mais, ô douleur! ils entrent tous deux en se colletant, et mon ivrogne va tomber dans l'embrasure de la fenêtre en criant à tue-tête: "Au "meurtre! au secours! à l'assassinat!"

Qu'on se fasse une idée de l'esclandre: la foule se presse; toute la promenade est aussitôt en émoi, et la garde monte. Fidelle aux loix de l'égalité,

elle saisit en même tems et l'officier et le soldat. J'ose me hasarder à faire quelques remontrances en faveur du premier; mais quelques voix scélérates se mettent à crier: "En prison la fille! aussi "en prison.... c'est indigne!... elles sont toutes "payées par les aristocrates, pour faire égorger "les patriotes." --- Qu'on juge de ma décontenance à cette attaque si peu prévue. Je voulus balbutier quelques paroles: ce fut en vain; on se saisit de ma personne, et l'on me fit marcher en prison.

... On imagine aisément quel devoit être mon abattement et mon désespoir: heureusement la résignation commençoit à me devenir familière. Je tombai entre les mains d'un vieux geolier radoteur et ivrogne, le seul en France peut-être, à qui la révolution n'avoit point ôté sa place. Il me fallut acheter ses complaisances, non seulement à force d'argent, mais encore au prix de son fastidieux bavardage. Je sus bientôt son histoire, et celle de tous ses prisonniers. A travers tout cela, il ne manquoit pas de me glisser, de tems à autre, quelques galanteries de son espèce. ---- "Il "aimoit mieux," me disoit-il finement, "deux fem- "mes dans ses fers, qu'une douzaine d'hommes: "il y avoit au moins avec qui causer avec celles- "là; et d'ailleurs elles étoient plus généreuses. "Par exemple, j'en ai une dans ce moment," disoit-il en se baisant délicatement les doigts, "ô! ma foi, c'est la perle des femmes.... c'est

"à convertir toutes mes prisons. Comme elle est "belle! comme elle est bonne! Quel dommage "que ça pourrisse au cachot.... car elle y est pour "long-tems, au moins si on attend que la paix "se rétablisse en France. Ma foi, tout va bien: "c'est bien sûr; je ne disons pas le contraire: "mais avec ça, je croyons bien que je ne re-"verrons jamais de ces jours comme quand j'é-"tions enfant, qu'on n'entendoit parler de rien, "qu'un chacun labouroit tranquillement son "champ, et vendoit en paix dans sa boutique..... "Oh! non, non, je n'en verrons plus, ni per-"sonne, au moins. Je ne sommes pas bien fin, "mais je voyons ça pourtant au bout de mon nez.

"Eh bien!..... pour revenir donc à cette "dame," continuoit-il, "c'est par ma foi aussi "trop sévère. Diriez-vous qu'elle est ici pour "avoir été trouvée en habit d'homme? C'é-"toit quelqu'aventure d'amour, je gage; et dà! "elle est bien faite pour çà. Eh bien! croiriez-"vous que c'est pour cela seul qu'on la met en "prison pour le reste de ses jours? Je leur en "passe bien; mais pour celle-ci!.... Oh! c'est "trop, en vérité."

Parmi cent histoires pareillement narrées, je répète celle-ci avec complaisance: on verra bientôt tout l'intérêt qu'elle doit m'inspirer, et le regret que j'ai dû sentir depuis, de n'en avoir pas su davantage.

Le lendemain de mon emprisonnement, mon vieux geolier vint m'apprendre que je devois être examiné le jour même. Je le priai alors de me garder deux petits paquets jusqu'au retour de devant mes juges: l'un étoit de quelques assignats, que je destinois à devenir sa récompense quand il me rendroit l'autre. Pour celui-ci, c'étoit mon unique, mon véritable trésor: c'étoit le portrait charmant de ma Joséphine chérie, le doux confident de toutes mes peines, le consolateur fidèle de toutes mes infortunes; il ne m'avoit pas plus quitté que sa pensée; et comme je voulois mourir avec lui, et que je redoutois la recherche ou la barbarie de mes juges, je croyois cette absence nécessaire pour m'en assurer mieux ensuite la possession. Vainement, hélas! qui m'eût dit que cette précaution me seroit si funeste, et qu'en le déposant volontairement, c'étoit m'en dépouiller moi-même..... Pardonnez, ô ma Joséphine! pardonnez.... mes regrets expient assez mon injure. Hélas! elle m'a sauvé la vie, la perte de ce portrait adoré; et pourtant, à ce prix, je le regrette encore!....

Mon examen ne se fit point le jour indiqué: il fut renvoyé au lendemain: ce jour-là on vint me prendre, et l'on me conduisit au tribunal de police. Quand ce fut à mon tour à paroître, le juge, qui étoit un vieux renard cacochime, me fixant avec complaisance de ses deux larges lunettes, me fit approcher de fort près. "Eh bien! mon enfant,"

me dit-il d'un air doucereux, "est-ce donc vous "qui employez vos charmes à semer la discorde "parmi nos jeunes citoyens? Cela n'est pas bien, "en vérité. Nous ne sommes pas tyrans, et nous "ne gênons guères votre liberté: nous vous per- "mettons certainement de faire à votre aise le "bonheur de tous nos frères; mais de les faire "égorger... Ah! ah!.... en vérité, ma belle enfant, la "nature ne vous a pas fait si jolie pour cela." ---- J'allois répondre, et à l'air bien intentionné de l'affectueux magistrat, je concevois l'espoir de m'en tirer, quand le vieux pénard s'avisa de vouloir me considérer de plus près. --- "Levez donc ce voile, "mignone; la justice aime la vérité toute nue." Et tout en parlant, sa main indiscrète exécutoit sa fatale volonté. On s'imagine aisément tout mon embarras. "Mais voyez," continua-t-il, "comme "elle a l'air douce et timide; ne la prendroit-on "pas pour une sainte? Tenez, belle enfant, "entre nous autres fonctionnaires publics, nous "devons nous passer quelque chose; promettez- "moi seulement que vous ne pêcherez plus, et je "vous renvoie à vos douces fonctions." --- Il finis- soit à peine ces dernières paroles, que j'entendis murmurer autour de moi quelques voix diaboliques, parmi la foule qui environnoit l'enceinte. ---- "Ce "n'est pas une femme," disoit l'un. --- "Mais non, "certainement," disoit l'autre. En effet, deux jours de négligence dans ma parure avoient suffi pour

trahir complètement mon sexe. --- "Monsieur le "juge," cria-t-on aussitôt de tous côtés, "l'on "vous trompe: ce n'est pas une femme; elle a de "la barbe...... C'est un muscadin déguisé," répé-toit-on de toutes parts.---"Comment?" dit le juge d'un air confus, abandonnant vîtement la main qu'il avoit amoureusement tenue jusques-là, "quoi!.... auriez-vous voulu en imposer à la "justice?...."

Alors, me voyant perdu sans ressource, je son-geai à mourir avec courage. "Non, je ne suis "point un muscadin," m'écriai-je d'une voix "ferme et assurée, "je suis mieux que cela; je suis "un franc royaliste, et, pour tout dire en un "mot, un émigré proscrit. Depuis le commence-"ment de la révolution, je n'ai cessé de servir mon "roi, ma patrie, et mes citoyens aveuglés, de "mon coeur, de mes voeux, et de mon épée. "Un malheur inoui m'a jetté au milieu de vous: "c'est en vain que j'ai cherché à me sauver: puis-"que je ne puis échapper à votre barbarie, pre-"nez votre victime; ajoutez à vos crimes; con-"tinuez de deshonorer la France au dehors, de la "rendre un vaste tombeau au dedans, et puis van-"tez votre bonheur et votre liberté." On m'é-coutoit en silence. "Mais avant de mourir," con-tinuai-je, "je dois à la justice de déclarer que "l'honnête officier qui fut arrêté avant hier, à "mon sujet, et par le moyen duquel j'ai été bien

" près d'obtenir ma délivrance, ne me connoissoit " pas du tout. Je l'ai trompé: je lui en demande " pardon, et je le crois trop juste, trop raisonnable, " pour ne pas excuser mon innocente supercherie."

Mon discours avoit produit un grand effet; personne ne répliqua. Le juge, quand j'eus cessé de parler, observant que je n'étois point de son ressort, ordonna sans colère à l'huissier, de me conduire au tribunal révolutionnaire.

C'étoit dans une chambre voisine, où près de 50 de ce qu'ils appellent rebelles recevoient leur sentence de mort.--- " C'est un émigré," dit mon introducteur au représentant du peuple, qui se trouva précisément à la porte. Le monstre! il me semble le voir encore, les yeux ardens, le visage animé. ---- "Un émigré!" dit-il en épanouissant ses traits, et me faisant une salutation ironique, " un émigré!... c'est du département de la guil- " lotine. A demain donc, car aujourd'hui l'on " fusille."

Alors je fus reconduit à mon geolier, qui reçut en même tems l'ordre de changer mes vêtemens. ---" Quoi!..." me disoit-il d'un air étonné, en me remettant des haillons d'homme, " vous aussi! " Mais tout le monde est donc fou. Je n'y com- " prends rien. D'un côté, c'est une femme qu'on " emprisonne pour s'être habillée en homme; " de l'autre, c'est un homme qu'on va guillotiner " pour s'être habillé en femme. Par ma foi les

"juges n'y entendent rien. Pour moi, puisque "vous avez des goûts si bizarres, je vous marierois "ensemble: voilà toute la punition que je vous "donnerois. Mais je le répète encore aujour-"d'hui, on n'y entend plus rien." --- Je n'étois guères d'humeur d'écouter ce vieil imbécille. --- "C'est bon, mon ami; laissez-moi tranquille," lui dis-je: "allez seulement me chercher le portrait "que je vous ai confié: quand aux assignats, je "vous les donne."

On s'imagine combien mes réflexions durent être pénibles et cruelles. Le souvenir de mes amis occupoit mes derniers instans: ma Joséphine sur-tout les remplissoit d'amertume, et cependant les rendoit plus supportables. Il y avoit long-tems que mon geolier m'avoit quitté; la nuit étoit tout-à-fait venue, et mon homme ne revenoit point: enfin il arriva; mais ce n'étoit plus le même, et j'eus de la peine à le reconnoître, tant il avoit l'air important, mystérieux, et pourtant embarrassé. Je crus vraiment qu'il venoit m'annonçer l'heure fatale.--- "Mon portrait?" lui dis-je avec impatience. --- "Votre portrait,... "Monsieur, je ne l'ai plus." --- "Qu'appellez-"vous?..." lui dis-je, le saisissant avec fureur, "vous le rendrez tout-à-l'heure, ou vous êtes "mort...." --- "Parlez bas," me dit-il; "je n'ap-"porte pas votre portrait, mais je viens vous sau-"ver la vie. Vous savez, cette dame d'ici à côté,

"dont je vous ai parlé.... Ciel! comme elle est "bonne! Elle a tant pleuré!... eh bien! elle a "gardé le portrait, et veut que je vous délivre à "ce prix.... elle m'a dit aussi... mais je cours "risque, si je vous en dis davantage.... Dans votre "route, ou quelque part commé çà, vous l'appren-"drez, peut-être." --- Je voulus répliquer, et tâcher d'obtenir un jargon moins inintelligible.--- "Mon-"sieur," me dit-il en prenant un air d'autorité, "il n'y a pas de tems à perdre; suivez ce petit "garçon que vous allez trouver à la porte, et "faites tout ce qu'il vous indiquera. Sur-tout "promptement, car dans une heure je vais dé-"clarer moi-même que vous vous êtes sauvé."

Effectivement je sors, je cours, je traverse plusieurs rues, je descends sous le pont de la Saone, et j'entre dans un petit batelet. L'enfant lâche une corde, et je glisse rapidement au gré du fleuve impétueux.

Le

Le Comte de C... *au service d'un gros commerçant de bestiaux, parcourt, sous ce déguisement, une partie du Bas-Languedoc, tout le Gévaudan, et les Cévennes. --- État et disposition de ce pays et des contrées voisines. ---* Le Comte de C... *se décide à tenter d'autres hasards; il abandonne son gros commerçant, et va, dans une ville voisine, se donner, sous un nom italien, pour maître de musique chez la Baronne de***.*

La nuit étoit sombre, et le froid excessif. Le nouveau péril auquel j'étois exposé en ce moment, n'étoit guères moins dangereux que celui auquel je venois d'échapper par une circonstance merveilleuse, à laquelle je n'ai encore rien pu comprendre jusqu'ici. Je crus cent fois que je périrois par les horreurs du naufrage, ou par la rigueur du froid. Je restai plus de douze heures dans cette alternative affreuse. Au bout de ce tems, le hasard seul, car j'étois hors d'état de gouverner, me poussa sur un lit de jonc qui bordoit la rive droite du Rhône, un peu au-dessus de Viviers.

Je gagnai la terre comme je pus, et pris le premier chemin que je trouvai: j'y rencontrai un jeune paysan, qui se rendoit à pied, dans la petite ville d'*Aramont*, encore éloignée de quelques lieues. ✗ Nous marchâmes ensemble, et bientôt nous eûmes fait connoissance. Je lui confiai que je courois le

✗ il y a plus que quelques lieues.

pays, pour chercher du travail.--- "J'ai votre affaire," me dit-il, "j'appartiens à un maître qui cherche pré-"cisément quelqu'un: c'est un gros commerçant "en bestiaux; les réquisitions lui ont enlevé la "plupart de ses garçons, et je vois que vous lui "conviendrez parfaitement."

En effet, du premier abord je fus accepté par le bon fermier, qui, à titre de dernier venu et de plus ingambe, me destina à le suivre dans toutes ses courses des montagnes. Je regardai long-tems cet effet du hasard, comme un coup de la providence. Rien ne convenoit plus à ma situation et à mes projets. Pendant les six semaines que j'occupai mon nouvel emploi, j'eus tout le tems d'examiner à mon aise, et en sureté, la position des lieux et la situation des esprits. Je parcourus souvent, dans toute leur étendue, ces montagnes du Gévaudan et des Cévennes, depuis l'extrémité nord, d'où l'on découvre le pays délicieux de la Limagne, jusqu'à la pointe méridionale, d'où l'on plane sur les riches plaines du Bas-Languedoc. Là il est impossible de s'arracher au contraste affligeant que présentent la nature et les hommes: le plus doux des spectacles frappe les regards et commande le ravissement; d'immenses forêts d'oliviers tapissent la terre à perte de vue; le ciel toujours pur, toujours serein, couronne leur cime grisâtre; une atmosphère paisible et douce agite à peine leurs tranquilles rameaux, et ménage un

éternel silence; tandis que les hommes, cent fois pires que les bêtes féroces, s'entredéchirent sous leur ombrage, et arrosent de sang leurs racines pacifiques.

Entraîné par ces charmes séducteurs, j'ai hasardé plus d'une fois quelques pas timides dans cette plaine favorite de la nature; mais toujonrs j'ai reculé, frémissant d'horreur à l'aspect des monstres qui l'habitent, et des crimes qu'ils commettent. La chaleur du climat rend les habitans plus ardens; la pratique d'une religion long-tems proscrite, les fait plus haineux; la beauté du pays attire beaucoup plus de ces révolutionnaires errans, qui courent *pour élever les peuples*, disent-ils, *à la hauteur de la révolution*: enfin, la richesse et la grande population fixent davantage l'attention de la convention, qui ne néglige rien pour corrompre l'esprit public, et enflammer la multitude. Voilà les causes nombreuses qui contribuent à rendre ce canton un des plus méchans et des plus enragés du royaume. Ajoutez à cela que les gens honnêtes, les esprits doux, ont fui de bonne heure, et cédé la place aux coquins qui sont accourus en foule. Des clubs se sont formés à chaque pas, et des guillotines se sont élevées de tous côtés: l'intolérance et le sanguinisme ont été portés au comble; les arrestations sont devenues générales, et les exécutions fréquentes.

Voilà en peu de mots, la peinture affligeante et

fidelle de cette plaine délicieuse, que la nature sembloit avoir destinée bien plutôt au paisible séjour de l'innocence et du bonheur.

C'est ainsi qu'en exécutant les commissions de mon maître, ou conduisant lentement quelques troupeaux, je visitois tous les pays qui m'environnoient. Je vis dans une de mes courses et le château solitaire de Banes, et le camp tortueux du Jallès, lieux fameux qui nourrirent trop souvent de fausses espérances, et dont la force n'exista jamais que dans des bouches trompeuses, ou dans des esprits crédules. Par-tout, excepté dans la plaine malheureuse dont je viens de parler, je trouvai des peuples aisés à séduire, mais difficiles à soulever. Tous étoient las, et détestoient la tyrannie, mais pourtant demeuroient dociles aux tyrans. Des administrateurs insolens et cruels, entourés de satellites nombreux, parcouroient souvent le pays, pour maintenir la terreur par leur présence, et dissiper les complots par leurs mesures. Dans leur chemin, ils enlevoient soigneusement la jeunesse dangereuse, et la faisoient transporter à leurs armées. De petites forteresses hérissoient les hauteurs, et toutes les gorges étoient occupées par des postes militaires, qui maîtrisoient ainsi les mouvemens et la subsistance de ces turbulens montagnards, et les plioient sous le joug de la force et de la nécessité. Les patriotes ont imité, pour ces contrées difficiles, l'exemple de différens peuples

de l'Europe, qui, dans les régions de l'Amérique et de l'Asie, ont fondé des colonies armées pour gouverner le pays, et soumettre les naturels. Ils paroissoient d'ailleurs s'embarasser peu de leur opinion politique; et les laissoient entièrement vivre à leur guise, pourvu qu'ils demeurassent soumis: ce sont les peuples les moins vexés du royaume. On ne leur demande point d'impôts, et même on ne les force point d'observer les règles nouvelles. Je les ai vu exercer tranquillement un culte proscrit, et proférer impunément leur attachement à la royauté. Des mécontens même, quoiqu'ouvertement déclarés, éprouvoient une espèce de neutralité, tant que leurs bandes vivoient dans les lieux escarpés qui leur servoient d'asyle. Je m'y suis introduit à la faveur de mon déguisement, et j'y ai rencontré des débris considérables de l'armée de Lyon échappés au sac de cette ville. J'eus l'envie plus d'une fois de les joindre tout-à-fait, et de demeurer avec eux; mais considérant plus froidement l'impossibilité actuelle d'obtenir quelques succès; sachant qu'ils étoient sans chefs, sans armes, sans vivres et sans argent; connoissant la difficulté de se procurer toutes ces choses pour le moment, je trouvai plus avantageux et plus sage de continuer à jouir tranquillement de la sureté de mon déguisement, d'autant plus qu'il me restoit toujours la facilité de m'y rallier dans un moment plus favorable: il arrivera, j'espère! et ces mon-

tagnes sont un poste trop important, pour ne pas attirer l'attention de notre parti. Devenu de tous les tems l'abri du foible contre le fort, si jamais le ciel, rendant à la justice son cours éternel, permet qu'on renverse les monstres qui déchirent la France, il n'est pas douteux que le débri des factieux ne vienne chercher un asyle dans ces lieux inabordables: qu'alors on se soulève; qu'on chasse au dehors ceux qui s'y trouvent; qu'on en défende l'entrée à ceux qui se présenteront... ou bien que tous les peuples voisins s'attendent à voir des années entières éterniser leurs maux et leur misère, par les fléaux que précipiteront sur eux les torrens de ces montagnes.

Satisfait de mes recherches au milieu du peuple, je voulus connoître encore l'esprit des classes supérieures. Abandonnant donc mon patron, je fus à quelque distance m'établir dans une grande ville, que la prudence me force de taire. Je savois que les artistes étoient exceptés du décret terrible qui proscrivoit tous les étrangers; et comme je parlois fort bien l'italien, que je ne dessinois pas mal, et que j'étois assez bon musicien, il me vint dans l'idée de me présenter sous le nom de *Déodato* en qnalité de maître de musique et de peinture. J'eus bientôt quelques écoliers, entre autres les deux filles de la Baronne de ***.

HISTOIRE DE LA BARONNE DE***. --- *Ses bonnes intentions pour le* COMTE: *succès de celui-ci dans son nouvel emploi. --- Aventure extraordinaire.--- Crainte et embarras du* COMTE, *vis-à-vis d'un inconnu, qui se découvre enfin, et le remplit d'étonnement et de surprise.*

LA Baronne de*** étoit une étrangère fixée dans le pays, depuis la révolution seulement; mais qui s'y étoit fait connoître bientôt par ses richesses, sa prodigalité, son luxe, et sur-tout son ardeur révolutionnaire. Elle avoit acheté, à quelque distance de la ville, une chartreuse célèbre; et, par une destinée bizarre, cette retraite austère étoit devenue tout-à-conp, entre ses mains profanes, le temple des plaisirs les plus libres. Elle y rassembloit, de tems à autre, des patriotes fameux et importans, tels que des *Commissaires de la Convention*, des *Administrateurs de Départemens*, et des individus de grands talens et de grandes espérances. Tous ces gens accouroient des co[illegible]rées voisines, quelquefois même de très-loin, pour assister aux orgies nocturnes que leur procuroit l'aimable Baronne, et qui n'étoient autre chose que le culte de la religion nouvelle, c'est-à-dire, des fêtes à la nature et à la raison. Ce qu'il y avoit de plaisant, c'est que comme elles étoient accompagnées de cérémonies et de mystères inconnus jusques-là,

le peuple des environs, qui ne s'étoit point encore élevé à la hauteur des lumières et des principes révolutionnaires, prenoit la Baronne et sa troupe pour autant de sorciers, et disoit de bonne foi, "Que la sainte chartreuse étoit devenue la bou-"tique du diable."

Je sentis tout de suite combien la connoissance de la Baronne pourroit m'être précieuse par ses alentours et sa réputation. Aussi, dès le premier instant, je fis tous mes efforts pour parvenir jusqu'à elle, et je ne tardai pas long-tems à réussir au-delà de mes espérances.

Un jour qu'elle étoit venue, par hasard, aux leçons de ses filles, je saisis adroitement l'occasion de causer avec elle; elle étoit instruite, et possédoit un esprit agréable et facile. Nous parlâmes beaucoup, et nous nous étendîmes principalement sur les arts, les sciences, et la littérature. Je fis de mon mieux, et ma conversation eut le bonheur de lui plaire. Depuis, elle ne manqua guères d'assister aux leçons de ses enfans; et bientôt sa familiarité et sa faveur n'eurent plus de bornes. A la vérité, je dus ma fortune à une petite circonstance qui me servit admirablement bien.

Elle ne parloit jamais qu'en tutoyant. Cet usage, introduit depuis long-tems à Paris, pratiqué généralement aujourd'hui dans toute l'etendue de la France, n'étoit encore à la mode dans les provinces que parmi les démocrates du bon ton: or, la

Baronne étoit belle, et jeune encore; sa figure étoit pleine de graces et de vivacité; sa voix touchante, son air libre et décidé. A présent qu'on se représente mon étonnement et mon embarras, lorsque, pour la première fois, des sons si familiers et si doux vinrent frapper mes oreilles respectueuses et timides. J'en étois déconcerté sans cesse, et jamais elle ne m'adressoit la parole, qu'une rougeur soudaine n'attestât mon embarras et ma timidité: elle s'en amusoit au possible, et ne m'en parloit que plus souvent et avec plus d'affectation: bientôt elle voulut que je ne l'entretinsse plus que dans le même langage; et quand je ne pouvois prendre sur moi d'obéir, ce qui m'arrivoit souvent, nous avions de grandes querelles sans pouvoir jamais nous accorder; car elle finissoit toujours par me soutenir que si je ne lui disois pas *tu*, c'est parce que je n'aimois pas assez la *liberté;* et moi, au contraire, je soutenois avec finesse, que c'étoit parce que je redoutois trop *l'esclavage*, et elle m'entendoit à merveille.

Ces petites particularités qui la firent s'occuper souvent de moi, et me mirent à même de l'entretenir souvent d'elle, jointes à la décence de mes manières, et à la pureté de mes paroles, qui étoient si étrangères à ceux qui l'entouroient, peut-être aussi la jeunesse de mon âge ---- enfin, que sais-je, Il est si difficile de dire précisément ce qui inspire le caprice et la tendresse: ce qu'il y a de certain,

c'est qu'elle en prit une véritable pour moi, et qu'il me fut bientôt impossible de ne pas le voir dans ses regards, dans ses paroles, et sur-tout dans son obligeance: --- " *Deodato*, " me dit-elle affectueusement un jour, "si tu veux abandonner "tes autres écoliers de la ville, je t'offre ma maison "et l'institution de mes enfans; tu seras de la famille, "et nous ne nous quitterons plus. Tu es jeune, "et tu as de l'esprit: avec ces qualités aujourd'hui, "l'on peut raisonnablement prétendre à tout. Laisse "donc un état trop au-dessous de toi; défais-toi "sur-tout d'une indifférence dangereuse et nuisible; "qu'une noble ambition, au contraire, enflamme "ton coeur, et te jette dans une carrière plus digne "de tes talens.... Ah! si tu voulois seulement t'en "fier à moi, " ajoutoit-elle tendrement, et te "laisser conduire... oui, je te le promets, par mes "soins tu jouerois bientôt un grand rôle, et tu "ferois une fortune brillante dans la révolution.... " Et tandis que sa bouche me promettoit des triomphes civiques, ses yeux affectueux et tendres m'en laissoient entrevoir d'autres assez clairement. On peut croire que j'acceptai volontiers ce que m'offroit sa bouche; mais je me donnai bien de garde d'entendre ce que me disoient ses yeux; mon embarras eût trop augmenté, et j'aurois cru me rendre trop criminel. Mon tuteur m'avoit répété si souvent, que le comble de la délicatesse et de la galanterie étoit de respecter toutes les femmes et de n'en aimer qu'une,

ma Joséphine m'avoit rendu cette maxime si naturelle et si facile, qu'il ne m'en coûtoit guères de lui demeurer fidèle.

Cependant la tendresse de la Baronne s'irritoit, je crois, par les obstacles, et sembloit augmenter par ma *bêtise;* car je m'attends bien que c'est ainsi qu'on va traiter mes pauvres principes, qui depuis si long-tems ne sont plus de saison. Chaque jour je recevois des témoignages nouveaux de sa faveur, et de nouvelles preuves de son intérêt. Elle me présenta soigneusement à ses nombreux amis; et chacun d'eux me supposant un bonheur que je ne savois pas mériter, me traita de la manière la plus distinguée. Bientôt je fus admis dans la retraite enchantée qui les réunissoit tous. Là, j'eus ma part des fêtes et des plaisirs; mais, malgré tout son crédit, je ne pus obtenir celle des secrets et des mystères: on me jugea trop peu d'expérience et de discrétion pour m'initier tout de suite, et l'on me condamna à des épreuves longues, mais faciles. La clause étoit trop douce pour avoir à m'en plaindre, et je m'estimai trop heureux d'acheter le silence du passé, par l'examen de l'avenir.

Cependant les jours s'écouloient au sein des plaisirs, sans crainte ni danger pour moi. Tout alloit à merveille: je marchois grandement à mon but, et j'aurois été tout-à-fait tranquille, si parmi le cortège nombreux qui se pressoit en foule autour de notre aimable Déesse, je n'eus rencontré, à

chaque pas et toujours, une figure ennemie de mon repos.

C'étoit un vieux homme à l'oeil pénétrant, au front sévère, qui sembloit avoir pris à tâche de m'épier continuellement: on eût dit que ce maudit personnage s'étoit voué à me persécuter, ses regards me poursuivoient par-tout, et ses paroles m'attaquoient sans cesse: si nous étions en compagnie, ses yeux importuns en vouloient à tous mes mouvemens; si nous étions seuls, sa conversation sondoit aussitôt mes principes révolutionnaires: et soit adresse de sa part, soit embarras de la mienne, il ne manquoit jamais d'en faire ressortir à l'instant toute la foiblesse et la fausseté. Je sentois le danger dont il vouloit m'envelopper, et je le fuyois avec soin; mais c'étoit en vain; je le retrouvois sur tous mes pas. Je cherchai long-tems le motif d'un acharnement si particulier: je le crus un instant jaloux de mon bonheur auprès de notre commune maîtresse, et cela me faisoit maudire, cent fois le jour, mon étoile trop heureuse, et le redoutable rival qu'elle m'opposoit. Enfin, je découvris, non sans effroi, la cause d'une conduite si extraordinaire.

Je me servois de mes talens pour me faire des amis; et déjà j'avois fait le portrait de plusieurs personnes de la société, quand mon terrible persécuteur s'avisa de me demander le sien: j'avois trop d'intérêt à le gagner pour ne pas m'empresser à le satisfaire; aussi j'abandonnai tout pour le servir, et

déjà deux séances s'étoient passées avec son inquisition accoutumée, et ma contrainte ordinaire, lorsque vers le milieu de la troisième, après m'avoir fixé d'une manière tout-à-fait particulière, je le vis avec inquiétude se lever d'un air agité, aller fermer soigneusement la porte de sa chambre, puis celle de son cabinet, et revenant ensuite à moi: --- "C'en est assez, monsieur," me dit-il d'un air à me faire frémir, "mes épreuves sont complettes, "et je suis sûr à présent de mon fait; vous n'êtes "point un bon patriote, vous n'êtes qu'un royaliste "déguisé." ---- On juge de l'état où me mirent ces paroles, et le retour subit de toutes les réflexions que m'avoit inspiré cet homme terrible; je me vis perdu, et ne sachant plus ce que je disois, je voulus balbutier quelques paroles pour me défendre; il se mit à sourire de mon trouble: ---- "Jetez les "yeux là-dedans," me dit-il en me présentant un miroir qui se trouvoit sous sa main, "regardez-vous "un moment, et dites vous-même ce qu'il faut que "j'en pense."

Effectivement, j'avois tellement perdu la tête, que j'étois hors d'état de pouvoir rien distinguer sur ce témoignage trop fidèle de mon embarras et de ma condamnation. ---- "Croyez-moi, monsieur," ajoutoit-il d'un air triomphant, "ce n'est point la "dissimulation de votre âge qui en imposera à l'ex- "périence du mien; vous êtes un royaliste déguisé,

"vous dis-je, ne vous en défendez plus, c'est ce "que vous avez de mieux à faire."

Alors recueillant toutes mes forces, et pourtant hésitant à chaque mot: "Mais monsieur," répondis-"je, ne pourrois-je pas penser différemment que vous, "et cependant n'être pas très-criminel?" ---- Ces mots le satisfirent: il eut pitié de ma peine, et changeant tout-à-coup de ton et de langage: "Ras-"surez-vous," me dit-il à voix basse, "il m'im-"portoit de vous en faire convenir. A présent, je "vais vous rendre confidence pour confidence, et "vous verrez que je suis plus votre ami que vous ne "pensez: nous avons la même opinion, les mêmes "principes, et nous servons la même cause; vous "en serez convaincu, lorsque vous saurez qui je "suis."

Alors il se nomma. Que ne m'est-il permis de faire partager au lecteur l'étonnement et la surprise que me causa son nom. En vérité, je crus rêver, et j'eus besoin de porter plusieurs fois ma main à mes yeux pour me convaincre que j'étois éveillé.

Oui," continua-t-il, "je suis cet homme mort "si publiquement pour avoir aimé son Roi, et qui "pourtant vit encore pour le servir avec plus d'ar-"deur que jamais. Mes ennemis ont bien eu quel-"que idée de mon existence; ils ont cru un mo-"ment en avoir retrouvé les traces, et ont publié "m'avoir vu, où certainement je n'ai jamais été. "Depuis long-tems, je vis ici tranquille, à l'abr

"de tout danger, parce que l'art a dénaturé mes "traits; et c'est à la faveur de ce déguisement que "je ne cesse de m'occuper avec avantage des moyens de concourir à une vengeance vertueuse et "légitime. Terminons à présent la séance que vous "avez bien voulu me donner, et qui paroîtroit peut-"être trop longue. Nous devons éviter sur-tout "de donner aucun soupçon. J'espère que vous "voudrez bien m'en accorder d'autres, et j'ose "croire qu'elles vous seront d'une nature plus agréa-"ble. Je vous apprendrai bien des choses qui vous "intéresseront, et vous verrez en même tems, que "vous pouvez m'être fort utile pour le bien de la "cause commune. C'est la grande raison qui m'a "fait me découvrir à vous; et je suis bien sûr que "je n'ai point commis d'imprudence en vous livrant "mon secret, car je crois vous avoir assez étudié "avant de m'y être décidé."

Ainsi se termina cette séance, dont le début m'avoit tant effrayé, et dont le dénouement me donna tant de satisfaction.

Détails intéressans et curieux donnés par l'Inconnu, au Comte de C....

Le lecteur devine sans doute combien durent être intéressantes mes entrevues avec *l'inconnu*, car c'est le nom que je suis forcé de lui donner. Outre bien des faits importans que je ne puis publier, il me fit connoître à fond l'histoire de tous les personnages qui environnoient l'aimable Baronne ; il m'instruisit de leur caractère, de leurs plans, et de leurs vues.

"Rien de plus bizarre," me dit-il, "que la "manière dont s'est formée notre liaison ; rien de "plus naturel que le motif qui l'a fait naître, et rien "de plus fort que la nécessité qui la conserve. Nous "étions pour la plupart étrangers les uns aux autres "quand nous nous sommes rencontrés ; mais la "politique et l'intérêt nous faisoient une loi com-"mune de nous unir, et nous nous sommes pris "sans examen et sans preuves ; chacun de nous s'est "donné pour ce qu'il a voulu ; et depuis, nous "nous sommes gardés sans nous inquiéter, ni nous "nuire : les dangers que nous avons eus sans cesse "à prévenir au dehors, ont maintenu notre union "au dedans, et sans doute cette rare harmonie du-"rera aussi long-tems que les causes qui lui ont "donné naissance. En peu de mots, voilà l'his-"toire de la société nombreuse que vous voyez "sans

"sans cesse: la Baronne, qui croit en être l'ame,
"n'en est que le prétexte; c'est une femme dont
"le coeur est bon, mais dont la tête est perdue:
"son avidité pour les plaisirs, son enthousiasme
"pour la nouveauté, en ont fait une ardente ré-
"volutionnaire; et c'est l'enseigne autour de la-
"quelle sont venus se ranger en foule les gens
"qui l'ont jugée la plus sûre et la plus favora-
"ble à leurs projets. Elle croit n'avoir autour
"d'elle que des amans occupés à lui plaire, ou
"des patriotes jaloux de seconder son zèle, et
"pourtant elle n'est entourée que de gens qui
"s'occupent seulement de leurs intérêts person-
"nels, et qui mûrissent chaque jour des com-
"plots funestes à l'autorité qui gouverne aujour-
"d'hui: ils ne se pressent autour d'elle que pour
"être moins recherchés sous son ombrage révo-
"lutionnaire; et s'ils ont l'air de s'abandonner
"sans réserve à la dissipation qu'elle inspire,
"c'est pour paroître à ceux qui les observent, moins
"dangereux et moins à craindre. Aussi tous pro-
"diguent l'argent à cette divinité salutaire, tous
"excitent et partagent ses plaisirs; mais c'est pour
"trouver la paix dans son temple, et s'assurer la
"victoire par son culte.

"Ne soyez pourtant point la dupe de l'accord
"passager qui règne parmi tous ces personnages,
"non plus que de leur unanimité actuelle, qui
"vous étonne sans doute; ils sont bien loin de

“ marcher au même but, et d'avoir des intentions
“ communes; la plupart au contraire sont guidés
“ par des intérêts différens, et même opposés.
“ Si donc ils ne se battent point entre eux, c'est
“ qu'ils sont tous occupés pour le moment à éviter
“ un naufrage commun, et qu'ils cherchent, de
“ concert, l'abordage précieux qui leur est néces-
“ saire à tous. A la vérité, personne n'a osé pro-
“ poser en règle le plan qui fait agir en ce moment
“ la société entière; mais chacun l'a compris; et
“ tous, par une espèce de convention tacite, en
“ font leur unique objet, et leur secret le plus cher.
“ C'est pour cela, que sous les apparences de la
“ gaieté, ils ont trouvé le moyen de satisfaire à la
“ prudence, en exigeant désormais le noviciat et
“ les épreuves qui vous ont fait exclure. Voici ce
“ plan, qui est aussi simple que sage.

“ Le sein de la convention et de la capitale
“ présentoit plusieurs factions ennemies et terribles,
“ plusieurs hommes dangereux et puissans, tels que
“ les *Cordeliers* et les *Jacobins*, les *Danton* et les
“ *Hébert*, les *Roberspierre*, et tant d'autres. Dans
“ l'impossibilité de les détruire tous, qu'ont fait
“ ces gens-ci? Ils ont eu la prudence habile de
“ se dégager du champ de bataille, et l'adresse de
“ demeurer, sans danger, spectateurs tranquilles
“ de leurs sanguinaires combats. Cependant ils se
“ serrent autour de l'arène, et n'attendent, pour y
“ descendre en force, que le moment favorable

"pour écraser avec certitude les débris vainqueurs, "et régner à leur place. Peuvent-ils alors manquer d'armes pour les combattre, ou de raisons "pour les condamner ?... Non, sans doute; aussi "courent-ils à grands pas vers le succès, et il est "infaillible, si toutefois leur marche est bien conduite. Jusqu'ici je dois confesser que je ne leur "vois pas faire une faute. Décidés à suivre toujours le vainqueur dans sa course, quels que "soient ses principes ou sa direction; résolus de "marcher sans cesse dans le sens du pouvoir, on "les voit constamment soumis à la loi du jour, la "publier avec emphase, et l'exécuter avec ostentation. Cependant, dans leur route discrète ils "abattent sans bruit les gens qui pourroient leur "nuire un jour, et les remplacent sans éclat par "ceux dont ils croient n'avoir rien à redouter. "Ils sont obligés de se faire craindre; mais ils "évitent soigneusement de se faire haïr. Si leurs "paroles sont terribles, leur conduite est assez "douce; et si leurs proclamations sont incendiaires, leurs actions sont assez justes. C'est ainsi "qu'ils préparent l'attaque avec habileté, et ménagent avec adresse de grands fruits à la victoire.

"N'en doutez pas, il se forme aux extrémités "de la république une conspiration fatale à ceux "qui gouvernent dans son centre; et, si je ne "me trompe, le coup partira d'une main foible "et timide en apparence, mais courageuse et

"ferme dans le vrai. Vous rappelez-vous cette "femme aimable et jolie, qui l'autre jour vint "en poste de Bordeaux? elle ne se fit remarquer "que par sa folie, et ne brilla que par sa légéreté. "Vous l'aurez jugée sans doute incapable d'affaires, "et seulement propre aux plaisirs...... Eh bien! "croyez-en mes observations et ma parole, avant "six mois, cette femme sera célèbre par ses revers "ou ses triomphes.

"En attendant, chacun marche en ce moment "de bonne foi au plan général, parce que chacun "le trouve encore dans le chemin de son intérêt "particulier; mais le jour du succès, s'il arrive "jamais, sera celui de la dissolution et de la guerre "parmi les confédérés. C'est la marche inévitable "de la nature humaine. Peut-être aussi, ce jour "sera-t-il celui des choses extraordinaires; et c'est "à cette époque que j'ajourne mes jours d'espé-"rance: ce qui fait, que quant à présent, je sers "leurs projets de tout mon pouvoir. Cependant, "au milieu du mouvement général, je me con-"serve toujours en propre, quelques mouvemens "indépendans et imperceptibles. Par des voies "sûres et cachées, j'alimente sans cesse le royalisme "autour de moi, en favorisant les murmures du "peuple et les exhortations des prêtres. J'entre-"tiens ses espérances au loin, en faisant publier "l'existence de monsieur de *Précy*, et d'une armée "royale qui ne parut jamais dans ce canton: enfin,

"je communique par fois dans la Vendée avec ces
"héros étonnans qui sont aujourd'hui les seuls dé-
"fenseurs et les seuls partisans de notre antique
"monarchie.

"C'est pour ce dernier objet sur-tout, que j'ai
"jetté les yeux sur vous," me dit-il; "et vous pou-
"vez être essentiellement utile à notre glorieuse
"et belle cause, qui conserve peut-être encore plus
"de ressources qu'on ne pense. D'ailleurs le vrai
"courage ne désespère jamais; et, s'il cède quel-
"quefois à des circonstances impérieuses, ce ne
"doit être qu'avec la ferme résolution de les
"maîtriser à son tour."

Le précieux inconnu accompagna ces réflexions générales d'une foule de détails et de faits particuliers qui remplirent tout mon intérêt, et commandent mon secret. La discrétion et la sagesse me forcent de les taire encore aujourd'hui. Le tems n'est pas venu de les publier sans imprudence; et j'attendois ce moment de mon récit pour arrêter le jugement précipité de certains lecteurs, qui n'auront pas manqué sans doute de me condamner déjà plusieurs fois. Bien certainement ils me doivent une juste réparation. Je n'ai rien dit que je n'y aie bien réfléchi, et que je n'aie cru pouvoir le dire sans danger. Je jure que rien n'a échappé au désir violent, qu'on éprouve toujours de faire connoître aux autres ce qu'on croit être le seul à savoir, et j'espère le prouver

assez dans ce moment; car si j'ai eu assez d'empire pour arrêter ma plume sur des choses infiniment curieuses et de la dernière importance, sur l'explication de certains systèmes et de certains projets qui se développent chaque jour sous nos yeux, et pourtant demeurent encore un mystère, --- si j'ai eu, dis-je, cette réserve méritoire, on doit croire sans peine qu'il m'eût été bien facile de m'arrêter sur des détails infiniment moindres sous tous les rapports.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SÉJOUR
DE
DIX MOIS
EN
FRANCE,
PAR UN
ÉMIGRÉ.

SECONDE PARTIE.

Le Comte et l'inconnu *concertent ensemble plusieurs projets utiles. — Le Comte obtient par adresse le moyen de quitter la Baronne, et va porter dans la Vendée des avis importans au chef des royalistes. — Aventure qu'il rencontre sur la route. — Il se bat, et joint enfin l'armée de* Charrette.

Chargé de la confiance du respectable *inconnu*, et choisi par lui pour remplir une mission utile et périlleuse, nous rêvâmes long-tems de concert, aux moyens d'en assurer le succès : enfin voici le plan auquel nous nous arrêtâmes.

Toujours aimé malgré ma rebutante froideur, je parus me réveiller tout-à-coup aux yeux de ma

belle maîtresse, et brûler enfin de cette noble ambition qu'elle ne se lassoit pas de m'inspirer. Honteux de n'avoir rien fait encore digne d'elle, soupirant d'être exclus quand d'autres pouvoient être admis, rougissant d'être soumis à des épreuves longues et sans éclat; je la suppliai de me permettre d'aller au loin combattre en son nom, et acquérir en peu de tems, une gloire digne d'elle et de ses voeux. Elle fut transportée de mon enthousiasme naissant; mais sa tendresse alarmée lui faisant préférer pour moi la palme aux lauriers, elle me défendit les hasards des combats, et ne me permit que les triomphes civiques.

Bordeaux fut choisi comme le champ le plus fécond et le plus propre à recueillir une abondante et glorieuse moisson. D'ailleurs c'étoit la demeure de plusieurs de ses amis intimes, que sa recommandation alloit rendre les miens, au lieu que son crédit expiroit vers les frontières de la Vendée, que j'avois d'abord désignées. Elle se trouvoit n'y avoir aucune connoissance, et, malgré sa célébrité révolutionnaire, cela ne paroîtra pas bien extraordinaire; car si l'on réfléchit un moment au *système* développé par mon Inconnu, on verra qu'effectivement les représentans et les zélés dans le Sud, devoient avoir peu de liaisons avec ceux de l'Ouest, parce qu'ils se gouvernoient par des principes tout-à-fait différens. L'importance de la mission de ceux-ci attiroit beaucoup plus les regards, et occupoit

davantage l'attention des meneurs de la convention, qui n'y plaçoient que de leurs créatures, et les surveilloient davantage.

Cependant comme je prouvai qu'il étoit possible, et même utile, que je parcourusse différens endroits; avec les recommandations intimes pour Bordeaux, j'en obtins d'indirectes pour le voisinage de la Vendée, particulièrement pour les villes de Rochefort et de Saintes.

Muni de ces pièces authentiques et salutaires, je n'eus plus qu'à recevoir mes dernières instructions, et à songer à leur sureté; ce que mon inconnu me rendit bien facile, par ses idées tout-à-fait ingénieuses et singulières.

Je partis enfin, monté sur un superbe cheval, et pris le grand chemin de Bordeaux, suivi d'un fidèle écuyer, dont la démocratie égaloit au moins mon royalisme. Je me mis en campagne en vrai chevalier errant, non pas tout-à-fait comme autrefois pour redresser les torts et les injustices! j'aurois eu trop à faire, mais seulement pour chercher les aventures.

Le troisième jour de notre marche, une rivière considérable se trouva sur notre route, et me fournit un moyen facile de me défaire de mon suivant incommode. Je le fis passer à la rive gauche, sous prétexte d'aller m'annoncer chez une personne, pour laquelle j'avois en effet des recommandations très-vives. Quant à moi, tournant tout-à-coup le dos

à la rive droite, et précipitant ma marche dans le sens opposé, je fus en peu de jours sur les frontières mouvantes du royalisme et de la démocratie, tracées d'un côté par le désespoir, et de l'autre par la fureur.

Il n'est que trop aisé de les reconnoître au milieu des objets hideux qui les caractérisent : un horrible désert, fumant de sang et de décombres, semé de cadavres et de membres épars, les accompagne ou les précède toujours. Ma situation étoit dangereuse, et je jouois gros jeu ; car n'importe celui des deux qui m'appercevroit le premier, il étoit très-possible qu'il me fît un mauvais parti, avant de me donner le tems de m'expliquer. Je redoutois sur-tout de tomber parmi les républicains, malgré les lettres dont j'étois porteur pour quelques-uns de leurs chefs, parce que je ne les supposois pas aussi accommodans, ni aussi faciles que ceux que je venois de quitter : aussi je faisois des voeux bien ardens pour rencontrer plutôt les royalistes, quoique je n'eusse auprès d'eux que mes intentions pour sauve-garde.

En attendant je cheminois toujours au hasard, parmi des ruines et des corps morts : enfin, le ciel me servit à mon gré. Au sortir d'un chemin creux, précisément au coin d'un taillis, je me trouvai sous le pistolet d'une vedette royaliste, qui me cria de descendre, ou que j'étois mort. J'avois eu la précaution de ne point me vêtir des couleurs nationales,

et c'est à l'indifférence de mon habit que je devois l'alternative polie du cavalier de *Charrette.* J'étois armé de toutes pièces, car c'est le costume universel en France, depuis le législateur qui fait la loi, jusqu'au sans-culotte qui l'exécute ; mais je me donnai bien de garde de faire le mutin, et lui expliquant modestement mes raisons, je lui dis "que "j'étois un artiste étranger, voyageant pour mes "affaires; que le hasard seul m'avoit égaré, et bien "certainement dans des parages que j'étois loin de "chercher: j'ajoutai que s'il avoit d'ailleurs le "moindre doute sur la vérité de mon rapport, il "étoit bien le maître de me conduire à son général, et que je le suivrois de grand coeur."

Après quelques momens d'incertitude, cet homme se détermina à me conduire au quartier général; s'étant saisi de mes pistolets et de mon sabre, il m'ordonna de le suivre. Après avoir franchi des routes impraticables, à la descente d'un coteau extrêmement rapide, dans un chemin bordé de haies hautes et épaisses, nous apperçumes, en face de nous, une patrouille républicaine, composée de cinq cavaliers, il étoit impossible de l'éviter. Arrêtés par-derrière, à droite et à gauche, coupés par-devant, nous nous trouvâmes pris en tous sens.

Dans cette extrémité dangereuse, craignant sur-tout le parti violent que ce royaliste pouvoit prendre à mon égard, je me dépêchai de m'expliquer avec lui. --- "Ami," lui dis-je, "je me

"suis dit étranger, quand je n'étois pas sûr de toi;
"à présent, que je te reconnois évidemment pour
"royaliste, je te déclare que je le suis aussi, et
"que j'apporte les dépêches les plus importantes
"à ton général. Fie-t'en à ma parole, et rends-
"moi mes armes, ou nous périssons tous deux."

Mon homme, tout occupé de ce qu'il voyoit, et se préparant au combat, me les laissa prendre plutôt qu'il ne me les rendit. C'étoit la première fois que j'allois me battre corps à corps. Quelle joie! brûlant d'ardeur et de satisfaction, j'invoque le nom de *Joséphine*, et me serrant contre mon compagnon, je fonds comme un éclair sur l'ennemi. Avant de le joindre, un de mes pistolets en a déjà renversé un; bientôt le choc terrible de mon cheval, et la bonté de mon sabre, me défont d'un second, tandis que mon intrépide compagnon en dépêche un troisième. Alors la victoire se déclare pour nous, les deux autres prennent la fuite, et nous abandonnent le champ de bataille.

Cependant nous étions parmi les postes royalistes, et des détachemens étoient accourus au bruit: on me conduisit en triomphe au général; c'étoit Charrette lui-même, mon ami, mon camarade. Une ancienne liaison, une longue habitude nous avoit attachés long-tems l'un à l'autre. Malheureusement la différence des principes dans notre révolution, a brisé plus d'une fois des liens plus chers encore; mais au récit de l'action que je venois de

faire, et sur-tout en recevant les avis dont j'étois porteur, ces titres mutuels retrouvèrent tous leurs droits, et nous nous embrassâmes tendrement.

Je vis avec attendrissement et surprise, parmi les dignes compagnons qui l'entouroient, plusieurs autres de mes anciens camarades, dont j'avois appris la mort ailleurs, et que leurs familles trompées pleurent encore aujourd'hui. Je leur fis connoître mon intention de m'associer désormais pour toujours à leur sort, et ne leur demandai pour récompense que de pouvoir partager en simple soldat, leurs périls et leur gloire. Je fus accueilli comme un frère, de tous ces héros intrépides et purs, dont le dévouement généreux compte pour rien les services rendus, et les mérites passés. Ils voulurent que dès cet instant, je fusse en tout assimilé à eux, et j'eus le bonheur de me voir aussitôt officier parmi les braves royalistes.

Ce fut là que je pus à mon aise, m'instruire des événemens de *l'Insurrection Vendéenne*, et qu'il me fut facile d'apprendre, de la bouche même de ceux qui les avoient produits, des détails jusqu'alors ignorés, ou inconnus. Le lecteur impatient va les retrouver dans le chapitre suivant.

Histoire de la Vendée. --- *Description de ce pays.* — *Insurrection de ses habitans.* — *Événemens de cette guerre terrible.*

Dans le sud de la rivière de Loire, et dans la province qui portoit jadis le nom de Poitou, est un pays inégal et difficile, couvert de bois épais, et semé de marais fangeux; c'est la *Vendée.* César, dans ses commentaires, en parle comme d'un canton qu'il ne put jamais ni fouiller, ni soumettre tout-à-fait, à cause des difficultés insurmontables de la nature, et de la résistance opiniâtre de ses peuples. On aime à trouver, en passant, cette preuve antique, que le courage de ses anciens habitans a toujours été le même, et que la topographie de l'endroit n'a jamais changé.

Quand l'assemblée constituante morcela toutes les provinces du royaume, elle fut prendre, dans la géographie des lieux mêmes, le nom de toutes les divisions nouvelles qu'elle avoit formées. C'est alors que la petite rivière de Vendée, sale, marécageuse, et jusques-là ignorée, commença d'être connue sur les registres nationaux, en donnant son nom au démembrement qu'elle arrosoit. Mais la loyauté de ceux qui peuploient ses bords et ses environs, lui réservoit une célébrité plus digne, et une gloire plus pure, en la destinant à nommer dé-

sormais un rassemblement d'hommes indomptables, fidèles à leur Dieu, à leur Roi, et terribles à leurs ennemis.

Qu'on fasse attention, je prie, que ce n'est ni mon coeur, ni ma partialité légitime qui accompagnent ce nom célèbre d'une acception aussi honorable, mais les patriotes eux-mêmes. Qu'on lise tous les rapports, et l'on verra que toutes les fois qu'ils ont voulu intéresser la terreur publique, et peindre une insurrection redoutable, dangereuse, inextinguible, ils ont cru ne pouvoir mieux faire qu'en l'appelant une *nouvelle Vendée*.

Pour peu qu'on jette un moment les yeux sur la conduite des Vendéens, avant leur insurrection, on sera tenté de croire qu'il peut exister un sol favorisé de la vertu, comme il en existe cent favorisés de la nature. On verra que jamais les paysans de ces contrées ne partagèrent les opinions criminelles qui dominèrent le reste de la France. Jamais leur conscience n'abjura la religion de leurs pères, et jamais leur coeur ne proscrivit le seigneur bienfaisant qui les avoit nourris, ni le pasteur charitable qui les avoit soulagés. Au contraire, ces bonnes gens se montrèrent toujours les amis du trône, des autels, et des châteaux. Ils prirent les armes lors de l'évasion du Roi, pour le soutenir; ils cachèrent leurs prêtres au milieu d'eux, quand on voulut les exiler en terre étrangère; ils accoururent au secours de leurs seigneurs, toutes les fois que des

brigands vinrent incendier leurs demeures. Assujettis avec tout le reste de la France, au joug tyrannique de la convention, ils ne supportoient qu'impatiemment ses chaînes sacriléges, lorsque l'assassinat du Roi, et les recrutemens forcés, vinrent mettre le comble à leur indignation et à leur désespoir. Alors ceux qui étoient demeurés parmi eux, avec l'intention de diriger leurs sentimens, et d'en profiter un jour pour combattre à leur tête, décidés d'ailleurs par les succès des Autrichiens à la frontière, crurent que le moment favorable étoit venu. Ils se montrèrent, ils parlèrent, et dans un instant, le soulèvement fut général et terrible. Tous ces paysans, armés seulement de leurs bâtons, ou des ustensiles de leurs ménages, sautèrent comme des furieux sur les gardes nationales qui les entouroient, et bientôt leur courage leur eut fourni des fusils, dont tous ne savoient pas se servir, des canons dont la plupart ignoroient l'usage, et une foule d'autres instrumens de guerre, qu'aucun d'eux ne connoissoit.

Enhardis par ces premiers succès, ils parcourent les villes voisines, recueillant tous les royalistes qu'ils rencontrent, et désarmant au contraire tous ceux qui ne le sont pas. Chemin faisant, ils détruisent les patriotes par-tout où ils résistent; ils enfoncent les prisons, délivrent une multitude de prêtres et une foule de gentilshommes, qui deviennent

nent autant de guides à de nouvelles entreprises, et à de nouvelles victoires.

Cependant cette étincelle, qui n'avoit paru que méprisable dans le principe, allume un grand foyer, qu'il n'est plus possible d'éteindre. Quarante lieues de pays sont enlevées à la république, en un clin d'oeil. Les vieillards, les femmes, les enfans, et les vivres, sont transportés sur des derrières impénétrables; cinquante mille paysans en défendent les approches. En vain la convention décrète des soldats, nomme des généraux, destine des trains d'artillerie contre ce qu'elle appelle des bandits, des scélérats; ceux-ci demeurent constamment vainqueurs. Les armées patriotes semblent n'arriver en poste que pour hâter leur défaite. Leurs généraux malheureux passent du commandement à la guillotine, et leurs canons, du camp des républicains dans celui des royalistes, qui, ne sachant qu'en faire, les brisent et les abandonnent.

En peu de mots, voilà l'histoire des premiers mois de l'insurrection Vendéenne. L'Europe étonnée apprenoit chaque jour des succès nouveaux, et ne soupçonnoit point encore les héros auxquels on en étoit redevable. On en fit long-tems hommage à un être supposé, à un certain GASTON, qui n'exista jamais que dans la mémoire des royalistés: leurs chefs, qui vouloient demeurer inconnus, se créèrent eux-mêmes ce général imaginaire. Ils furent le prendre dans les fastes de l'honneur Fran-

çois, et le choisirent, parce qu'ils crurent ne pouvoir combattre sous un nom plus pur, ni plus digne de la victoire: une vertueuse prudence avoit dicté cette mesure salutaire; c'étoit la sensibilité qui imposoit des précautions à la gloire. Chaque royaliste avoit laissé quelque tête précieuse parmi ses ennemis, et il n'y en avoit pas un qui ne dût trembler de racheter sa victoire par des larmes; mais le tems, qui toujours ternit le mensonge, et fait briller la vérité, a laissé percer jusqu'à nous tous les détails de ces premiers événemens, aussi bien que les noms précieux de tous ces chefs, qui cherchoient en vain à se dérober à leur gloire.

Tout le monde sait aujourd'hui que CHARRETTE, jeune lieutenant de vaisseau, de 28 ans, excita le premier rassemblement qui se fit à *Machecould*, dans le voisinage de Nantes, sa patrie. Ce fut là que, *le* 10 *de Mars*, jour à jamais mémorable, se déploya l'étendard royal, et que LOUIS XVII fut proclamé par des sujets généreux et fidèles, qui jurèrent de périr, ou de le venger. Un garde suisse, le brave STOFFLET, suivit de près l'exemple de Charrette; et le sacristain de l'église de *Beaupréau*, le bouillant CATINEAU, se trouva, presqu'en même-tems, à la tête d'un troisième rassemblement. Voilà la foible origine d'un parti qui devint tout-à-coup redoutable et puissant, parce que la haine de la tyrannie républicaine animoit tous

les esprits, et que l'amour de la royauté remplissoit tous les coeurs.

Bientôt après, Stofflet et Catineau, aussi modestes que braves, cédèrent leur commandement au sein même de la victoire. Le premier usage qu'ils firent de leurs succès, fut de se donner des chefs, dans ceux même dont ils venoient de briser les fers. Tels furent M. *DElbée*, officier de mérite et d'expérience, qui fut reconnu pour le généralissime, et une foule de jeunes gentilshommes, les *Bonchamps*, les *Lescures*, les *Fleuriot*, les *La Roche Jacquelin*, et tant d'autres semblables, tous à la fleur de leur âge, et dans la première fermentation de leur sang et de leur enthousiasme, qui, depuis ont fait des actions personnelles qui tiennent du prodige, et qui pourroient passer à bon droit, si elles étoient bien connues, pour le digne supplément des hauts faits d'armes de nos anciens Paladins.

Cependant les royalistes, malgré leurs premiers avantages et leur nombre, qui croissoit à chaque instant, n'en demeuroient pas moins au milieu d'un pays ennemi, qui les touchoit de tous côtés; et il est bon de faire connoître les belles dispositions, qu'ils firent pour le défendre en tout sens.

Adossés à la Loire, qui garantissoit leurs frontières septentrionales, ils se partagèrent en trois grandes armées: l'une fut portée vers l'ouest, pour se défendre de Nantes et des sables d'Olonne: c'é-

toit la plus foible. Elle demeura constamment sous les ordres de Charrette, et ses mouvemens furent presque toujours distincts et séparés des deux autres. La seconde, au sud, fit face à Luçon et à Fontenay-le-Comte. Enfin la troisième, la plus forte de toutes, celle qui avoit le plus d'ennemis à combattre, observoit dans l'est, Saumur et ses environs. Toutes ces armées, habilement assises sur un terrein difficile et favorable au talent, se réunissoient suivant les circonstances, ou se subdivisoient encore. La bonne disposition des chefs, et l'ardeur incroyable des soldats, procurèrent les avantages les plus rapides et les plus brillans. Les royalistes tinrent la campagne pendant trois mois consécutifs, et signalèrent presque tous les jours par de nouvelles victoires. Ils battirent toutes les armées qui leur furent opposées, et entrèrent dans presque toutes les places contre lesquelles ils avoient à se garantir.

Rien ne leur résista; et s'ils ne furent pas plus loin, c'est que la sage ambition de leurs chefs ne consistoit pas à envahir des territoires, mais seulement à préserver le leur de toute atteinte. Ils songeoient moins à détruire la république au loin, qu'à affermir la royauté au milieu d'eux. Satisfaits d'en avoir relevé l'étendard, ils croyoient le plus grand objet rempli, si, le fixant par des victoires, ils désignoient avec éclat le poste où tout bon François devoit se rendre. N'ayant jamais conçu la prétention insensée de détruire eux seuls tous leurs nom-

breux ennemis, ils cherchoient seulement à maintenir un rassemblement capable de donner un jour la main aux puissances étrangères, qui, ayant le même intérêt qu'eux, mais avec beaucoup plus de moyens et de puissance, devoient aussi naturellement faire de plus grands efforts, et obtenir de plus grands succès. Ainsi, s'en reposant, pour la destruction de l'hydre révolutionnaire, sur des alliés qu'ils croyoient aussi généreux que braves, ils se réservoient pour servir immédiatement leur jeune Souverain, auquel ils se faisoient un bonheur de pouvoir présenter, dès les premiers jours de sa liberté, une armée nombreuse et fidelle. En attendant, ils se contentoient de former une enceinte impénétrable autour de leurs champs et de leurs familles. Ils présentoient à l'ennemi un front terrible et guerrier, tandis qu'on moissonnoit tranquillement sur leurs derrières, et que les femmes, les enfans, les vieillards, une partie des combattans même, venoient, à l'abri du courage des autres, jouir des charmes de la paix, et des douceurs du repos.

Un conseil souverain, formé de sages, les gouvernoit au nom du Monarque, et faisoit revivre parmi eux les antiques loix, dont on avoit voulu les frustrer. En un mot, ce fortuné pays avoit tout retrouvé; et il est vrai de dire que, pendant près de six mois que ce sage système fut heureusement suivi, la Vendée ressembla à ces îles de

l'océan, qui demeurent florissantes et tranquilles, au milieu des vagues irritées qui les enveloppent de toutes parts. Pendant ce court intervalle, ses habitans heureux au sein du bon ordre, ne songèrent plus qu'à leurs douces occupations; et si par fois le nom de *République*, et le récit de ses forfaits, vint encore frapper leurs oreilles, ce ne fut que par la bouche des prisonniers, dont les braves royalistes ne cessoient de remplir la contrée.

Fidèles à ce beau plan si analogue d'ailleurs à la nature de leurs soldats, les chefs royalistes, maîtres de leur courage, ne combattoient jamais pour le stérile honneur de la victoire, mais toujours pour des fruits déterminés et précieux, qu'ils manquoient rarement de recueillir. N'ayant d'autres armes que celles qu'ils prenoient à l'ennemi, et d'autres supplémens de vivres, que ceux dont ils pouvoient s'emparer, quand ils se trouvoient pressés par le besoin, ou aiguillonnés par le voisinage de ces objets, alors ils s'ébranloient et frappoient un coup terrible, qui, presque toujours, les en rendoit maîtres. Apprenoit-on, par exemple, qu'un des camps de l'ennemi venoit d'être abondamment pourvu, on combinoit aussitôt son attaque, on l'enveloppoit, on fondoit de tous côtés, le soldat, par une fuite précipitée, échappoit alors quelquefois, mais l'attirail immense qui l'accompagnoit, devenoit toujours, en entier, la proie du vainqueur. Découvroit-on encore, qu'une ville renfermoit des

magasins considérables, ou des provisions nombreuses, on y couroit tout de suite; le courage et l'opiniâtreté surmontoient tous les obstacles, et presque toujours elle étoit enlevée.

C'est ainsi que les royalistes surprirent plusieurs camps, détruisirent plusieurs armées, et forcèrent plusieurs villes : entr'autres *Fontenay*, qui leur fournit beaucoup d'argent et des magasins considérables; *Thouars* où ils firent quatre mille prisonniers de ligne; et *Saumur*, qui mit entre leurs mains un arsenal complet, et des provisions immenses de guerre et de bouche. La prise de cette dernière place, achetéte par un combat terrible, et une victoire décisive, fut leur action la plus célèbre, et marqua le sommet de leur puissance; mais elle en fut en même tems l'écueil, aussi bien que le prélude de leurs revers.

Constamment vainqueurs, les royalistes commençoient à se croire invincibles : la prise d'une place forte, le passage de la Loire, la possession d'Angers, l'appel de plusieurs villes voisines, acheva de les enivrer. L'orgueil se glissa dans leurs coeurs inaccessibles à la crainte, et dès-lors les fortes colonnes qu'avoient élevées leur valeur et leur courage, commencèrent à chanceler. On parla hautement d'abandonner le système prudent qu'on avoit suivi jusqu'alors. Pour la première fois, des opinions différentes divisèrent le conseil. Les têtes les plus sensées et les plus raisonnables, se fondant

sur l'heureuse expérience du passé, vouloient que, satisfaits d'avoir obtenu les provisions et les armes qu'on étoit venu chercher dans Saumur et dans Angers, on revint former de nouveau le cercle préservateur de leurs familles, et reprendre l'enceinte précieuse qui renfermoit les débris de la monarchie, et ses espérances futures: d'autres, au contraire, et les plus jeunes sur-tout, vouloient qu'on s'abandonnât enfin à la fortune, qui sembloit les conduire par la main, et qu'on ne rebutât plus la victoire, qui chaque jour les combloit de faveurs inutiles. Dans leur ardeur indiscrette, ils vouloient qu'on poussât toujours en avant; et sans réfléchir aux immenses difficultés qui se présentoient en foule, ils osoient proposer même de marcher droit à Paris. Au sein de la prospérité, la hardiesse plaît toujours à la multitude: aussi cette mesure, vivement applaudie de l'élite de l'armée, fut bien près de l'emporter sur les objections prudentes de ceux qui représentoient la distance des lieux, le besoin des vivres, le désordre courageux des paysans, qui devoient nécessairement succomber dans la plaine, sous l'ensemble machinal des soldats; la difficulté des points de ralliement, la certitude d'une destruction totale dans le cas d'une défaite, enfin la diminution de l'armée par l'abandon successif de tous ceux qui ne voudroient pas s'éloigner de leurs foyers, ni de leurs femmes.

Toutes ces raisons ne paroissoient pas suffisantes à une jeunesse ivre de succès, et bouillante de courage. On se disputa long-tems avant de s'entendre: enfin, les deux partis transigèrent: l'un consentit d'adopter les mesures offensives; l'autre sacrifia le projet de marcher à Paris, et tous deux s'accordèrent à faire le siége de Nantes.

On se mit donc en marche vers cette dernière place; mais on n'étoit point encore arrivé à sa vue, qu'il étoit déjà facile d'appercevoir la vérité de quelques-unes des objections présentées par les ennemis du système offensif. On avoit assiégé Saumur avec 50 mille hommes, et l'on n'en put conduire que 18 mille sous les murs de Nantes. La plus grande partie des paysans qui venoient de vaincre à Saumur, laissèrent à leurs compagnons le soin de courir à de nouveaux lauriers, et s'en retournèrent chez eux recueillir le véritable fruit de leur dernière victoire, qui étoit d'avoir assuré leurs moissons.

Cependant les 18 mille royalistes attaquèrent Nantes, avec leur courage ordinaire. Ils firent des prodiges, et peu s'en fallut que le succès ne couronnât leur témérité. Ils pénétrèrent dans les fauxbourgs, mais ils ne purent enlever le corps de la place. Cette grande ville, défendue par une population nombreuse, et une garde nationale aguerrie, renforcée par les débris des garnisons de Saumur et d'Angers, tint contre toute leur furie, et se sauva par une résistance désespérée. Les

royalistes levèrent le siége, et retournèrent chez eux. Le succès eût été de la plus grande importance pour eux, en ce qu'il leur eût fourni des magasins immenses en tout genre. Le revers ne leur fut nullement funeste, puisqu'il ne fit que les rendre à leur premier système: ç'avoit été précisément le calcul habile des sages de l'armée, qui, ne pouvant résister au torrent, avoient cherché du moins à le diriger pour le mieux, et avoient fait abandonner la folle idée du siége de Paris, pour celle plus raisonnable de l'attaque de Nantes.

Cependant les patriotes, écrasés de défaites, n'étoient plus capables d'inquiéter les royalistes revenus chez eux; et ceux-ci eurent tout le tems nécessaire pour recueillir leur moisson, avant que les décrets et les violences de la convention, n'eussent créé de nouvelles armées. La fin de juillet, et le mois d'août, se passa dans la plus grande tranquillité: mais ce calme étoit celui de la tempête. La capitulation singulière qui permit de destiner la garnison de Valenciennes contre les royalistes de Lyon, venoit de faire arriver celle de Mayence dans le voisinage de la Vendée; et le système nouveau de la masse, facilement exécuté dans l'intérieur, fournissoit des armées entières sur les lieux mêmes. Ce fut avec ces renforts que les généraux patriotes se remirent en campagne, vers les premiers jours de septembre, traînant après eux des nuées de soldats. Les

royalistes, peu accoutumés à calculer le nombre ou la nature de leurs ennemis, tombèrent à bras raccourcis, et sur les défenseurs aguerris de Mayence, et sur les miliciens timides de la masse. Ils en firent un carnage horrible. Les 20 premiers jours de septembre, les virent triompher presque chaque jour, de cette multitude d'hommes, et obtenir, avec une poignée de monde seulement, des victoires qui, dans nos tems modernes, semblent tenir de la fable. Au pont de *Vrine*, par exemple, on vit 5 mille royalistes disperser 25 mille patriotes, avec un carnage effroyable. A quelques jours de là, ils firent plus encore: 6 mille d'entre eux eurent le courage d'attaquer 40 mille de leurs ennemis, ils les battirent, et s'emparèrent d'une partie de leur artillerie et de leur bagage: c'est la célèbre *journée de Coron*.

Continuation de la guerre de la Vendée.— *Les royalistes en Bretagne.* — *Leurs succès et leurs revers.* —*Situation critique de* CHARRETTE.— *Sa constance courageuse.* — *Nouvelle Insurrection.*

QUI ne penseroit, après ces triomphes merveilleux, que les patriotes sont tout-à-fait détruits, et que les royalistes n'ont plus rien à craindre? Hélas! qui l'eût dit? l'événement seul a pu le faire croire. Les royalistes au contraire touchoient précisément alors au moment de leurs revers, et la Vendée alloit voir commencer ses désastres.

Il semble en vérité qu'un des signes qui caractérise davantage la révolution françoise, c'est de voir toujours les événemens prendre le sens inverse des conjectures les plus probables. Tout-à-coup, par un revers de fortune, dont je n'ai jamais pu comprendre la cause, quoique j'aie été sur les lieux même, les généraux patriotes, après avoir rassemblé les débris de toutes leurs armées éparses, accourent en masse, arracher, pour ainsi dire, la victoire des mains des royalistes. Ils arrivent, armés de décrets de la convention, qui ordonnent de tout brûler, et de tout détruire sur leur passage. Le fer et la flamme à la main, ils assaillent ainsi les Vendéens, qui, surpris de ces dispositions nouvelles, ou effrayés de cette révolution subite,

sont défaits à leur tour, et chassés de poste en poste. *Mortagne*, *Chollet*, *Tiffauge*, *Beaupréau*, tous ces retranchemens jusques-là inabordables, sont forcés coup sur coup: rien ne résiste; les magasins de l'intérieur sont détruits, les canons repris, et les prisonniers remis en liberté. Bientôt la flamme dévorante se promène de tous côtés sur le sol humide de la Vendée, et pénètre jusques sur les bords de ses marais, à travers les arbres nombreux qui les entourent: 90 mille individus en sont débusqués, et se trouvent bientôt, sans munitions et sans vivres, acculés sur les bords de la Loire. Pour comble d'infortunes, leurs trois chefs, *D'Elbée*, *Bonchamp*, et *Lescure*, l'ame de leurs succès, et les dignes dépositaires de leur entière confiance, sont blessés tous les trois, et trop grièvement pour pouvoir s'occuper du mouvement de l'armée. Dans ce désordre extrême, personne ne se présente pour les remplacer. Chacun demeure étonné, craint, et ne réfléchit point. La multitude, dans pareil cas, ne sait guères que fuir le danger le plus pressant. L'ennemi étoit derrière: au lieu de se retourner pour le combattre, on songe à l'éviter. Quelqu'un propose, par hasard, de passer la Loire: on l'exécute machinalement, et bientôt ce fleuve sépara les deux armées. Là, on se demande de nouveau ce qu'il faut faire. Alors les uns rappellent que les Anglois promettent des secours depuis long-tems; d'autres ajoutent que le

voisinage ne manquera pas sans doute de les faire obtenir; et tous aussitôt se décident, sans consulter davantage, à traverser la Bretagne. Dès cet instant on trouve sur ce bord toute la confiance qu'on n'avoit plus de l'autre côté; et cette horde malheureuse, encombrée de femmes, d'enfans, de vieillards, de blessés et de malades, se met en marche, et vole gaîment à de nouveaux périls, et à de nouvelles victoires.

La Roche Jacquelin, l'admiration et l'idole de l'armée, celui à qui elle obéissoit après les trois chefs dont je viens de parler, se trouvoit par malheur en détachement, lorsqu'on prit cette détermination fatale. Il accourut, mais trop tard, et fut obligé de suivre lui-même, quand une fois il vit tous les siens sur la rive opposée. Ce jeune héros, dont le courage indomptable s'allia toujours à la modestie la plus simple, disoit souvent depuis, que s'il étoit arrivé à l'armée assez à tems pour empêcher le passage de la Loire, il auroit certainement vaincu les patriotes, et ramené les royalistes dans leurs foyers. J'en ai vu tout le monde persuadé dans l'armée de Charrette; et l'on y étoit aussi généralement convaincu, que le seul malheur des trois chefs avoit occasionné tous les malheurs du tems. On ne doutoit nullement que leur présence n'eût rétabli les affaires, et prévenu sur-tout la funeste invasion de Bretagne.

Il est difficile d'imaginer l'enthousiasme qu'a laissé, dans la Vendée, la mémoire de ces trois héros, ainsi que la haute idée que l'on a conservée de leurs talens. Les officiers royalistes s'en entretenoient sans cesse; et je vais rapporter précieusement ici, un trait que j'ai retenu d'eux, parce qu'il peint à merveille le caractère militaire de ces trois braves gentilshommes. On les supposoit dans la position critique de la fin de septembre, acculés à la Loire, et presque cernés par les patriotes. " L'impétueux *D'Elbée*," disoit-on, " seroit rentré " dans la Vendée, en passant sur le ventre de l'ar- " mée républicaine; l'audacieux *Bonchamp* auroit " tourné leur droite, pour qu'aucun ne lui échap- " pât, et les auroit dispersés par une terreur pa- " nique: quand au prudent *Lescure*, il auroit " effectué sur leur gauche une jonction savante " avec Charrette, et les auroit forcés d'évacuer le " pays par de simples marches, et d'habiles posi- " tions.

Cependant les généraux vainqueurs de la Vendée, croyant avoir exterminé tous les royalistes, parce qu'ils étoient maîtres de leur terrein, et pensant n'avoir plus rien à combattre, parce qu'il ne se présentoit plus d'ennemis, s'occupoient de piller les demeures des vaincus, au lieu de les poursuivre, et mandoient pompeusement à la convention, qu'il n'existoit plus de Vendée, ni de rebelles, qu'ils avoient tout exterminé; mais pendant qu'ils écri-

voient ces choses sur la rive gauche, les dépêches de la rive droite annonçoient que tout étoit perdu, et qu'il n'y avoit plus d'espoir que dans l'heureux génie de la république. En effet, les royalistes avoient transporté, au-delà de la Loire, les succès rapides et la gloire brillante dont ils avoient illustré, pendant long-tems, leur pays natal.

Comme on n'avoit nullement prévu leur venue en Bretagne, rien ne fut capable de les arrêter. Ils renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, et détruisirent, chemin faisant, tous les petits corps qu'on leur opposa à la hâte. C'est ainsi qu'ils franchirent, en peu de tems, l'espace difficile qui les séparoit de la mer, et qu'ils vinrent planter leurs drapeaux victorieux sur les côtes septentrionales, à vue de la petite île de Jersey. Si les Anglois eussent pu leur donner le moindre secours, il est à croire que c'en étoit fait de la convention françoise, et de son ouvrage républicain. Les royalistes ainsi appuyés voyoient se déclarer en leur faveur la Bretagne entière, et toute la Normardie. Des plaines faciles, des villes sans défense, les conduisoient sans peine à Paris. Leur courage, et la bonté de leur cause, auroient fait le reste. Mais il étoit écrit que la destinée fatale qui, à-peu-près dans le même tems, pesoit à la fois sur les défenseurs de Toulon, et sur les vainquenrs du Rhin, étendroit aussi son influence infernale sur les royalistes de la Bretagne. Séparés en deux co-

lonnes,

lonnes, l'une étoit passée dans la Normandie, et assiégeoit la petite ville de *Grandville*, tandis que l'autre demeuroit en Bretagne, et s'adossant aux épaisses forêts de *Fougère* et de *Vitré*, bloquoit *Saint-Malo*, et cherchoit à pénétrer vers *Cancale*. C'est dans cette position favorable qu'ils attendirent quelque tems des nouvelles des Anglois: mais par une fatalité sans exemple, aucun avis ne parvint, pas une voile ne parut. Grandville fut manquée; quelques chaloupes canonnières, venues de Saint-Malo, forcèrent les royalistes à se retirer, en les prenant à découvert sur une côte plate, et les foudroyant sans relâche. Comme les plus grands événemens dépendent souvent des plus petites causes! le plus foible bâtiment de guerre sur la côte de Normandie auroit alors, peut-être, prévenu la face actuelle de l'Europe; il auroit suffi pour détruire les chaloupes canonnières de Saint-Malo, ou les forcer à la retraite. Grandville auroit été pris, les royalistes seroient demeurés sur la côte, les Anglois les auroient joints, et je n'aurois certainement pas à raconter tous les malheurs horribles qu'on va lire.

Les royalistes repoussés à Grandville, et peu accoutumés aux échecs, vinrent rallier ceux qui étoient dans le voisinage de Saint-Malo, portant avec eux un premier découragement, qui se communiqua bientôt au reste de l'armée: serrée par l'ennemi, qui se renforçoit toujours malgré plu-

sieurs défaites terribles qu'il avoit éprouvées coup sur coup, manquant de vivres, et ne voyant point d'apparence de secours, elle désespera, et tout fut perdu.

Les premiers chefs qui l'avoient gouvernée avec tant d'empire, étoient morts ou absens; *Bonchamp* et *Lescure* avoient succombé à leurs blessures mortelles; et *D'Elbée* avoit essayé d'aller guérir les siennes dans l'île de *Noirmoutier*, dont Charrette avoit fait la conquête, comme nous le dirons tout-à-l'heure. D'autres chefs, moins estimés, parce qu'ils étoient moins connus, les avoient remplacés. A la vérité *La Roche Jacquelin* et *Stofflet* restoient encore; mais plus de 30 mille hommes avoient grossi l'armée royale depuis qu'elle avoit passé la Loire; et ces nouveaux venus, qui n'avoient ni l'opiniâtreté, ni le dévouement des premiers Vendéens, ne partageoient pas non plus leur confiance aveugle, ni leur docilité héroïque. Ce furent eux qui excitèrent par-tout le trouble et le mécontentement. On se plaignit d'abord, puis on murmura; enfin l'on finit par demander hautement à quitter cette côte d'infortunes et de misères, pour aller combattre de nouveau près de sa cabane et de son verger.

Les chefs, jaloux de réprimer un mouvement si dangereux, et comptant d'ailleurs toujours sur l'arrivée des Anglois, s'opposèrent à la demande impérieuse des soldats, avec un courage admirable,

et employèrent même la rigueur pour se faire obéir; mais leur refus et leur sévérité ne servirent qu'à rendre la fermentation plus grande encore. Des têtes ardentes et dangereuses remplirent aussitôt le camp de fables absurdes, et de calomnies atroces. Les chefs furent représentés comme des traîtres qui avoient voulu vendre les subalternes en les éloignant de leur pays; et comme des lâches, qui ne tenoient à demeurer sur la côte, que pour attendre l'occasion favorable de se sauver en Angleterre. Aigris par les événements les esprits s'échauffèrent encore par ces propos; bientôt la clameur est générale, et la désobéissance universelle. L'armée se met en marche sans consulter davantage ses officiers; et ceux-ci, écumant de rage, sont obligés de suivre, et d'obéir à l'impulsion qu'ils ne peuvent arrêter. Ils abandonnent la côte en frémissant de colère. Et qu'on observe, je prie, l'acharnement de cette destinée toujours fatale, ils s'éloignent précisément au moment où *le plus loyal, le plus vertueux, et le plus estimé des Anglois*, appareille pour venir à leur secours avec un corps d'élite, et des provisions immenses. Il arrive à son tour; il se présente sur tous les points indiqués; il répète par-tout les signaux convenus. Mais c'est en vain; les royalistes viennent de partir; ils sont déjà loin du rivage, et leur étoile qui les éloigne du port, va les plonger bientôt dans les horreurs du naufrage.

On a dit, et répété souvent, que la défection des royalistes venoit du grand nombre de déserteurs, que les patriotes y avoient fait passer, afin de les corrompre ou de les débander: mais c'est un conte populaire. L'inflexibilité barbare avec laquelle les républicains ont massacré tous ceux qu'ils ont rencontrés, ou fusillé tous ceux qu'ils ont pris, prouve suffisamment qu'ils n'avoient de connivence avec personne. Qu'on réfléchisse d'ailleurs un peu sur l'esprit de la multitude, sa versatilité, son inconstance, et l'on n'aura pas besoin d'aller chercher des causes étrangères pour donner l'explication d'un événement si naturel.

Cependant les royalistes, en perdant leur obéissance, n'avoient rien perdu de leur courage: ils avoient gagné la côte en renversant tout ce qui s'opposoit à leur passage, ils revinrent dans l'intérieur avec la violence du torrent, qui détruit tout ce qu'il rencontre. En un moment ils inondèrent le *Maine* et l'*Anjou*; les contrées voisines tremblèrent, et la convention frémit sur son trône: la terreur qui les dévançoit fit briser les ponts de la Loire jusqu'à *Blois*, et le tocsin sonna jusques dans *Orléans*.

Malgré des succès si rapides et si répétés, les royalistes, si dangereux et si terribles, ne faisoient pourtant aucun progrès solide. Chaque victoire, au contraire, lenr devenoit funeste, et

chaque triomphe hâtoit le moment de leur ruine. Arrêtés par des rivières bien défendues, ils erroient dans la plaine et couroient à l'aventure, toujours vainqueurs s'ils attaquoient dans ce bassin spacieux et uni, toujours repoussés et vaincus s'ils essayoient de franchir ses bords. Ils étoient semblables à ces animaux furieux qui renversent tout ce qui les attaque de front, ou détruisent tout ce qui se présente dans l'arène, mais qui finissent toujours par succomber d'eux-mêmes, à force de se heurter contre les murs qui les renferment, ou de se débattre dans les filets dont on les couvre. C'étoit précisément là le calcul et l'espoir des patriotes. Fortement retranchés dans le sud et vers l'est, derrière la Loire et plusieurs autres rivières, ils faisoient arriver en poste 30 mille hommes de la Flandre, pour renforcer l'armée de Cherbourg, qui descendoit du nord vers les royalistes, tandis que celle de Brest, de plus de 80 mille hommes, s'approchoit pour les entourer dans l'ouest.

C'est dans cette situation périlleuse et critique, qu'à travers mille dangers, un des émissaires du Comte de Moira, pénètre enfin jusqu'aux royalistes, qu'il trouva épars dans les environs d'*Angers*; et leur apprend les démarches et les bonnes intentions du gouvernement anglois. Alors le jeune la Roche-Jacquelin propose une entreprise hardie, mais admirable, qui peut encore sauver

les royalistes, et confondre les patriotes: il ne s'agit rien moins que de courir droit à *Cherbourg*, d'enlever d'assaut cette place peu défendue, et de se ménager ainsi tout à la fois, par sa prise, une jonction facile du côté de la mer, et une défense aisée du côté de la terre, en se retranchant dans la presqu'île du *Cotentin* difficile à forcer. Chacun applaudit à cette détermination courageuse et salutaire, et tous jurent de la suivre. On se met en marche, les bandes éparses se rallient, et l'ardeur de la victoire semble encore une fois ranimer leur confiance ébranlée. Le jeune héros qui les conduit, laisse en arrière un tiers de son armée, pour couvrir sa marche, et faciliter la réunion des corps séparés, tandis qu'avec le reste il se porte en avant avec la rapidité de l'éclair. Les patriotes, qui observoient ces mouvemens, et les suivoient à pas lents, attaquent cette arrière-garde dans le *Mans*; les royalistes, avec leur fougue ordinaire, les repoussent, les dispersent, et, trop malheureusement, les poursuivent. Dans l'ardeur de leur course imprudente, ils tombent dans une armée fraîche et nouvelle, qui arrivoit précisément pour renforcer celle qu'ils venoient de vaincre. Surpris d'une telle rencontre, débandés par la victoire, épuisés par le succès, ils sont poursuivis à leur tour, dispersés ou détruits. La cavalerie de *Westerman*, escroc célèbre, et scélérat fameux, en fait un carnage horrible; et, poursuivant ses avantages, elle tombe

sans défense sur le centre, où sont les chariots, les bagages, les munitions, les vivres, les vieillards, et les blessés; elle brise, égorge, et détruit tout ce qu'elle rencontre; la terreur panique gagne l'avant-garde avec la nouvelle de ces désastres. C'est en vain que le brave la Roche-Jacquelin et l'intrépide Stofflet cherchent à exciter leur courage, en leur proposant de combattre pour sauver ce qu'ils ont de plus cher. Un esprit de vertige s'empare tout-à-coup de ces gens, jusques-là si braves et si dévoués: ils sont sourds à la voix de leurs chefs; ils se dispersent et les abandonnent; ils fuient sans objet dans tous les sens, et jettant lenrs armes pour mieux courir. Alors il n'y a plus de combat pour les patriotes, ce n'est plus qu'un massacre sûr et facile. Quarante lieues de pays présentent à l'instant un spectacle affreux: on voit de tous côtés ces plaines immenses remplies d'infortunés éperdus, qui courent pour éviter la mort, d'un ennemi implacable. Celui-ci devenu plus féroce encore, par la certitude qu'il n'a plus rien à craindre, les poursuit le fer et la flamme à la main, et les immole impitoyablement, sans distinction d'âge ni de sexe.

On eût dit des tigres altérés de sang et de carnage, égorgeant sans pitié des troupeaux épars et timides. On frémit ici du nombre des victimes que les patriotes immolèrent à leur rage. L'armée royaliste comptoit plus de 100 mille individus:

les rivières qui les entouroient, la Loire sur-tout, mirent un obstable à leur salut, et près des trois quarts périrent dans l'espace de quinze jours: les détails blesseroient la nature. Quand on fut fatigué de massacrer ceux qui erroient dans la campagne, et de fusiller ceux qui avoient été conduits prisonniers dans les villes, on les réunit par centaines dans des granges entourées de fossés larges et profonds; on y mit le feu, et là, ces infâmes cannibales eurent la force, en vrais sauvages, de danser autour leurs *rondes favorites*, aux cris de leurs malheureuses victimes, et à la lueur des flammes qui les dévoroient: ou bien encore, on les jetta, par bandes, dans la rivière, et leurs exécrables bourreaux s'amusèrent à exercer leur adresse, à coups de fusil, sur les infortunés qui regagnoient la terre, ou se soutenoient sur l'eau. La Loire, complice involontaire de leurs forfaits, roula, plusieurs semaines, des flots rougis de sang, et gonflés de cadavres.

L'expérience alors prouva en faveur de ceux qui avoient toujours soutenu que la fougue et l'impétuosité des *Hordes* ne pouvoit résister long-tems dans la plaine, à la régularité froide et passive des *Armées*. Elle prouva malheureusement ce qu'ils avoient toujours avancé, que, dans pareil cas, une défaite seroit une destruction totale. En effet, les royalistes ne purent jamais se rallier. Un corps considérable, qui n'avoit point été entamé, ne pouvant passer la Loire au dessus de *Nantes*,

se décida à se jetter dans le *Morbihan*, pays difficile, et fort ressemblant à la Vendée par l'opinion de ses habitans, et la nature de son sol. Mais ce corps éprouva, à *Savenay*, le sort du reste de l'armée royale au Mans. Il fut rompu, poursuivi, massacré, et l'on ne connut plus de royalistes au nord de la Loire. Cette belle et précieuse dénomination n'éxista plus que pour son midi.

Charrette et les siens, qui avoient fait la conquête de *Noirmoutiers*, tandis que leurs compagnons d'armes avoient été forcés de passer la Loire, attendoient avec anxiété des nouvelles de leur entreprise. Si le bruit de leurs premiers succès avoient enhardi leur courage, celui de leurs désastres les glaça d'effroi. Quand ils apprirent la destruction des royalistes de Bretagne, et le massacre affreux qu'en avoient fait les patriotes, la terreur alors dissipa cette armée de la Vendée, comme le fer des patriotes avoit dissipé celle du Mans et de Savenay. Charrette, qui un instant auparavant se voyoit environné de près de 25 mille hommes, n'en compta bientôt plus que 4 mille autour de lui. A la vérité, c'étoient tous des gens d'élite, décidés à mourir, et à vendre chèrement leur vie. Le croira-t-on? c'est avec cette poignée de braves seulement qu'il a soutenu, près de deux mois, l'attaque de toutes les armées patriotes, grossies par les succès, et animées par la victoire.

Elles lui reprirent d'abord l'île de Noirmoutier, dont on ne sembla connoître l'importance que quand il n'en fut plus le maître; puis, des détachemens considérables le poursuivirent sans relâche, et le forcèrent de se cacher dans les bois, où on le crut perdu quand il n'osa plus reparoître.

Cependant les armées des patriotes, en passant sur la rive gauche de la Loire, y avoient transporté tous les excès dont ils avoient souillé leur victoire sur le bord opposé. Ils y déployèrent cette atroce barbarie qui ne caractérise jamais que le lâche victorieux, ou le scélérat à l'abri de la justice. Ils pillèrent, brûlèrent, saccagèrent, noyèrent ou fusillèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et tout ce qui leur déplut. Ces horribles exécutions, qui dans le principe pouvoient n'avoir été que le crime d'une soldatesque sans frein, devinrent bientôt celui de la loi elle-même, et de ses exécrables auteurs, qui consacrèrent sans pudeur la *fusillade*, la *baignade*, et une foule d'autres supplices, inconnus même aux tyrans les plus abhorrés. La raison, ainsi que l'humanité, se refusent à croire toutes les horreurs et les atrocités que je pourrois décrire; et, très-certainement, l'histoire de ce lambeau de la révolution, ne sera jamais qu'un roman pour la postérité. Elle pensera que l'exagération seule a pu créer l'affreux *comité révolutionnaire de Nantes*, et l'infâme représentant *Carrier*, son excitateur et son guide, qui, pendant plusieurs mois, ont

donné au monde le spectacle hideux de l'enfer et de tous ses supplices transportés sur la terre, non pour punir des coupables, mais pour torturer des innocens. Amis ou ennemis, femmes ou hommes, enfans ou vieillards, tout a été victime de leur rage ou de leurs caprices, de leur cupidité ou de leur haine. Dans la seule ville de Nantes, il a péri assure-t-on, près de 40 mille individus par la misère des prisons, le fer des assassins, le fusil des soldats, et les ondes de la Loire.

Joignant la barbarie la plus raffinée, à la cruauté la plus grossière, on les a vus, au mépris des sentimens les plus doux, et des bienséances les plus sacrées, envoyer, tout nuds à la fusillade, ou jetter dans la Loire, des milliers de malheureux de sexe différens, attachés deux à deux, et qualifier gaiement ces exécutions horribles de *Noces républicaines!*... On les a vus prostituer un art exécrable à construire froidement un bateau perfide, dont le fond disparoissant à volonté, précipitoit, d'un seul coup, au fond de l'eau, une foule de vieillards, de prêtres, de femmes enceintes, et d'enfans à la mamelle, qu'on trouvoit trop lent de faire périr autrement; ces infâmes monstres appeloient cette expédition infernale, la *Navigation patriote!*... Aucune langue, en vérité, ne peut fournir, des expressions capables de peindre l'énormité de leur scélératesse, et l'indignation forcenée dont elle transporte toute ame honnête.

Ces horreurs se répétèrent dans tous les pays voisins; mais elles eurent plus particulièrement encore leur siége dans le coeur de la Vendée, qui fut le centre des vengeances, comme elle avoit été long-tems celui des craintes. Ces patriotes féroces égorgèrent des vieillards sans défense, et massacrèrent un sexe doux et foible. Ils promenèrent, au bout de leurs bayonnettes, des enfans arrachés à la mamelle. Ils furent même jusqu'à fouiller dans le ventre des mères, pour donner la mort à leur fruit innocent, même avant qu'il eût reçu la naissance; et quand ces barbares ne trouvèrent plus de victimes humaines, quand leurs crimes eurent fait déserter les chaumières, et peupler les forêts, alors leur rage dévastatrice déclara la guerre à la nature même: ils mirent le feu aux arbres, et détruisirent les plantations. Alors aussi, le désespoir fit ce que la raison n'avoit pu obtenir. Les paysans, qui, contre l'avis de leurs chefs, s'étoient soumis dans l'espoir du pardon; grand nombre d'autres, qui n'avoient jamais voulu se déclarer pour ne pas perdre leurs propriétés, voyant leurs demeures brûlées, leurs familles égorgées, leurs petites fortunes détruites, se trouvant relancés eux-mêmes dans leurs repaires, en sortent tout-à-coup comme des furieux, au nombre de 12 mille, rassemblés par Charrette. Ils fondent sur les patriotes endormis par la victoire, et diminués par la sécurité; ils les surprennent, les mas-

sacrent, et les détruisent. Alors une seconde insurrection, cent fois pire que la première, éclate de tous côtés à la fois: le tocsin sonne de toutes parts, dans ces campagnes jonchées des cadavres de l'ennemi. Les cris prolongés de *Vive le Roi! vive la Religion!* retentissent de nouveau sur cette terre désolée: ils pénètrent dans le fond des forêts, dans le creux des cavernes, et sous les marais même, où la férocité des vainqueurs a forcé les vaincus d'aller chercher un asile. Tous sortent de leurs retraites à ces cris d'allégresse; tous accourent en foule à ces témoignages de la victoire. La Roche-Jacquelin, Stofflet, des débris de l'armée de Bretagne, qui jusque-là avoient erré sans demeure, rejoignent le brave Charrette; les drapeaux royalistes flottent de nouveau sur 40 mille combattans, la victoire les accompagne, et la Vendée renaît de ses cendres.

Alors recommencent les anciennes dispositions, et les premiers systèmes. Partagés en trois corps, Charrette, Stoffiet, La Roche-Jacquelin, purgent tout-à fait leur pays, et en ferment l'entrée. Mais, hélas! ils n'ont plus à défendre que des déserts et des ruines. Tranquille du côté des patriotes, que des affaires extraordinaires vers les frontières, ont considérablement affoiblis de ce côté; aidé de l'autre par la diversion importante des *Chouans* de Bretagne, et des *Insurgés du Morbihan*, le généralissime Charrette n'a plus rien à craindre, en ce

moment, que le manque de vivres, et ne combat guères que pour s'en procurer. Chef d'une foule de paysans désormais sans propriétés et sans familles, il en a obtenu aisément la promesse de ne plus le quitter: il leur a fait dresser des tentes, et les exerce journellement au maniement des armes, et aux manoeuvres militaires. C'est ainsi qu'il s'est créé une armée fixe et régulière, capable de profiter de ses avantages, ou de survivre à ses défaites, jusqu'à ce que quelques changemens heureux dans l'intérieur, ou quelques secours essentiels du dehors, viennent améliorer sa position, et décider son sort.

Ce fut dans ce moment prospère, et quelque tems après l'heureuse expédition dont je viens de parler, que j'eus le bonheur de joindre l'armée royale. Cependant je n'y vis que des pleurs, je n'y entendis que des gémissemens: La Roche-Jacquelin venoit de périr au champ d'honneur.

Continuation de la Vendée.—*Principe, Moeurs et Religion de cette peuplade à jamais célèbre.—De ses Chefs.—Détails curieux et peu connus.—La religion et l'enthousiasme, employés à rendre les royalistes invincibles.*

JE ne puis me refuser au plaisir de consacrer encore un chapitre à parler de cette *Vendée* fameuse, qui peut cesser d'exister aujourd'hui, sans craindre de mourir jamais dans l'histoire. Quel contraste bisarre, quelle singularité frappante elle réserve à nos descendans! La postérité se demandera avec étonnement, quelle étoit donc cette race d'hommes qui, sans secours, sans appui, n'ayant que la force de son courage, et la droiture de son coeur, a résisté sans cesse, et vaincu souvent ces efforts convulsifs de la rage révolutionnaire, devant qui toutes les forces de l'Europe réunies, disparoissoient rapidement, comme les nuages du ciel devant l'ouragan du nord. On se demandera comment ce point seul demeura constamment vainqueur ou redouté, quand tout le reste fut vaincu, ou méprisé? On se demandera par quelle magie, ces hommes extraordinaires purent subsister, combattre et vaincre des ennemis abondammant pourvus, quand eux-mêmes n'avoient ni magasins de vivres, ni provisions de poudre, ni arsenal d'artillerie?

On se demandera comment des jeunes gens sans expérience, des hommes à peine dans l'âge raisonnable, purent disposer des paysans, et les mener à la victoire, contre des généraux patriotes, dont les pareils triomphoient, chaque jour aux frontières, des capitaines les plus renommés de l'Europe? Enfin, l'on se demandera pourquoi les patriotes, par-tout ailleurs si audacieux et si terribles, se sont toujours trouvés là si craintifs et si timides?

A tous ces surprenans prodiges, il faut répondre comme le religieux habitant de la Vendée, qui, dans sa piété modeste, met un genou en terre, lève les mains au ciel, et vous fait voir tous ses succès dans la volonté de Dieu, et la bonté de sa cause.

Habitans de ma patrie toujours chère à mon coeur, descendans d'un peuple si fidèle et si doux, vrais François qui voudrez ressembler à vos loyaux ancêtres, quand vous aurez assez rougi des excès criminels dont on a souillé votre terre bienheureuse, quand vos regrets et vos pleurs auront assez effacé la mémoire de tant de forfaits, venez reposer alors votre douloureux repentir sur l'objet consolateur et glorieux, qui doit achever l'oubli de votre honte, et le retour de votre gloire. Tournez vos regards vers la Vendée pure et brillante; que vos yeux, jusque-là fatigués de crimes, se délassent voluptueusement sur ces champs tous fleuris de vertus; qu'ils les contemplent avec orgueil, et qu'alors votre humiliation cesse, et

que

que votre justification commence. Rappelez à l'univers que, tandis que la vile multitude, grossie des vagabonds et des malfaiteurs de tous les pays, se vouoit journellement à l'infamie, une poignée de François fidèles, ayant recueilli au milieu d'eux le feu sacré de l'honneur, donnoit chaque jour l'exemple de tous les beaux sentimens. Dites que pendant qu'une partie de la France en délire, donnoit impunément des spectacles d'horreur, inconnus jusque-là; quand elle fouloit aux pieds tous les principes, qu'elle honoroit tous les vices, qu'elle étoit rebelle, anarchique, impie, régicide, l'autre partie, en dépit de l'exemple contagieux et funeste, au mépris de tous les dangers combinés contre elle, demeuroit fidelle à tous ses devoirs, et faisoit constamment briller à tous les yeux, des vertus sublimes, admirables, dignes d'honorer à jamais la terre et les hommes. Plus religieuse et plus pure qu'auparavant, aussi dévouée, aussi soumise, elle étoit martyre de sa foi, de sa fidélité, de son honneur, et de la gloire: elle expioit par ses larmes la honte de ses concitoyens égarés; elle rachetoit leurs crimes, par des flots de son sang. Dites enfin que, semblables à ce petit nombre de justes, qui sauvèrent jadis une ville coupable, de la colère d'un Dieu vengeur, les braves et purs royalistes doivent préserver la France de la réprobation de la postérité.... Et que tous les peuples, frappés de la vérité de vos paroles, soient forcés

d'oublier tous les crimes qui avoisinèrent la Vendée, pour ne plus se rappeler que les vertus dont elle fut l'asyle.

Et vous, Vendéens heureux, qui composez ces légions intrépides! vous jeunes héros qui les conduisez à la victoire! oubliez désormais vos fatigues, vos peines, et vos dangers: vous avez sauvé la gloire de la patrie, et la vôtre ne finira qu'avec la mémoire des hommes. Ne songez plus à vos privations, à vos traverses, à vos infortunes; connoissez dès aujourd'hui tous vos avantages, et tout votre bonheur; sachez que vous faites l'enthousiasme et l'espoir de vos infortunés frères d'armes, qui, aussi purs, aussi dévoués, aussi loyaux que vous, mais moins heureux dans les circonstances, languissent avec dépit dans un exil malheureux et cruel, gémissent dans une inaction honteuse et forcée, quand vous cueillez chaque jour de nouveaux lauriers sur votre terre natale, quand vous répandez à chaque pas un nouveau sang pour la plus belle, la plus sainte des causes. Sachez que vous faites au loin la consolation et l'orgueil de nos jeunes et belles compatriotes, dont la bouche intéressante proclame vos belles actions, et embellit vos succès; sachez que tous les guerriers étrangers vous jalousent et vous admirent; sachez enfin que l'Europe entière a les yeux fixés sur vous, qu'elle applaudit à vos succès, et que tous les coeurs honnêtes les partagent: sachez toutes ces

choses, et que la victoire vous devienne encore plus facile, ou la mort plus douce et plus glorieuse.

Mais arrêtons les élans de mon enthousiasme et de mon coeur. Laissons les sentimens qu'inspirent ces braves royalistes, et poursuivons des détails qu'ils rendent si précieux. Voyons quelle fut leur manière de combattre, et de subsister; sachons quels furent les moyens employés pour les faire résister, et vaincre.

Il est difficile de se faire une idée juste de la manière dont la guerre s'est faite, et se fait encore dans la Vendée: elle ne ressemble en rien à tout ce qui se pratique aujourd'hui; elle ressemble bien plutôt à celle des tems anciens. Ce ne sont point des positions savantes, des batteries bien disposées, ou des manoeuvres adroites qui sont l'ame et le destin du combat, mais la passion, la fureur, et le désespoir: on se précipite les uns sur les autres; on se joint, on se mêle, on se bat corps à corps avec une opiniâtreté et un acharnement sans exemple. Il résulte de cette différence de tactique, qu'à la frontière on appelle une grande victoire celle qui laisse 2 ou 3 mille ennemis sur le champ de bataille, en met quelques centaines dans les fers, et procure quelques canons et quelques chariots. A la Vendée, ce seroit à peine une escarmouche: il ne s'y donne guères de bataille, que l'une des deux armées ne soit à-peu-près détruite,

et que toute l'artillerie, les chariots et le bagage, ne demeurent la proie du vainqueur. L'affaire de *Mortagne*, par exemple, coûta plus de 30 mille hommes aux deux partis ; celle de *Saumur* vit périr 10 mille patriotes, et 10 mille demeurèrent prisonniers. Au *Mans*, les royalistes laissèrent 15 mille des leurs sur la place, et les républicains n'en perdirent guères moins : il en a été de même dans toutes les affaires qui se sont données sur ce sol, pour long-tems humecté de sang, et mêlé de cadavres.

Ces comptes paroîtroient fabuleux, si l'expérience et les faits ne les rendoient certains, et sur-tout si *Barrère*, à la tribune, n'étoit convenu un jour dans son exaspération contre les généraux patriotes de la Vendée, que leur mal-adresse, et leurs mauvaises mesures, coûtoient déjà plus de 200 mille défenseurs à la République : cependant il n'y avoit pas encore un an qu'on s'y battoit. Les royalistes, quoique moins maltraités en général, ont aussi perdu un monde énorme, et bien au-delà de ce que toute la population de la Vendée pouvoit fournir. Aussi, pour se rendre raison de leur existence actuelle, il faut savoir que cette armée royale s'est alimentée sans cesse des sujets fidèles, des gentilshommes proscrits, des prêtres poursuivis, qui accouroient chaque jour de toutes les provinces du royaume, quelquefois même, des

Bataillons entiers de l'ennemi, qui sont venus la joindre avec leurs armes et leur bagage.

Les royalistes ont eu long-tems une manière de manoeuvrer et de combattre, qui leur a été singulièrement prospère. Mettant à profit la nature de leur terrein brisé, inégal et fangeux, ils se retiroient presque toujours, soit par force, ou par adresse : leur armée, sans artillerie ni bagage, se dispersoit en un clin-d'oeil, et se laissoit poursuivre par un ennemi mal-adroit, qui s'engageoit imprudemment avec ses canons, dans des routes difficiles, serrées et marécageuses.

Cependant, au milieu des ténèbres, les bandes royales se reformoient, des avis circuloient rapidement dans tous les villages voisins dont tous les coeurs étoient à la royauté, et au point du jour, des cris affreux se faisoient entendre de toutes parts, autour des patriotes intimidés. Le tocsin sonnoit de tous côtés, et les montagnes voisines sembloient vomir des nuées d'hommes qui, ne craignant point d'être rompus, parce qu'ils ne pouvoient être poursuivis, fondoient en désordre sur l'ennemi, cherchant toujours à doubler ses deux aîles, qui, par la crainte d'être enveloppées, se rabattoient vers le centre avec une telle impétuosité, qu'elles l'enfonçoient presque toujours elles-mêmes : alors la confusion devenoit générale, et le désordre universel ; officiers, soldats, tous prenoient la fuite ; le massacre commençoit, et ne se terminoit jamais

qu'à quelques lieues de là. Cette manoeuvre habile se répéta souvent, et toujours avec un avantage décisif : elle formoit le système distinctif de *Bonchamp*, qui excelloit à l'éxécuter. C'est ce qui nous explique à présent, ces retraites inattendues des royalistes après de grands avantages ; ces succès surprenans des patriotes après de grandes défaites, et leurs revers subits, et leurs terreurs paniques au sein même de la victoire : toutes choses dont nous ne pouvions nous rendre raison dans le tems.

Aussi le patriote, aujourd'hui, ne marche plus qu'en tremblant dans les défilés de la Vendée : il y frissonne, même au sein de la victoire ; il lui semble toujours être sur un sol prêt à s'explosionner, ou voir tomber à chaque instant sur lui, les montagnes qui l'entourent. Il s'est toujours bien battu par-tout, excepté dans cet endroit où il paroît avoir trouvé son maître en acharnement et en courage. Il a toujours peu soutenu les efforts des royalistes, soit qu'il trouvât avoir à faire à un ennemi aussi terrible que lui, et plus désespéré encore, soit que les représailles le fissent trembler : du moins est-il certain que ce n'est qu'avec la plus grande répugnance, qu'on peut le mener à cette guerre ; et qu'on a vu souvent, chose extraordinaire, des patriotes enragés, qui s'étoient enrôlés d'eux-mêmes par un beau zèle révolutionnaire, on les a vus, dis-je, déserter, au péril de leur vie, l'armée de la Vendée, et de-là se rendre volontaire-

ment aux frontières, pour y combattre un ennemi, qu'ils croyoient moins dangereux, et moins redoutable.

Toute la force des royalistes n'a jamais consisté que dans l'infanterie. A la vérité c'étoit ce qui convenoit le plus à la nature du pays où ils avoient à combattre. Cependant la cavalerie leur eût été bien essentielle pour les couvrir dans leurs échecs, ou achever l'ennemi dans sa défaite; et ils n'en eurent jamais. Ils ont toujours manqué d'officiers pour l'instruire, et de chevaux pour la monter. Tout ce qu'ils ont pu faire, a été de rassembler jusqu'à 3 ou 4 cent jeunes gens, sur des chevaux bons ou mauvais, la plupart du tems pris à l'ennemi. Ce corps, toujours sûr par son courage et son ardeur, ne l'étoit pas également pour sa masse ou son ensemble: aussi, n'étoit-il pas impénétrable dans la retraite; mais il devenoit terrible dans la poursuite. C'est toujours lui qui a fait presque tout le mal à l'ennemi, lorsqu'une fois il étoit rompu: alors tous ceux qui étoient montés dans l'armée, les officiers, les chefs même s'y joignoient, et poursuivoient les fuyards à toute outrance. Cette mesure imprudente a été plus d'une fois funeste aux royalistes, et l'on verra bientôt combien elle manqua me devenir fatale.

Les Vendéens méprisent l'artillerie, sur laquelle ils sont assez ignorans, et s'en servent très-rarement. Au commencement de leur insurrection, après

avoir été toujours victorieux sans son secours, ils voulurent un jour s'aviser d'en faire usage: ils traînèrent avec eux 17 pièces de campagne; mais ils s'embarrassèrent tellement, qu'ils furent défaits et perdirent leurs canons. C'étoit leur premier revers: ils l'attribuèrent à leur artillerie, et jurèrent de n'y plus revenir: aussi c'est avec beaucoup de peine qu'on a pu en décider quelques-uns à se vouer à ce genre d'exercice. Depuis qu'ils combattent, ils ont pris, soit dans les places, ou sur les champs de bataille, plus de 300 pièces de canon: ils en ont brisé ou jeté dans la Loire, plus de 200, lors du passage de ce fleuve; ils se sont trouvés maîtres, à la fois, de plus de 250 mille fusils. Aussi, n'est-ce point les armes qui leur manquent, mais les munitions; et leur courage leur en a fourni bien plus que leur industrie, car jamais ils n'ont pu réussir à faire de la bonne poudre; et presque toute celle qu'ils ont employée, est venue des prises faites à l'ennemi. La manière dont ils s'emparoient des batteries républicaines, sur-tout, est trop curieuse, pour que je ne la fasse pas connoître ici.

Le Vieux de la Montagne, avec tout son empire, n'obtenoit pas davantage du plus dévoué de ses sujets, que les chefs des royalistes du dernier de leurs soldats. Ceux-ci nomment certains paysans pour aller prendre une batterie, comme le Prince des assassins nommoit un de ses sujets pour aller détruire un Souverain sur son trône. Voici la ma-

nière dont les Vendéens exécutent cette entreprise difficile.

Dix ou douze d'entr'eux, armés de bâtons seulement, partent en désordre, et avec la rapidité de l'éclair, pour courir en circuit sur la pièce dont ils veulent s'emparer. Au moment où l'on met le feu à la lumière, ils disparoissent tous en se jetant par terre; et le coup n'est pas plutôt parti, qu'ils recommencent à courir pour se prosterner encore de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient rendus aux canons, qu'ils trouvent presque toujours abandonnés par la frayeur qu'ils ont causée.

Les royalistes n'ont point d'uniforme bien régulier. On sait que n'ayant point à choisir, chacun porte ce qu'il trouve: cependant, comme les villes prises ont fourni des magasins capables de vêtir bien du monde, on a adopté un costume caractéristique. On porte en général une grande veste, et de grands pantalons de laine brune; un bonnet de poil couvre la tête, et une petite camisole blanche, traversée en avant d'une grande croix noire, tombe tout autour du corps; au bas de cette camisole, pendent en guise de franges, des reliques de saints, ou des ossemens de royalistes à venger; un chapelet tourne autour de leur cou, et complète leur tenue militaire et religieuse, qui ne laisse pas d'en imposer à leurs impies adversaires. Le moment qui précède l'attaque, sur-tout, est fait pour les intimider, parce qu'il a vraiment

quelque chose de terrible. Qu'on s'imagine une multitude d'hommes vêtus comme je viens de le dire, couvrant de tous côtés la crête des côteaux voisins, marchant à pas lents, deux à deux, la tête nue, l'oeil baissé, l'air contrit, le fusil en bandoulière sur les épaules, et le chapelet à la main. C'est en vain que le canon ou le mousquet, essaie de troubler cette marche sainte: un silence morne la précède, un calme effrayant l'accompagne; on n'entend que le bruit lugubre et mesuré des pseaumes qu'ils récitent à voix basse. Tout-à-coup la scène change; un mouvement prompt et convulsif succède rapidement à cette attitude imperturbable et passive: en un instant tous les bonnets se retrouvent sur les têtes, et les fusils sont dans toutes les mains. Les cris joyeux de *Vive le Roi!* s'élèvent jusqu'aux nues en signe de victoire; et des vociférations horribles de *Tue les Republicains!* remplissent les airs, et deviennent le signal du massacre. Ils fondent de tous côtés, non comme des hommes, mais comme des animaux furieux et déchaînés. Si l'on se représente bien tout l'ensemble de ce spectacle terrible, on ne sera point surpris qu'il ait si souvent glacé les patriotes de terreur, d'autant plus qu'aujourd'hui, les royalistes usant de représailles, ne font plus de quartier à personne.

Dans l'origine, leur humanité l'emportoit sur leur propre intérêt; mais l'expérience funeste qu'ils

en ont faite, les a forcés depuis à changer, malgré eux, de principe. A *Saumur*, *Lescure* renvoya plus de 15 mille prisonniers, sous la promesse seule de ne plus combattre contre lui, et sous le serment d'être fidèles à Louis XVII : mais quelques jours après, il eut à les combattre de nouveau. Il fut aisé de les reconnoître snr le champ de bataille, ou parmi les prisonniers : on avoit eu la précaution de leur couper les cheveux, avant de les remettre en liberté.

Lorsqu'il fallut abandonner *Mortagne*, *Chollet*, ec. et fuir sur les rives de la Loire, on se trouvoit embarrassé de 12 mille patriotes, enragés et insolens jusques dans leurs fers. Les plus légitimement furieux des royalistes, ceux dont le coeur justement irrité, regrettoit un père, une mère, une femme, inhumainement massacrés par les patriotes, vouloient absolument qu'on leur fit éprouver le même sort : mais le trop généreux *Bonchamp*, expirant d'une blessure mortelle, au milieu de ses soldats en larmes, sollicita et obtint de leur amour, la grace de tant de malheureux. Ce fut là le dernier acte de ce héros chrétien. Emportant la douce satisfaction d'avoir sauvé 12 mille victimes, son ame noble et pure quitta la terre ; elle s'envola vers les régions destinées à ses vertus. Mais là, si les bienheureux s'occupent encore des minutieux débats qui divisent les profanes mortels, il dut voir combien son humanité coûtoit cher aux siens ;

et leur devenoit funeste. Les royalistes n'étoient point encore tous à la rive opposée, qu'ils purent voir distinctement l'artillerie qui incommodoit leur passage, servie par ceux même qu'ils venoient de relâcher. Tant d'ingratitude a aigri à la fin les royalistes, qui voyant que leur humanité ne faisoit que redoubler le péril de leurs propres frères, se sont décidés, en frémissant, à adopter les mesures sanguinaires de leurs féroces ennemis, convaincus qu'ils obtiendroient peut-être par la terreur, ce qu'ils n'avoient pu gagner par la bienfaisance. Depuis ce tems, ils ne font plus de prisonniers; et la partie est devenue beaucoup plus égale.

Les provisions de guerre ne sont pas les seules dont la disette ait été sensible aux Vendéens; celles de bouche les ont inquiétés souvent davantage. Leur pays étoit fertile et bien cultivé: mais leur population forcée, le gaspillage d'une multitude errante, et la dévastation totale de ce sol infortuné, ont eu bientôt épuisé ces ressources naturelles, et ce n'est qu'à force de courage, de succès, d'ordre, et de bonheur, qu'ils ont pu prolonger aussi long-tems leur existence. On voit par-tout ailleurs des armées, inactives ou dispersées, parce qu'elles n'ont point de magasins; que doit-on penser de celle-ci, qui n'en a jamais eu, et qui presque toujours a vécu au jour la journée?

Avant le funeste abandon de la Vendée, leur situation étoit moins critique, parce jusque-là, leur

pays étoit demeuré intact; parce que leurs excursions nombreuses et prospères leur avoient procuré les bleds voisins par la force de leurs armes, ou par le dévouement des propriétaires, qui s'empressoient de les fournir. Mais quand ils eurent passé la Loire, et qu'ils errèrent dans la Bretagne, on se feroit difficilement une idée juste de leurs besoins et de leurs souffrances. Beaucoup, pendant ce tems-là, n'eurent jamais d'autre abri que le ciel, et d'autre nourriture que du bled crevé dans l'eau comme du riz; encore n'en eurent-ils pas leur suffisance, et en manquèrent-ils, toutes les fois qu'ils ne purent en prendre à l'ennemi, ou en trouver sur leur route. Cette extrême disette, et la difficulté de s'en procurer une quantité suffisante dans les mêmes lieux, les força de se disperser, et fut une des principales causes de leur destruction.

En se rendant vers les côtes de la mer, la première fois qu'ils traversèrent la Bretagne, avant que l'insubordination et le désordre eût corrompu leur ensemble, leur dispersion étoit régulière, et exécutée avec beaucoup d'art. Séparés en trois corps, éloignés d'une demi-lieue, ils couroient sur la même ligne, en front de bandière, visitant et fouillant tout ce qui se trouvoit sur leur passage. L'ennemi arrivoit-il sur quelque point que ce fût, quelques coups de canon, tirés du centre, en donnoient le signal; et alors, tous les corps royalistes, quelles que fussent les dispositions de l'ennemi, et

la nature du terrein, venoient s'y rallier à tout prix: cette manoeuvre est deux fois fatale aux patriotes. Dans les environs de *Fougères* et de *Dinant*, leur armée s'engagea dans un de ces vuides momentanés, qui se trouvoit entre les gros corps royalistes; elle s'applaudissoit déjà d'avoir opéré une séparation, qu'elle regardoit comme le présage d'une victoire complette; mais la furie Vendéenne exécuta, sans coup férir, la jonction recommandée, et les patriotes surpris eux-mêmes entre deux feux, furent presque entièrement exterminés les deux fois qu'ils y furent pressés.

Cette précision et ces succès des royalistes cessèrent avec la subordination et la confiance qui en étoient l'ame. Quand le désordre et l'anarchie se furent glissés parmi eux, c'est-à-dire, quand ils revinrent des côtes de la mer vers l'intérieur, alors leur dispersion ne fut plus qu'un véritable éparpillage, l'avant-coureur certain d'une déroute. Sans précaution, ni sans sagesse, ils ne surent plus ce que c'étoit que veiller, ou faire sentinelle: aussi, furent-ils souvent surpris en détail, et se battirent-ils entr'eux, faute de se reconnoître.

Aujourd'hui le manque de vivres dans la Vendée, est encore plus sensible que dans l'excursion de Bretagne. Le pays a été par-tout visité et détruit; plusieurs parties même ont été si rigoureusement fouillées, que quelques-uns des habitans n'ont pu échapper qu'en se cachant, avec le peu

de vivres qu'ils avoient recueillis, dans des barriques artistement placées, à fleur d'eau, dans le milieu des marais les plus étendus. Charrette, en reparoissant, n'a trouvé que des cendres et des ruines; toutes ses ressources désormais sont dans les provisions de l'ennemi, et dans le courage ordinaire de ses soldats: aussi, la conquête des vivres est la seule ambition et le grand objet de toutes ses opérations militaires.

On vient de voir l'état et la perspective des malheureux royalistes; on connoît à présent leur situation périlleuse et critique: abandonnés de tout le monde, dépourvus de toutes subsistances, si foibles contre la masse énorme qui les presse. Ils sont loin pourtant de succomber au désespoir: au contraire, ils soutiennent avec audace, les efforts de leurs nombreux ennemis; ils supportent avec courage, toutes les horreurs de leur misère actuelle, et ne se laissent point abattre par toutes celles qui menacent d'aggraver encore leur avenir. Qui peut donc être la cause d'un dévouement si étonnant, et d'une constance si extraordinaire? C'est la *Religion* et *l'Enthousiasme*, ces deux grands ressorts du coeur humain, qui, plus d'une fois, ont fait la conquête du monde.

Dans la lutte politique, qui décide aujourd'hui du sort de l'Europe, le grand art des chefs eut dû être de rendre cette grande querelle personnelle à chacun des individus, et de les conduire dans l'arêne,

armés de toutes leurs passions. Les patriotes surtout ont excellé dans cette manoeuvre: ils ont employé avec habileté tout l'empire que les passions et la nature peuvent exercer sur l'espèce humaine. Depuis la folie du brave jusqu'à l'imbécillité du poltron, il n'ont rien négligé de ce qui peut animer les hommes, et les élever au-dessus d'eux-mêmes: ils ont excité tous les sens, irrité tous les sentimens. Toutes les fois que leurs soldats vont au combat, on les réveille par les prestiges d'une éloquence incendiaire; on les rend furieux par des flots de boisson; on complette leur délire, par les charmes d'une musique enivrante. Cette supercherie républicaine a presque toujours décidé la victoire en faveur des patriotes, lorsqu'ils ont attaqué les troupes froides et inanimées des alliés: mais quand ils sont venus fondre sur les royalistes, ceux-ci, qui de bonne heure avoient employé de leur côté, le même secret que leurs adversaires, quoiqu'avec une grande différence dans le choix des moyens, qui avoient bâti l'exaltation de l'esprit et l'enthousiasme du coeur sur les fondemens inébranlables d'une religion sainte, et des principes les plus purs, les ont attendu de pied ferme. Alors s'est renouvelé le combat du mal contre le bien, celui d'Arimane contre Oromaze; l'ouvrage des passions n'a pu tenir contre celui du sentiment; le colosse des illusions et des sophismes s'est brisé contre la masse des vérités éternelles; ceux qui combattoient pour une

vie

vie licentieuse et passagère, ont plié devant ceux qui soutenoient une éternité bienheureuse; l'édifice de sable et d'argile s'est écroulé devant l'airain impérissable ; et ceux qui défendoient la cause de Dieu, sont demeurés vainqueurs de ceux qui se disoient défenseurs de la cause des hommes. Voilà, je crois, la véritable cause de la supériorité des patriotes sur les alliés, et de celle des royalistes sur les patriotes. Cette dernière est principalement l'ouvrage des prêtres.

Ces infortunés proscrits se sont réfugiés en foule sur un terrein protecteur, et leur présence y est devenue plus funeste aux patriotes, que l'acier le plus acéré dont on eût pu armer tous les bras royalistes. Ces ministres d'une religion consolante, parcourent les rangs, soutiennent les forts, animent les foibles, s'exposent sans ménagement à tous les coups, et ne songent point à les rendre. Armés seulement de la parole de Dieu, et de la charité qui l'accompagne, on les voit sur les champs de bataille, entourés de la mort et de tous ses dangers, administrer les mourans avec calme, panser les blessés avec soin, et prêcher à tous le mépris d'une vie périssable et l'amour d'une éternité délicieuse.

C'est sur cette base solide et pure de la croyance d'un Dieu, et de l'espoir de ses divines récompenses, que les royalistes ont posé le prestige des illusions honnêtes, et la surprenante magie des

passions généreuses, l'amour de la gloire, la soif des louanges, l'avidité des couronnes qui célèbrent les belles actions, et l'ambition des monumens qui les consacrent. Animés par ce beau délire, tous les chefs, jeunes et ardens, ne semblent respirer que pour combattre, et ne vivre que pour vaincre à chaque pas: on les voit s'immoler pour la gloire, et se dévouer pour l'honneur. N'ayant plus de maître qui excite et distingue leurs exploits, l'opinion des frères d'armes en est aujourd'hui le juge suprême, et leur suffrage le triomphe le plus flatteur. La gloire de l'emporter sur ses pairs, anime tous les coeurs, exalte tous les esprits; une heureuse émulation enivre et transporte tous ces jeunes héros; chacun ne songe qu'à surpasser tous les autres. Les dames, après le combat, mettent la dernière faveur à tant de gloire, en distribuant de leurs mains le prix du courage: ce sexe enchanteur et timide, fuyant devant les patriotes forcenés, est venu se jeter dans le camp royaliste, et bientôt ses protecteurs n'ont plus été que ses esclaves. L'amour, cette seconde religion des ames tendres et sensibles, a suivi ses pas; il a donné de la politesse au courage, et de la douceur à la férocité naturelle des guerriers. Que de prodiges ses doux regards ont fait faire! Que de victimes ses précieuses larmes ont sauvées! Ah! sans doute, si l'antique chevalerie pouvoit renaître, son moderne berceau eût été dans les bois de la Vendée.

Partageant l'enthousiasme de leurs chefs qu'ils adorent, les soldats se précipitent à l'envie sur leurs pas, et se croient invincibles autour d'eux: le plus heureux est celui qui peut verser son sang pour leur sauver quelques blessures; et si par malheur la faux fatale vient à les leur enlever, alors, dans leur désespoir terrible, ils jurent tous de consacrer leur vie à venger leur mort.

O LESCURE!.... ô BONCHAMP!.... ô D'ELBÉE!.... Si vos regards, du haut de la demeure céleste, s'abaissent quelquefois sur ces lieux pleins de votre gloire; si vos jouissances bienheureuses ne vous rendent pas tout-à-fait insensibles à ces sentimens qui font le bonheur des hommes, jouissez donc de tout ce qui vous honore parmi eux. Vous êtes morts à la vérité sur la terre, mais vous vivez encore dans tous les coeurs. Vos bras terribles n'enfoncent plus les bataillons ennemis, mais vos restes précieux, promenés avec vénération par vos soldats, consacrés par eux comme des reliques saintes, ou des talismans de la victoire, ont fait fuir, long-tems encore après vous, des ennemis qui se réjouissent de votre mort, comme de la plus décisive des victoires.

Et toi, LA ROCHE-JACQUELIN, toi le *Renaud* de cette Croisade nouvelle, toi, l'épouvante des Infidèles, et l'espoir des Chrétiens, toi que la nature avoit doué de tant de vertus, embelli de tant de graces, contemple ici-bas les pleurs de tes frères d'armes; entends les gémissemens de toute l'armée,

vois le tombeau glorieux creusé à ta mémoire; que ton ame vienne errer parmi les cyprès dont on l'entoure, qu'elle considère les trophées que tes compagnons victorieux viennent y déposer chaque jour, et les fleurs que tes belles compatriotes éplorées viennent y répandre sans cesse; entends les hymnes chantés à ta gloire; vois la jeune et bouillante légion consacrée à perpétuer ton nom, et à assurer ta vengeance; lis les inscriptions dont chacun couvre les arbres voisins en ton honneur; jouis de voir ta douce amie qui repose à tes côtés, pleurée, chérie, honorée, moins parce qu'elle étoit belle, vertueuse et sensible, que parce qu'elle faisoit le bonheur de ton coeur, et qu'elle étoit l'ame de tes triomphes: contemple, considère, vois toutes ces choses à la fois, et que la palme que tu as obtenue dans le ciel, s'embellisse encore, s'il étoit possible, de tous les lauriers que tu as cueillis sur la terre. *)

---

*) *Bonchamp* et *Lescure* moururent de leurs blessures, quelque tems après avoir atteint la rive droite de la Loire; et *Barrère*, dans la Convention, dit que la mort de ces chefs, valoit plus qu'une victoire. Leurs soldats, inconsolables d'une perte si grande, ne purent se résoudre à abandonner les restes de leurs chefs; et toute l'armée, par une décision unanime, jura de les conserver au milieu d'elle, comme un gage de leur amour et une assurance de la victoire, Ils étoient placés tous deux au pied de l'étendard royal, et sembloient défendre, encore après leur mort, ce symbole révéré qu'ils avoient fait si souvent triompher pen-

Mais finissons de traiter un objet qui remplit mon coeur, et ne tarit point sous ma plume. Il est tems d'arrêter mon récit sur la Vendée, et de reprendre celui de mes aventures.

---

dant leur vie. Lors de la dissolution de l'armée royale, les corps de Lescure et de Bonchamp furent les objets qui occupèrent le plus la sollicitude générale, jusqu'à ce qu'on leur eût trouvé un asile sûr et tranquille. Il y reposent dans le silence et dans l'oubli, en attendant que des tems plus heureux viennent donner à ces restes précieux l'éclat de la pompe qu'ils ont si bien mérité.

Après les défaites du Mans et de Savenay, *La Roche-Jacquelin* et *Stofflet* errèrent quelque tems, en vrais paladins, sans pouvoir repasser la Loire. Assez près de ce fleuve, ils entrèrent un jour dans une ferme, et y trouvèrent comme par miracle, un vieux canot à demi brisé. Ils le firent charger sur une charrette, et l'escortèrent jusqu'à la rivière, qu'ils traversèrent par ce moyen. De retour dans la Vendée, le jeune La Roche-Jacquelin continua les prodiges de valeur qui l'ont rendu si célèbre parmi les patriotes et les royalistes. Mais il étoit dit qu'il ne devoit pas jouir longtems, sur la terre, des hommages payés à son courage. Un coup de feu l'enleva, le jour du mardi-gras, dans une reconnoissance qu'il faisoit de l'armée républicaine. On manda à la convention, qu'après la mort de ce jeune homme, une femme avoit pris le commandement de sa troupe, et c'étoit vrai: c'étoit sa maîtresse, amazone moderne, qui, regrettant de lui survivre, et brûlant de le venger, se jeta furieuse dans les rangs patriotes, et y trouva bientôt la mort qu'elle cherchoit.

Événemens militaires. — Anecdote du républicain auquel le Comte *accorde la vie. — Il est fait prisonnier lui-même. — Affreux traitement qu'il éprouve. — Hasard inespéré qui le sauve.*

Il y avoit déjà trois semaines que j'étois dans l'armée royaliste, et peu de jours s'étoient passés sans amener quelques engagemens, lorsque le poste que j'avois à défendre fut l'objet d'une attaque sérieuse et vive. Nous nous étions défendus vaillamment près de la moitié du jour, mais enfin nous allions succomber sous le nombre, lorsque la diversion heureuse d'un de nos postes voisins, qui fut prendre l'ennemi par derrière, mit le désordre dans ses rangs, et y répandit une de ces terreurs paniques qui leur étoient si familières. Devenus assaillans à notre tour, nous le poursuivîmes avec ardeur, et je m'acharnai, pour mon compte après un des fuyards, qui par ses vêtemens et sa monture me parut être un officier.

Dans sa fuite précipitée, il s'étoit jeté dans des chemins difficiles, coupés de fossés et de haies: mais mon cheval secondant ma passion, franchissoit tout avec une ardeur admirable. Cependant, malgré tant d'efforts, mon adversaire gagnoit encore de vîtesse; et la célérité de sa course alloit le sauver, lorsque sa monture vint à s'abattre, et le jetant par terre, le livra sans défense à toute ma fureur.

J'arrivois sur lui le sabre haut, et j'allois le fendre en deux, lorsque se retournant vers moi avec calme et noblesse: "Royaliste," me dit-il en me montrant qu'il ne lui restoit pour toute arme que la poignée de son sabre, "tu n'acquerras pas beau- "coup de gloire en m'immolant. A la vérité, je "sais que la guerre qui se fait entre nous, t'en "donne le droit, et me laisse peu d'espoir d'obtenir "la vie. Cependant, s'il est quelqu'un que tu "aimes sur la terre, s'il est un objet qui te soit cher, "c'est en son nom que je te la demande." ---- A ces paroles inattendues, mon bras s'arrête comme par magie, ma fureur s'appaise, mon coeur s'attendrit, et le républicain est sauvé.

"Tu as vaincu," lui dis-je, tout hors de moi; "vis donc, puisque tu as trouvé le chemin de mon "coeur: mais éloigne-toi promptement; si tu me "donnois le tems d'une seconde pensée, tu mour- "rois." ---- Il voulut répliquer. ---- Eloigne-toi," répétai-je avec une espèce de rage naissante qui le fit pâlir, "et tremble que le souvenir de mon Roi, "ne vienne chasser celui de ma maîtresse." ---- Il disparut, et moi je repris tristement le chemin de mon camp, tout en proie aux passions diverses qui m'agitoient.

Cet homme avoit touché la corde harmonieuse de mes affections, et ses douces vibrations comprimoient par élans, la fureur qui remplissoit mon coeur. Je m'applaudissois tantôt, d'avoir suspendu

ma vengeance au nom de ce que j'avois de plus cher; et tantôt je me reprochois ma foiblesse et l'existence de ce patriote. Ah! que j'avois grand tort, et que ce bienfait devoit m'être utile! C'est ce qu'on va lire tout-à-l'heure.

A quelques jours de là, nous fîmes, à notre tour, sur les différens postes républicains, une attaque très-vive, qui fut couronnée du plus brillant succès. J'étois à l'avant-garde; dès que je vis l'ennemi rompu, je ne fus plus maître de moi, et, devançant tous mes soldats, suivant l'usage reçu parmi nous, je m'abandonnai sans réserve à la poursuite des fuyards: plusieurs de mes compagnons en firent autant; et renversant tout ce qui se trouvoit sur notre passage, nous poussâmes toujours en avant sans réflexion ni sagesse.

Cependant, notre chef, qui n'avoit eu d'autres intentions que de déloger les patriotes, content des avantages du jour et trouvant son objet rempli, avoit fait sonner la retraite; mais c'étoit en vain que le cri de nos soldats, et le son des instrumens guerriers, nous rappelloient en arrière, nous continuâmes toujours à courir. Je dois le répéter ici: ce désordre et cette impétuosité dans la victoire, a toujours été et sera long-tems encore, je le crains, la cause des revers de la Vendée et l'écueil de ses glorieux triomphes.

Enfin, un obstacle invincible vint pourtant mettre des bornes à notre poursuite; les rives de la

Loire nous avertirent qu'il étoit impossible d'aller plus loin. Notre nombre avoit diminué à mesure que nous nous étions éloignés, de sorte que nous n'étions plus qu'une poignée de monde. La vue du fleuve rendit la raison à la plupart de ceux qui m'entouroient; elle acheva de me l'ôter tout-à-fait.

Un sentiment délicieux, mille fois plus dangereux que mon imprudence, m'enchaîna sur cette rive fatale: mes yeux venoient de distinguer au-delà, avec une émotion ravissante, les doux objets qui avoient rempli ma paisible enfance: je revoyois ces sites agréables qui m'avoient si souvent donné le bonheur; ces masses d'arbres touffus, qui m'avoient prodigué si long-tems leur tranquille ombrage; ces clochers lointains, dont la cîme isolée avoit tant de fois été le guide de mes courses champêtres. Les regards fixés sur le bord opposé, les bras étendus vers ces lieux fortunés, j'étois plongé dans un ravissement parfait, et je demeurois comme en extase à la vue de tous ces objets chéris. Pour un moment je retrouvois dans mon coeur, toutes les jouissances perdues, j'oubliois tous mes malheurs présens, lorsque j'y fus, hélas! ramené par la secousse la plus affreuse et la plus terrible.

Je me vis en un instant saisi et garotté par les patriotes, qui, remis de leur effroi, revenoient occuper le terrein, que les royalistes vainqueurs avoient abandonné par leur retraite volontaire: je n'étois pas le seul imprudent dont ils devoient se

saisir; et bientôt je me vis en compagnie d'une trentaine de victimes.

Il seroit bien difficile de rendre les mauvais traitemens qu'on nous fit éprouver, et l'appareil barbare dont on entoura le supplice qui nous étoit réservé. On nous entassa d'abord les uns sur les autres, sans nous accorder la moindre nourriture; nos gardes avoient l'ordre de nous massacrer impitoyablement au moindre bruit parmi nous, aussi bien qu'au moindre mouvement de la part des nôtres. Du reste, on nous annonça humainement qu'on nous fusilleroit le lendemain à la garde montante: on ne le fit pas cependant, parce que le général en chef étoit absent depuis deux ou trois jours, et que celui qui le remplaçoit, n'osa point prendre notre exécution sur son compte, d'autant plus que, depuis quelques jours, l'ordre étoit venu à l'armée de réserver toujours quelques prisonniers, pour les envoyer deux à deux, dans les villes voisines, mettre la guillotine en fonction, et tenir les habitans en respect.

Nous fumes donc épargnés pour le moment; mais afin de tirer parti de nous, quelqu'un fit la proposition infernale de nous faire servir aux plaisirs et à l'amusement des soldats. Alors commença pour nous un supplice mille fois plus insupportable que celui dont on nous avoit menacé d'abord. On planta à la tête du camp autant de poteaux que nous étions de prisonniers; on nous y attacha forte-

ment, et là, nous devinmes l'objet public des railleries, des injures, et même des coups de toute l'armée.

Ils habillèrent, en face de nous, deux mannequins, qu'ils couvrirent des attributs de la royauté et de la religion: ils donnèrent à l'un le titre de *Roi*, et celui de *Pape* à l'autre: une tribune fut élevée dans le milieu, et vint qui voulut faire preuve d'éloquence, et sur-tout de fécondité en injures. Qu'on juge un peu tout ce que je dus entendre pendant les deux jours que dura ce cruel tourment! Les uns nous disoient de grosses sottises, et nous vantoient à titre d'exploits, tous les crimes qu'ils avoient commis contre nous. Ils énuméroient les maisons brûlées, les femmes massacrées, les enfans égorgés: il y avoit de quoi faire frémir. D'autres, au contraire, essayoient de nous peindre la vertu, et nous sermonoient gravement sur ce qu'ils appeloient nos crimes et nos forfaits: d'autres enfin, et c'étoit le plus grand nombre, joignoient la dérision la plus atroce à la barbarie la plus scélérate.

On ne nous donnoit pour tout repas qu'un morceau de pain noir, et un seul verre d'eau, mais c'étoit avec le plus grand appareil. Un héraut précédoit la distribution, et publioit avec éclat, qu'on alloit voir le *festin* splendide dont Sa Majesté le Roi Louis XVII alloit gratifier ses loyaux et fidèles sujets. D'autre fois c'étoient des soufflets qu'on nous distribuoit à tous à la fois; ou des sceaux d'eau,

qu'on nous versoit sur la tête, malgré la rigueur de la saison; et l'on nous félicitoit alors sur ce que notre Saint-Père le Pape, par une faveur tout-à-fait bénigne, vouloit bien récompenser ses fidèles ouailles, par le renouvellement des très-saints Sacremens de *Baptême* et de *Confirmation*, et cent mille choses semblables.

Je n'aurois jamais fini, si je voulois continuer de rendre les humiliations et les souffrances dont on nous accabla. J'étois déjà vers la fin du second jour de mon supplice, et je priois le ciel qu'il lui plût de vouloir bien l'abréger par ma mort, quand, parmi les spectateurs qui défiloient sans cesse devant nous, je reconnus parfaitement celui à qui j'avois accordé la vie si peu de tems auparavant. Je vis qu'il me reconnoissoit aussi, car son visage changea tout-à-coup quand ses yeux me rencontrèrent. Il disparut d'abord; mais revenant bientôt après, et paroissant se tirer du milieu de la foule, il s'avança droit à moi, et me désignant du doigt: "Camara-"des," dit-il à la soldatesque en gaieté, "en "voici un que je dénonce pour prêtre," (en effet, ma courte chevelure, qu'un coup de feu avoit presque détruite, quelques semaines auparavant, m'en donnoit assez l'air); "certes," ajouta-t-il, "il "n'est pas juste qu'un soldat du Pape soit traité "comme un satellite des Rois; ne lui accordons "point les honneurs de la fusillade, mais rendons "le plutôt à la baignade qui le réclame."... (Il

faut savoir, qu'en général les prêtres et les femmes étoient noyés de préférence.) "Ces honnêtes "brigands," continua-t-il, "nous reprochent "souvent d'être injustes; il faut leur prouver que "nous nous entendons pourtant assez bien à la jus-"tice distributive; et quant à moi, je fais mon "affaire d'obtenir le redressement de ce tort-ci." ---- Et il s'en fut, aux ris et aux applaudissemens de la multitude, qui recommença pour moi toutes ses injures.

Cependant je n'augurai pas mal de cette aventure, malgré les paroles brutales de mon officier; et j'en attendois impatiemment des nouvelles, lorsque je le vis paroître à la nuit, dans le cachot où l'on nous enfouissoit tous les soirs. Il fit voir au geolier l'ordre de me changer de prison; et continuant, devant les spectateurs, de me traiter comme il l'avoit déjà fait, il m'emmena. A peine fus-je entre ses mains, et hors de mon cachot, que changeant de ton et de langage: "Monsieur," me dit-il, "prenez courage; voici pour moi le "moment heureux et doux de la reconnoissance; je vous sauverai, ou nous périrons ensemble." En même tems, se dépouillant d'une large redingotte uniforme, il m'en montra une seconde de mauvaise mine, qu'il me fit prendre à l'instant, et me couvrant la tête d'un bonnet rouge qu'il tira de sa poche: "Profitons de l'obscurité de la nuit," me dit-il, "et n'oubliez pas, sur-tout, que vous

" voilà mon domestique. J'ai tout préparé pour " votre évasion, et j'espère réussir; je ne suis de " service que demain matin: d'ailleurs, nous fai- " sons assez ce que nous voulons, et j'ai proposé " publiquement, à cause de vous, à plusieurs de " mes camarades, de venir cette nuit même nous " divertir chez les connoissances, que notre long " quartier d'hiver nous a procurées de l'autre côté " de la rivière."

Pour gagner les derrières de l'armée nous eûmes à traverser une foule de postes, et j'eus le tems de me convaincre, à mon aise, du désordre inoui qui régnoit par tout. Point de garde, point de précaution; le mot d'ordre, dont mon libérateur s'étoit précautionné, lui fut tout-à-fait inutile. Nous arrivâmes au quartier général sans avoir été arrêtés nulle part: là nous profitâmes du bateau qui traversoit la rivière d'heure en heure. Arrivés sans accident à l'autre bord, mon généreux conducteur me mène dans une auberge; il y commande un bon soupé; et dès que nous sommes seuls, il me tire de sa poche un certificat de civisme en bonne règle, dont le nom étoit en blanc, ainsi qu'un passe-port, dont les lieux restoient également en blanc: puis déposant ses armes sur la table, avec une bourse considérable, il met un genou en terre devant moi. "Disposez de tout cela," me dit-il: c'est votre " prisonnier que vous voyez à vos pieds, et qui con- " fesse en ce moment encore, ne devoir qu'à votre

"générosité, la vie et la liberté dont il jouit à pré-
"sent: il n'a pas la prétention d'acquitter en un
"jour d'aussi grands bienfaits; mais il veut seule-
"ment vous montrer qu'il étoit digne de les obtenir.
"Quelque criminel que vous paroisse le parti que
"j'ai pris," ajouta-t-il, "croyez à présent qu'il
'est possible que je les justifie un jour; car les
"bons sentimens se plaisent à demeurer ensemble,
"et un coeur fidèle à la reconnoissance, ne sauroit
"être tout-à-fait méchant. Ma conduite doit
"paroître atroce à qui n'en a pas la clef, j'en
"conviens. Qu'il m'est cruel en ce moment, de
"ne pouvoir vous l'expliquer, à vous dont l'estime
"doit m'être si chère!..... Mais vous me ferez la
"grace de croire, que c'est un secret qu'il m'est
"impossible de dévoiler, puisque je m'impose la
"loi de vous le taire." ---- Emerveillé d'un procédé si touchant et si noble, je lui pris la main; et sans considérer davantage ni son opinion, ni ses principes, je l'embrassai tendrement.

Alors nous nous donnâmes nos noms, le lieu de nos anciennes demeures, et nous nous promîmes un attachement inviolable. Je tiendrai parole sans peine; car, quel que soit désormais cet homme, et ses actions, je me sens le besoin d'être, non-seulement reconnoissant, mais encore, de l'aimer.

Parti que prend le COMTE *après sa liberté. — Détails curieux sur le pays qu'il parcourt. — Il arrive chez lui, et revoit de ses paysans : scène touchante. — Désespoir qu'il éprouva. — Danger qu'il court. — Présence d'esprit de son père nourricier, qui le sauve en le livrant à un détachement de l'armée révolutionnaire.*

APRÈS m'avoir donné tous les renseignemens nécessaires sur les lieux voisins, mon libérateur me quitta, pour aller joindre ses amis et la partie qu'il avoit ménagée pour assurer mon évasion. Quant à moi, jetant les yeux sur une carte qui se trouvoit à la muraille, et considérant la distance qui me séparoit des frontières, la difficulté de les atteindre sans accident, et puis, il faut tout dire, entraîné aussi par le penchant irrésistible de mon coeur, à se rapprocher des lieux et des objets qui faisoient toute ma tendresse, je me décidai promptement. Ouvrant mon passe-port, j'écrivis Redon, et Rennes, dont la route me faisoit passer sur mes propriétés, et me conduisoit ensuite aux *Chouans*, où je comptois trouver encore de nouvelles occasions de prouver à ma cause, tout le zèle et le dévouement dont j'étois animé pour elle.

Le jour venu, je me mis en marche, m'écartant toujours avec soin des grandes routes et des villes fréquen-

fréquentées, pour prendre de préférence les petits sentiers, et les maisons de paysans: car, malgré que tous mes papiers se trouvassent en règle, je n'étois nullement jaloux d'en faire constater l'excellence.

Ah! quel contraste étonnant me présenta sur toute ma route, la bonté de ces campagnes, et les crimes connus des villes qui les avoisinent! Il semble vraiment que ces bons paysans se soient épurés par la révolution; et l'on seroit tenté de croire que, dans la confusion générale, la portion de vertus des villes a pris refuge dans les campagnes, tandis que toute la méchanceté des campagnes, a couru grossir celle des villes. Comment persuader ce que je vais dire? et c'est pourtant vrai. Notre religion sainte a repris, dans ces cantons, toute la force et la pureté dont elle animoit les premiers chrétiens. La bienfaisance et la charité, qui en sont les soeurs inséparables, s'y sont fixées avec elles, et consolent ces peuples opprimés. C'est au milieu des persécutions et des supplices que ce phénomène s'est opéré; c'est au milieu de dénonciateurs cruels et de satellites barbares, dans le voisinage des combats, et presque sur les champs de bataille: aussi, les bons paysans qui peuplent ces campagnes, rappellent-ils le souvenir de ces saints anachorètes qui, placés au milieu des bêtes féroces, s'efforçoient de naturaliser les vertus au milieu de déserts rebutés par la nature.

Mais voici des traits qui prouveront encore mieux que toutes mes paroles. A la première station de ma course pédestre, je rencontrai, de-nuit, une ferme, dont je n'osois d'abord demander l'entrée: j'en faisois le tour en tremblant; mais quelle fut ma surprise et ma joie d'entendre distinctement, à la faveur du silence de la nuit, la lecture de la parole sainte, et le récit des pseaumes: je me regardai dès-lors comme certain de tomber parmi des amis, et je ne me trompai pas.

Frappant le lendemain pour obtenir un second gîte, la femme à qui je demandois l'hospitalité, me répondit: "que les maisons devoient être la "demeure des Chrétiens, et qu'ainsi je n'avois qu'à "voir si je voulois entrer." --- J'y fus charitablement traité, et je n'en sortis qu'après avoir deviné, que deux filles charmantes qui ne paroissoient qu'à la dérobée dans la maison, et y portoient le titre de servantes, n'étoient autre chose que deux soeurs infortunées, recueillies par ces bons paysans lors de la défaite de l'armée royale, et préservées par eux du massacre général.

Enfin, dans mon troisième asile, où je restai un demi-jour, ma conversation et mes manières ayant fait soupçonner de bons principes, ces bonnes gens me prirent pour un prêtre, et toute la maison voulut être confessée. Je devins alors le sujet d'une scène, que j'eus trouvée très plaisante, si j'y avois été étranger: ils étoient tous à genoux devant moi

pour obtenir cette faveur; moi je l'étois devant eux pour les prier de m'en dispenser, et ce ne fut que par la fuite que je pus échapper à leurs trop pieuses instances.

Ce qui pourroit rendre raison, peut-être, de cet amendement admirable, et de cette ferveur surprenante, c'est la grande quantité de prêtres vertueux et zélés, qui, pendant long-tems, ont parcouru secrètement toutes ces chaumières au péril de leur vie, retenant les uns par des paroles touchantes, convertissant les autres par l'exemple sublime de leurs vertus, et les enflammant tous par l'exercice constant et multiplié de nos saints mystères.

Voilà sans doute la cause de cette grande différence de principes et d'opinion, qui, dans cette partie de la France, divise plus particulièrement encore les habitans des villes et ceux des campagnes: elle est telle qu'on seroit tenté de croire qu'ils ne sont pas de la même nation, et qu'ils semblent former plutôt deux peuples ennemis, dont l'un, victorieux et tyran, jouit avec insolence et dureté, tandis que l'autre, vaincu et opprimé, fait en secret des voeux pour sa délivrance, et ne semble pas éloigné de se la procurer par la force.

Mais laissons là de froids raisonnemens; terminons des réflexions étrangères; recueillons plutôt toutes mes facultés: j'ai besoin de toute la chaleur de mon ame, et de tous les sentimens de mon coeur;

car j'approche de mon site natal; mes yeux reconnoissent cet horison favori.... le battement de mon coeur m'annonce son voisinage, et mes pas tremblans m'annoncent que je le foule déjà. O vous dont l'ame impatiente retrouve avec transport des objets adorés! vous qui après une longue absence, et mille dangers, revoyez votre douce et paisible demeure! vous tous enfin, coeurs sensibles et brûlans, qui sentez vivement toutes choses! vous dont l'enthousiasme ardent, et la tête exaltée, centuplent mille fois ces jouissances délicieuses, et vous font comprendre aisément celles qu'on ne peut vous décrire.... c'est à vous que j'adresse la fin de ce chapitre; c'est à vous seuls à bien sentir tout ce que j'éprouvois en ce moment, et les délices qui me ravissoient, et les saisissemens qui me suffoquoient, et la marche pénible avec laquelle je traversai lentement le bois touffu qui avoisine le château, et l'élan convulsif avec lequel je franchis tous les obstacles pour sauter au cou de ma bonne mère-nourrice, que j'apperçus sur le seuil de sa porte; et d'abord, l'évanouissement de celle-ci, et les cris des enfans; et puis, les larmes communes et les transports de tous. ---- "Où est votre vieux maître?.... Qu'est "devenue votre jeune maîtresse?" m'écriai-je, dès que mon coeur oppressé permit à ma bouche quelques paroles. ---- A ces mots, les larmes et les gestes douloureux recommencèrent. ---- "Hélas!" me dit-on, "depuis long-tems nous ne les avons

"point vus; depuis long-tems on les a conduits à "la ville voisine: mon mari seul y va quelquefois, "mais il nous en fait toujours un mystère." .--- Il étoit précisément hors de la maison, et l'on courut bien vîte aux champs le chercher.

Cependant, je ne pus résister long-tems au plaisir de revoir les différens objets qui avoient été si souvent les témoins passifs de mon heureuse enfance. Je m'échappai des mains de la bonne famille, et courus tout haletant vers le château.... Hélas! quelle fut ma surprise et ma douleur de ne trouver que des ruines et des cendres, où mes yeux comptoient voir ma demeure chérie!.... A ce spectacle déchirant, mon coéur se resserre, et mes mains s'élèvent vers le ciel.

Cependant, un calme profond régnoit en ces lieux, et la nature, parée de tous ses attraits, sembloit les prodiguer exprès autour de ces ruines, pour faire ressortir davantage le crime des hommes. Le jardin, les bosquets, le parterre, tous les charmans alentours avoient été respectés, et le doux printems les embellissoit déjà de ses fleurs naissantes; le ciel étoit pur et le jour serein; un soleil brillant répandoit une chaleur bienfaisante, et la verdure nouvelle paroissoit de tous côtés. L'ame attendrie par des charmes si doux, et n'appercevant pas un objet qui ne me fût cher, et ne me rappellât un tendre souvenir, je me laissai tomber sur un siége de gason,

hélas! trop bien connu de mon coeur.... et là, je me mis à fondre en larmes.

Que de douces images vinrent alors frapper ma mémoire, et déchirer ma pensée! Tout ce que je voyois autour de moi étoit autant de témoins de mon bonheur passé; c'étoit cette même verdure où j'avois innocemment folâtré dès mes plus jeunes ans, ces mêmes violettes que ma main, chaque printems, venoit cueillir de bonne heure, pour surprendre le réveil de ma Joséphine; c'étoient ces mêmes arbres sur lesquels des chiffres amoureux exprimoient ma tendresse, ces mêmes berceaux que ma main avoit courbés pour elle: d'un côté je revoyois le lieu révéré où, pour la première fois, en l'embrassant, je me sentis un trouble nouveau, de l'autre, l'endroit délicieux où j'osai chercher à l'expliquer; ici, c'étoit l'ombrage chéri où notre bon père venoit avec intention enflammer nos coeurs par des lectures d'amour et de chevalerie; là, le siége favori où il aimoit à se reposer des longues promenades, que notre jeunesse lui faisoit entreprendre; enfin, celui que j'occupois en ce moment, hélas! étoit celui même où, auprès de ma Joséphine adorée, sa main dans la mienne, nous passions, de l'aveu de son père, les soirées brûlantes de l'été, et les balsamiques matinées du printems, à causer ensemble sur les plans aimables de notre heureuse vie, pour laquelle nous nous promettions sans cesse un amour éternel et un bonheur sans

fin... Des souvenirs si cruels, le dernier sur-tout, me firent passer par degrés de la tendresse à la rage, et du calme à la fureur.... "Ah! qu'ils sont loin "de moi, ces momens de bonheur!" m'écriai-je, en me levant précipitamment; "je les ai connus, "je les ai goûtés, et je ne les reverrai plus!.... non, "je ne les reverrai plus!"....

Poursuivi par cette déchirante idée, je marche à grands pas au milieu des ruines, sans objet, ni sans but, comme celui dont l'esprit est tout-à-fait aliéné. Tous les tourmens de l'enfer étoient dans mon coeur. Ah! si j'avois eu des armes en ce moment, je me serois donné la mort.

J'étois dans cet état affreux lorsque mon père nourricier arriva. Il courut à moi, mais dans l'égarement de ma passion, je reçus à peine ses tendres embrassemens. ---- "Où est-elle?..... Ou sont-"ils" criai-je en le voyant; "je veux la voir.... je "veux la voir... et, dussé-je en périr, je la verrai!...." "C'est impossible, mon cher enfant," me disoit le bon homme en me serrant entre ses bras, et devinant déjà le motif de mon égarement, "elle est loin d'ici.... elle vit tranquille dans la "maison d'arrêt de R***. Songez que si vous osiez "y paroître, et que vous fussiez reconnu, cette "imprudence suffiroit pour vous perdre tous deux." "---- "Peu m'importe," m'écriai-je, "dût le "monde finir au moment où je la verrai, je l'ob-

"tiendrai, ce moment de délices, et la mort me "paroîtra douce à ce prix....."

En même tems je voulus me mettre en route vers l'endroit qu'il m'avoit nommé; mais le bon père, gémissant sur mon état, et soupirant sur la perte de ma raison, essayoit encore de me calmer, et tâchoit d'employer la force pour me retenir. Voyant que c'étoit en vain, il changea de langage, et cessant tout-à-coup de me contrarier: "Eh "bien! allons," me dit-il, "mon jeune maître, "mon cher enfant, je vais vous satisfaire.... nous "mourrons ensemble, et c'est vous qui l'aurez voulu...." ---- Et nous nous mîmes à marcher de concert.

Cependant, ces dernières paroles occupoient singulièrement mon esprit, et changeoient insensiblement la nature de mes sentimens; ma fureur s'appaisoit par degrés, et faisoit place à cette espèce de calme qui tient de la stupidité: je continuois de marcher à la vérité, mais c'étoit machinalement, et plongé dans une rêverie profonde, dont j'aurois eu bien de la peine à définir le sujet. J'étois encore dans cet état lorsque j'en fus distrait tout-à-coup par le bruit des instrumens guerriers, et l'air vif et gai du fameux *ça ira.* Je lève les yeux, et j'apperçois, à quelques pas devant moi, une troupe militaire qui s'avançoit en désordre, et qui, jusque-là, nous avoit été dérobée par les inégalités du chemin. ---- "Halte là, citoyens!"

nous crie un des plus avancés ---- "vos passe-ports "et vos certificats de civisme!" ---- Ces paroles "achèvent de me réveiller tout-à-fait, et je frémis d'horreur et de crainte, à la vue du spectacle qui m'environne. Je me vois pèle-mèle, non au milieu de soldats, mais de véritables brigands à faces patibulaires, dont les vêtemens en lambeaux contrastent étrangement avec le riche butin qui charge leurs épaules. Dans leur joie dégoûtante, ils chantent, ils sautent, ils gambadent tumultueusement autour d'une guillotine roulante, couverte de sang et de boue.

C'étoit un détachement de l'armée révolutionnaire, qui parcouroit le département pour faire exécuter la loi des réquisitions sur les hommes et les denrées, c'est-à-dire, que c'étoit plutôt une véritable association de brigands, qui pilloient, voloient, assassinoient, et se recrutoient légalement en vertu de la loi et de la guillotine.

J'avois à peine eu le tems de me reconnoître, et le retour de mes idées ne me permettoit pas encore de savoir ce que j'avois à faire, lorsque la prudence et la sagesse de mon père nourricier vinrent me tirer d'embarras, et décider mon sort. Cet homme respectable étoit plein de sens et d'expérience: ---- "Citoyen," dit-il, en me présentant au chef de ces infâmes bandits, "tu vois un malheureux jeune homme, victime de la férocité des "brigands: il a perdu par eux tout ce qu'il avoit de

"plus cher sur la terre; leur atroce barbarie le "prive en ce moment, des doux objets de sa ten- "dresse. Brûlant de fureur et de vengeance, il "vient s'enrôler sous tes drapeaux, et compte y "trouver les moyens d'assouvir son ressentiment et "sa rage." ---- Mon silence morne et confus, ma contenance stupide, mes regards égarés, ne donnoient que trop d'apparence au rapport du vénérable vieillard, ---- "Bravo! Bravo!" s'écria-t-on de toutes parts, "ça ira! ça ira! ça ira!" ---- "Jeune citoyen," répond le commandant, "prends place "parmi tes frères, et sois digne à jamais de leur "vertu et de leur courage." ---- Oserai-je l'écrire?.... Ces mots furent accompagnés, sur mes lèvres, de l'infâme baiser fraternel!....

Alors la troupe dégoûtante reprend sa route, et m'arrache à mon bon père, sans que ma bouche profère une seule parole. Sa main, en me quittant, presse tendrement la mienne; et moi, en m'éloignant, je tourne mes yeux en arrière, je les fixe sur lui, et sur tous ces alentours de douce connoissance, jusqu'à ce que la sinuosité du chemin vienne les enlever tout-à-fait à ma vue, et me rendre à de nouvelles pensées, et à de nouveaux projets.

Histoire des Chouans. --- *Brigandage de l'Armée Révolutionnaire. — Excès commis sur sa route.*

Les Chouans étoient un rassemblement d'hommes, qui commencent à devenir célèbres par leur nombre, leur courage, leur opiniâtreté, et leurs succès. Ils avoient pris naissance dans les environs de *Fougères*, précisément au moment que l'armée royale traversoit la Loire, et se jetoit sur la Bretagne. Les trois fils d'un maître de forge, appelé *Chouan*, d'où leur est demeuré le nom qui les distingue encore aujourd'hui, s'étoient mis à la tête de cette nouvelle Vendée, et avoient obtenu d'abord de grands avantages sur les nationaux dispersés ; mais quand le danger y eût fait venir en poste des armées patriotes, alors ils reçurent des échecs, qui les forcèrent d'abandonner la plaine, et de se réfugier dans les nombreuses forêts du pays, où il devint impossible à des étrangers d'oser les poursuivre.

Les défaites fameuses du Mans et de Savenai, si funestes à la cause royale en général, firent le bien des Chouans en particulier. Tous les malheureux Vendéens qui purent échapper aux fers des patriotes, furent grossir le rassemblement breton. Réduits à chercher leur nourriture dans les bois,

n'ayant d'autre abri que celui des arbres dépouillés de feuilles, chassés comme des bêtes fauves, ces malheureux firent le métier de brigands et de voleurs, dès qu'ils ne purent plus faire celui de militaires et de soldats. Ils attendoient les passans sur le bord de leurs forêts, ils alloient arrêter les couriers et les voitures publiques sur les grandes routes; et se réunissant quelquefois par bandes, ils poussoient leurs excursions jusques dans les villes voisines, pour se procurer des armes, des vivres, et de l'argent. La sévérité de la convention, et la tyrannie des réquisitions, les servirent encore mieux que leur courage: les gens déclarés suspects, et ceux qui craignoient de le devenir; le paysan à qui l'on avoit pris son cochon, et l'ouvrier dont on avoit gêné le travail; enfin, la plupart de ceux que la loi réclamoit pour la défense des frontières, accoururent peupler les bois et fortifier les Chouans.

Cependunt le bruit de leur existence et de leur force leur attira des gentilshommes, qui vinrent chercher au milieu d'eux, la gloire et leur sûreté. Alors ce rassemblement monstrueux de soldats, de bourgeois, de contrebandiers, de paysans, de manoeuvres, de malfaiteurs même, prit une forme régulière et plus pure. Ils furent divisés par bandes; ils reconnurent des chefs; et ces royalistes de la Bretagne, ces malheureux habitans des bois, que les patriotes éloignés n'ont jamais connus, que sous la dénomination méprisable *d'Oiseaux de nuit*, et

de *Voleurs de grands chemins*, ces hommes sans nourriture, sans vêtemens, sans argent et sans armes, en un mot, dans le dénuement de toutes choses ---- ces hommes, dis-je, à force de courage, à force de constance, et comme par miracle, sont parvenus enfin à composer une armée formidable et nombreuse. La convention en est fort inquiète; et le silence absolu qu'elle affecte depuis si long-tems, sur la force, et même sur l'existence des Chouans, prouve assez toute la crainte qu'ils inspirent.

Au moment où je parle, on faisoit monter ces Chouans à trente mille hommes, postés dans tous les bois de la Bretagne, du nord au sud, depuis Fougères jusqu'à Vannes. Plus de quatre-vingt mille patriotes essayoient vainement de cerner cet espace immense, et achevoient eux-mêmes, par leur gaspillage et leur barbarie, de mettre le comble à la misère de la province.

Après avoir vu mes parens, mon intention, comme je l'ai déjà dit, étoit d'aller me jeter parmi ces braves gens; mais la circonstance bisarre de mon enrôlement imprévu, vint subitement déranger tous mes projets. Je vis en un instant s'évanouir toutes les espérances de mon coeur, et tous les plans de mon zèle; il me fallut oublier ma famille, et renoncer aux Chouans: leur rencontre étoit trop incertaine et ma désertion eût été trop dangereuse. Après y avoir mûrement réfléchi, je pris le parti

de m'abandonner tout-à-fait aux tems et aux circonstances, comptant bien que le voisinage des frontières pour lesquelles j'étois destiné, ou quelques-uns de ces événemens miraculeux, sur lesquels mon étoile commençoit à me donner l'habitude de compter, ne manqueroient pas, tôt ou tard, de me fournir une occasion de me sauver.

Entraîné dans ce nouveau tourbillon, je me décidai donc à tourner avec lui, persuadé que ma sureté se trouvoit précisément dans le voisinage de mes bourreaux, et le secret de mes principes, dans la publicité de leurs crimes. Hélas! que j'eus à en voir! Que d'horreurs il me fallut contempler!

Devenus l'effroi des campagnes et des villes par nos dévastations et nos brigandages, le paysan fuyoit à notre approche avec tout son bétail, et l'honnête habitant des villes se cachoit avec son bien. Semblables à l'ouragan furieux, nous chassions tout devant nous, et ne laissions derrière que les traces de la plus horrible destruction. Nous saccagions, brûlions et massacrions suivant notre bon plaisir; aucun titre de propriété ne nous arrêtoit, et la vie d'un homme nous coûtoit peu de chose. Dès que nous arrivions dans les villes, les *Sans-culottes* nos frères venoient en foule au-devant de nous, pour nous complimenter, et grossir notre troupe formidable. Le chant, la danse, la table, et le vin, occupoient d'abord nos premiers transports; mais l'orgie ne se terminoit jamais que

pour faire place aux exécutions révolutionnaires. Alors la *guillotine*, notre terrible avant-garde, surmontée de deux pavillons couleur de sang, au-dessus desquels flottoit encore un immense drapeau noir, se mettoit en marche aux cris et aux applaudissemens de la multitude, qui indiquoit la demeure des coupables. On enfonçoit les portes; on pendoit les pavillons rouges aux fenêtres; on coupoit la tête au propriétaire, s'il avoit le malheur d'être saisi; et l'on détruisoit toujours ses meubles, souvent sa maison.... Tel est le spectacle infernal qu'il me fallut supporter pendant près de quinze jours que dura notre marche, pendant lesquels je vis, à chaque pas, des crimes qui faisoient oublier ceux de la veille, et que l'on surpassoit ensuite par ceux du lendemain.

Sur ma route, je vis encore ce que j'avois déjà remarqué par-tout ailleurs: des campagnes assujetties, et disposées à la révolte; des villes armées et dans l'anarchie; des négocians proscrits, des bourgeois tremblans, des sans-culottes enragés, et des jacobins triomphans. Ceux-ci, dans chaque ville, secondés de quelques commissaires, ou représentans du peuple, étoient les maîtres des biens, les juges des personnes, et les arbitres de toutes choses: c'étoient eux qui nous régaloient à notre passage, et qui ordonnoient les fêtes *sans-culottières*, dont on nous faisoit par-tout l'hommage.

Nous en reçûmes une.... Grand Dieu! j'en frémis encore; mon imagination s'en effraie, et ma plume s'y refuse.... mais pourquoi la taire? On ne sauroit trop publier les désordres et les crimes qu'enfantent la révolte et l'anarchie: faire connoître notre turpitude, c'est en dégoûter ceux qui nous suivront. Pour ma part, je voudrois qu'on élevât, à la place de chaque crime, un monument qui le fît connoître, et qu'il portât une inscription qui en fît détester la cause. Ah! sans doute, notre malheureuse patrie en seroit couverte; mais nous aurions du moins la douce consolation de penser, que ces témoins de notre honte, et de nos malheurs, seroient à jamais les garans les plus sûrs de la sagesse et du bonheur de nos descendans. Cette foule de monumens épars deviendroit pour eux autant de signes funèbres de nos attentats: peut-être les changeroient-ils, avec le tems, en trophées de gloire et de loyauté; alors, la vaste enceinte qui les supporteroit, se trouveroit tout à la fois le tombeau de nos crimes, et le théâtre de leurs vertus.... Hélas! ô douce et aimable illusion! marche trop rapide de mon ardente pensée.... je parle déjà de vertus, et long-tems encore, je n'aurai que des crimes à tracer!....

Qu'on lise donc, que dans une ville qui se trouvoit sur notre passage, on voulut nous faire partager les plaisirs de la *Fête de la Nature :* un temple de feuillage s'éleva sur la place publique; un

un cirque de gazon en fit tout le tour, et une enceinte impossible à franchir en ferma toutes les issues. Au dedans furent introduites comme autant de victimes, et avec la plus sévère recherche, toutes les femmes et les filles, précédées ou suivies de tous les sans-culottes qui se présentèrent. Là, on tint les discours les plus infâmes, on chanta les hymnes les plus sacrilèges, on fit le repas le plus dissolu, on porta les santés les plus impures, on se vêtit de la manière la plus indécente, on dansa les pas les plus lascifs; et l'on termina enfin cette scène effroyable par un coup de théâtre plus effroyable encore: c'est ce qu'ils appelloient *le grand sacrifice à la Nature*. Le signal fut donné, et, dès cet instant, chaque sans-culotte eut le droit de disposer de tout ce qu'il voulut.

Arrivée du COMTE *à Paris. — Ouverture de la campagne. — Prise de Landrecies. — Consternation: le Comte en profite pour abandonner son bataillon, et s'unir à des partisans de la royauté. — Plan vrai ou prétendu du* Colonel Mack. — *Le Comte est arrêté. et n'échappe à la guillotine que par une circonstance miraculeuse qui lui rend sa liberté.*

ENFIN nous arrivâmes à Paris, et nous y entrâmes précisément au moment où l'on recevoit la nouvelle

effrayante de l'ouverture de la campagne, et de la prise de Landrecies. Il est difficile de peindre la consternation qui se répandit alors parmi les auteurs de la révolution : je dis parmi ceux-là ; car, quant au peuple, et à cette classe de gens qui depuis long-tems n'en sont plus que les témoins passifs, je les trouvai plus qu'indifférens sur des revers, que beaucoup d'entr'eux souhaitoient peut-être plus ardemment que des victoires. Hélas! qui nous eût dit qu'un si beau début devoit amener une fin si désastreuse? Qui nous eût dit que des défaites sans nombre succéderoient aussitôt à ce premier avantage? Nous y fûmes tous trompés ; et les patriotes, qui tremblèrent d'être perdus, et les royalistes, qui crurent avoir triomphé. Pour moi, je confesse ingénument, que je fus du nombre de ces derniers ; et, dans l'excès d'une confiance, que plus de quatre ans de *disappointement* auroient dû corriger, je saisis le moment de trouble et de confusion que la nouvelle de ces revers causoit dans la capitale, pour aller me joindre à ceux qui tâchoient d'exciter des commotions en faveur de la royauté : cela ne me fut pas bien difficile, car je jouissois d'une liberté extrême. Si la frontière et l'armée sont pénibles et dures aux soldats patriotes, il faut convenir qu'on sème de jouissances et de fleurs le chemin qui les y conduit ; et je ne suis plus étonné qu'ils en trouvent un si grand nombre de bonne volonté.

En arrivant à Paris, ceux qui se sont engagés volontairement y sont tout-à-fait libres : on les loge magnifiquement dans les palais, et les nombreux hôtels des émigrés, non en militaires, mais, pour me servir de leur expression, en véritables *Muscadins.* Ils y font tous un séjour de huit ou dix jours au moins, pendant lesquels ils ont tous les spectacles *gratis*, la tribune des jacobins, celle de la convention, des repas des sections, des orgies de la garde nationale, et douze francs par jour pour visiter, à leur aise, toutes les beautés de la *mère de la révolution:* c'est ainsi qu'on nomme Paris aux habitans des provinces.

Avec cette aisance et cette liberté dont je jouissois dans la capitale, on voit qu'il ne me fut pas difficile de choisir mes amis, ou plutôt ceux de mon opinion: il me fut tout aussi aisé de les trouver; car ils prenoient à peine, dans ce moment, le soin de dissimuler. Bientôt, graces à la confiance imbécille, à l'indiscrétion stupide qui caractérise si bien notre parti, je fus aggrégé au milieu d'eux, et initié tout-à-fait à leurs *plans absurdes*, à leurs *projets ineptes*, à leurs *espérances ridicules.* Je me permets de m'exprimer ainsi, parce qu'alors je partageois tous leurs sentimens, et que j'espérois, peut-être, plus qu'eux tous, sur-tout lorsqu'ils m'eurent fait connoître le plan vrai ou supposé du fameux Mack, dont ils se disoient plus que certains.

D'après ce plan, plus digne d'Alexandre et de César, que de nos timides cabinets modernes, les autrichiens, disoit-on, après avoir fait remonter tous les magasins de la *Belgique*, dans les places fortes de la *Meuse* et de *l'Escaut*, devoient rompre tout-à-coup le cordon qu'ils formoient depuis *Furnes* jusqu'à *Luxembourg*, et se réunir, en masse, vers *Landrecies* et *Le Quesnoy*. Les patriotes n'auroient pas manqué de donner dans le piége, et se seroient empressés de doubler les deux aîles autrichiennes en s'enfonçant avidement dans le pays ennemi, par les ouvertures qu'on leur avoit présentées. Alors les autrichiens, sans s'inquiéter de leurs mouvemens, devoient se porter rapidement vers la *Somme*, dont ils auroient couvert leur gauche en s'emparant de tous ses passages. Le front de l'armée auroit défendu la tête de la rivière, tandis que la droite, sans avoir aucun ennemi à combattre, ni aucune place à assiéger, auroit fourragé un pays plat, fertile et ouvert à l'infini. Pendant ce tems, *le Comte de Moira*, à la tête d'un corps d'anglois, venoit débarquer tranquillement sur les derrières, à l'embouchure de la Somme, et conduisoit avec lui un immense convoi, abondamment pourvu de toutes les provisions de guerre et de bouche, qui pouvoient être nécessaires pour une entreprise aussi importante.

Alors ces forces, réunies au nombre de 200 mille hommes, marchoient droit à Paris, qui n'étoit

pas à plus de 20 lieues de là. Elles se grossissoient, dans leur route, de tous les partisans de la royauté, et de la masse du peuple, qui se décide toujours pour le succès. Cette armée formidable avoit pour elle le sentiment de sa force, l'avantage de sa discipline, et la hardiesse de son attaque: elle arrivoit, sans obstacles, sous les murs de la capitale; et cette ville, sans défense, peuplée de lâches ou de mal-intentionnés, imploroit elle-même l'assistance du vainqueur. Alors, la révolution finissoit, et les armées patriotes obéissoient aux ordres de Louis XVII, avec la même facilité qu'elles avoient obéi successivement à ceux de la *Législature*, et à ceux de la *Convention*, à ceux de *Brissot*, et à ceux de *Roberspierre*.

Supposons un moment que, contre toute attente, et en dépit des probabilités les moins douteuses, toutes ces combinaisons eussent été insuffisantes, qu'arrivoit-il?..... S'il falloit songer à une retraite, n'avoit-on pas de tous côtés des provinces entières sans défense, où l'on eût trouvé par-tout des postes excellens, des recrues nombreuses, et des magasins immenses? Pouvoit-on craindre de manquer de vivres pour deux cents mille hommes, dans un pays où des réquisitions en avoient marqué pour quinze cent mille? N'avoit-on pas derrière soi deux énormes *Rassemblemens royalistes*, à l'aide desquels il devenoit facile de reprendre la position offensive, ou du moins de s'établir sur la côté, d'une

manière inattaquable? N'avoit - on pas pour soi l'espoir de nouvelles insurrections, et la certitude d'une guerre civile intérieure, l'avantage toujours incalculable du premier succès, et la confusion inévitable qu'entraînent les premiers revers? Ne devoit-on pas compter sur les fautes des généraux, et sur la peur des législateurs, enfin, sur le détraquement universel de la machine de ce grand gouvernement?

Bien certainement, la lecture de ce plan, qui paroît n'avoir été qu'un songe, me laisse encore aujourd'hui la conviction entière du succès, et j'en doutois alors si peu, que je calculois déjà le jour et le moment de la restauration de la monarchie, lorsqu'on vint m'arracher à cette douce chimère, et me forcer de m'occuper de ma dernière heure.

Un facteur de la poste vint un jour me demander à l'hôtel où je demeurois, et lisant une adresse que j'eus le malheur de réclamer, je fus aussitôt saisi et conduit à l'abbaye. Le lecteur est étonné sans doute de cette algarade, à laquelle je ne l'ai point préparé: je le fus assurément bien davantage, il me croira sans peine. Cependant je vais lui expliquer la cause de ce nouveau malheur, et cela lui donnera une idée de l'espionage universel qu'on avoit organisé dans toute la France, et du peu de respect que l'on portoit à l'inviolabilité des lettres.

A peine je m'étois senti libre à Paris, à peine j'avois souri à la perspective heureuse qui s'offroit

à mes voeux, que je ne pus résister au plaisir de mettre le comble à mes espérances et à mon bonheur, en communiquant par lettres, avec les objets chéris, que je n'avois pu voir en personne. On m'avoit nommé la ville et la prison qui les renfermoient. Dans l'excès de ma joie, et de ma crédulité, calculant déjà l'heure de leur délivrance, et de notre réunion, je hasardai, avec toutes les précautions imaginables, de leur faire parvenir quelques lignes avec mon adresse. J'attendois avec impatience le retour du courier; il arrive: mon coeur en palpitoit; mais hélas! au lieu de douces et consolantes paroles, je ne vis qu'un ordre fatal d'arrestation. J'ignore encore par quel manége tout cela fut trâmé: tant il y a cependant, que ce fut de ma propre lettre, dont on se servit pour me convaincre, et me condamner.

Il n'y avoit que deux jours que j'habitois ma nouvelle prison, quand je fus transporté à la conciergerie: je savois que ce changement étoit un arrêt de mort, aussi je n'attendois plus rien, lorsqu'un de ces événemens miraculeux, qui ont si souvent préservé ma vie depuis mon séjour en France, vint encore me tirer d'embarras.

La veille de mon jugement, un greffier vint en grand appareil, me demander mon nom, mon âge ma patrie, et mon domicile. Me croyant à ma dernière heure, et voulant périr avec honneur, je

ne dissimulai rien, et ce fut précisément ce qui me sauva.

Le lendemain de fort bon matin, long-tems avant l'heure du tribunal, je me vis conduit dans une chambre voisine, où je trouvai un beau jeune homme, qui me demanda avec intérêt si je n'étois pas la personne qui portoit le nom et la qualité que j'avois déclarés la veille. Sur mon affirmation, il montra au geolier sa carte de membre d'un des comités de l'assemblée, et lui donna l'ordre de nous laisser seuls. ---- "Quoi!" me dit-il, en me prenant la main, "le souvenir de notre ancienne liai-"son seroit-il donc tout-à-fait éteint, et la diffé-"rence de nos opinions auroit-elle fait cesser toute "amitié entre nous? Pour moi, je vous aime tou-"jours; et si j'avois mal choisi le parti que je sers "aujourd'hui, je rendrois graces au ciel d'une erreur "qui m'a fait sauver mes parens, et me procure "encore aujourd'hui le bonheur de sauver un ami."

A ses premières paroles je l'avois d'abord reconnu; c'étoit un de mes camarades avec qui j'avois été tendrement lié: je l'avois perdu de vue depuis près de 6 ans; et il n'étoit point étonnant que je ne l'eusse point reconnu, sous le costume révolutionnaire qui le déguisoit à mes regards.

Une tête vive, un esprit exalté, un sang bouillant, étoient les qualités communes qui nous avoient rapprochés, dès que nous nous étions vus. Avec ce caractère ardent et enthousiaste, on ne prend pas

toujours le bon parti, mais à coup sûr, on en épouse un, et on le sert chaudement. Il s'étoit jeté dans la révolution: je le savois; mais j'étois bien loin de supposer le rôle important qu'il y jouoit. Quelle fut ma surprise en apprenant le nom sous lequel il étoit entré dans la carrière révolutionnaire, de retrouver, dans mon ancien camarade, celui dont les papiers publics m'avoient transmis souvent les discours, les propositions et les principes.

Je n'en puis dire davantage sur son compte; peut-être en est-ce déjà trop. ---- "Je vais vous "mettre en liberté," me dit-il, "et j'espère qu'à "l'avenir, vous vous montrerez plus prudent et "plus sage; car je n'aurois sans doute pas le pou-"voir de vous sauver une seconde fois.... Au de-"meurant," ajouta-t-il, avec noblesse et galan-"terie, tout en arrachant une victime au parti dont "j'adopte les principes de bonne foi, mais dont je "déteste les mesures féroces, je suis bien loin de "vouloir lui rendre un ennemi redoutable, et j'exige "de vous la parole d'honneur de demeurer neutre "à l'avenir, dans le combat à mort de la république "contre la royauté: c'est la seule condition que je "requiers de vous, pour prix du danger que je "cours à vous sauver."

On pense bien que je ne fis pas le difficile, et que je la donnai sans peine. Alors, rappelant le geolier, il me fit effacer de la liste des prisonniers,

lui disant tout simplement qu'il m'amenoit avec lui; après quoi nous sortîmes: cela ne causa pas plus d'embarras que cela.

J'ai su par la suite qu'il usoit d'un droit commun aux membres de certains Comités, qui se faisoient toujours apporter la liste des accusés, avant qu'ils passassent au tribunal, et qui, là, à l'exemple des proscriptions romaines, se demandoient, s'accordoient, ou se refusoient des têtes amies, ou ennemies.

Le COMTE *tranquille pendant quelque tems. — Il est arrêté comme suspect. — Chûte de* Roberspierre. *— Délivrance du* COMTE. *— Il retrouve à Paris* l'Inconnu *dont il a été déjà fait mention. — Le* COMTE *émigre de nouveau par son conseil. — Conclusion.*

RENDU sage par le danger imminent auquel je venois d'échapper, aussi bien que par les avis salutaires de mon libérateur, je lui tins scrupuleusement la parole que je lui avois donnée; et abandonnant pour toujours les groupes populaires du palais-royal, et les rassemblemens aristocrates des cafés, ou des maisons de jeu, je fus modestement à l'écart, me loger dans un petit grenier de la rue C.... Le bas de la maison étoit occupé par un libraire, avec lequel je m'abonnai; et le second,

par une petite société de femmes de province, qui vivoient fort retirées. Le hasard me procura leur connoissance, et ce fut une grande douceur pour moi dans ma retraite.

Me rencontrant un jour avec l'une d'elles chez le libraire, je l'entendis lui demander les *Mémoires de Sophie de Sternheim*, qu'il se trouva ne pas connoître. Je demandai galamment la permission de les apporter, à la première de mes courses. C'étoit un petit roman traduit de l'allemand assez peu connu, et, par un hasard singulier, le premier que j'eus lu de ma vie. Je ne tardai pas à le trouver, et mon introduction auprès de ces dames devint le prix de ma politesse.

Elles étoient fort jolies et fort agréables, venues à Paris depuis la révolution, et, suivant toutes les apparences, pour se dérober aux persécutions dont on accabloit les parens des malheureux émigrés.

Il est certainement très bisarre que, pendant près de six semaines que nous nous sommes vus, nous n'ayons jamais parlé ni *révolution*, ni *nouvelles*, et que nous n'ayons pas cherché, par des questions mutuelles, à pénétrer nos vrais sentimens. Cette extrême discrétion, à mon avis, étoit une grande indiscrétion, et prouve assez que nous avions tous également besoin du mystère: elle prouve aussi à quel point l'inquisition révolutionnaire a pu influer sur le caractère aimable et confiant du françois indiscret et léger.

Livré tout entier à mes livres, et à ma petite société, je partageois mon tems entre l'étude, et les jolies recluses, consacrant le matin à la lecture, et le soir à la conversation. Je ne sortois jamais que par nécessité, et toujours le moins possible: j'éloignois ainsi peu à peu l'idée de mes malheurs passés, et celui de mes dangers présens. Affermi dans mon donjon, je m'y attachois chaque jour davantage, et je jurois bien de ne le quitter que pour un mieux bien assuré.... Hélas! vains projets! Quand la fortune poursuit un malheureux, il est bien difficile d'échapper à ses coups.

Un jour que je traversois le Palais-Royal, pour aller dîner chez un petit restaurateur, dans la rue de S..... j'apperçus beaucoup de trouble et de confusion à l'extrémité du jardin, où je devois passer. Comme j'étois guéri, depuis long-tems, de la curiosité qu'inspirent toutes les foules populaires, je pris sagement par une des petites allées qui conduisent dans la *rue des bons enfans*; mais je la trouvai gardée par un sentinelle qui m'en défendit la sortie: je fus aussitôt à une seconde, mais ce fut encore de même: alors, saisi par la peur, je courus bien vîte sur mes pas, à celle par laquelle j'étois entré. Quelle fut toute ma frayeur d'y rencontrer une troisième bayonnette, et de voir distinctement alors, marcher vers moi deux compagnies de grenadiers en bataille, qui s'avançoient lentement vers le côté opposé du jardin, chassant devant eux tous ceux qui s'y

étoient trouvés, lors de l'investissement. Nous étions plus de 150, ou 200, qu'on accula dans un fond, et que l'on prit comme des poissons dans un filet.

Nous fûmes tous examinés de la manière la plus rigoureuse; et comme mon certificat de civisme laissoit quelques doutes, je fus inscrit au nombre des gens suspects, et conduit avec eux dans la prison du *Luxembourg*.

De toutes les aventures malheureuses qui m'étoient arrivées, c'étoit sans doute celle qui me présentoit le moins de dangers : cependant elle n'en étoit pas tout-à-fait exempte; car les gardes nombreuses qui nous entouroient, les canons à mitraille qui nous menaçoient de toutes parts, la dureté avec laquelle on nous régloit, jusques aux alimens les plus nécessaires: toutes ces choses nous rappeloient assez souvent, qu'on nous traitoit plus en criminels dont on veut se défaire, qu'en gens suspects dont on veut s'assurer. D'ailleurs on accusoit de tems en tems les prisonniers d'avoir conspiré leur évasion, afin d'avoir un prétexte pour les faire périr, et préparer ainsi de nouvelles places à la foule qu'on accumuloit sans cesse vers les prisons. Enfin, nous étions dans les fers de ROBERSPIERRE, et comment échapper des griffes de ce tigre altéré de sang, qui, depuis quelques mois sur-tout, sembloit ne plus vivre que de têtes coupées, et de corps sanglans?

Je faisois à ce sujet d'assez tristes réflexions: elles finissoient toujours par me mener à la guillo-

tine ; et je n'en doutois guères, lorsque de tous les événemens inattendus qui m'ont été si favorables, le plus étrange, sans doute, vint détruire mes craintes, et me rendre à une entière liberté.

Le terme que la providence avoit fixé à la prospérité de la *terreur*, et les tems que mon Inconnu m'avoit prédit, étoient enfin arrivés. Ce *Roberspierre*, à jamais exécrable, qui sembloit avoir pris à tâche de dépeupler la France par la guillotine ; ce Roberspierre, que des circonstances et des hasards heureux avoient amené à une place au-dessus de ses talens ; ce Roberspierre, qui ne connoissoit d'autres secrets, pour s'y maintenir, que d'égorger sans cesse ; ce Roberspierre, à qui le sang versé, dit-on, avoit tourné la tête dans les derniers tems, et qui n'en étoit que plus avide encore ; ce Roberspierre enfin, si puissant, si redouté, si terrible, lui qu'on eût pu comparer au chène formidable des forêts, fut renversé comme le plus foible des roseaux. Encore le matin, ses regards faisoient trembler des millions d'hommes, et le soir des enfans fouloient son corps. Exemple frappant et terrible de la justice du ciel, et de la destinée dn crime !

La mort du *tyran*, car c'est peut-être l'épithète la plus juste qu'on ait donnée depuis la révolution, sa mort, dis-je, fut une crise heureuse de l'humanité expirante. La France entière s'en ressentit à l'instant même : par-tout les exécutions furent suspendues ; les jugemens arrêtés, et les pri-

sons ouvertes. Un des représentans vint lui-même enfoncer la nôtre: et quand j'en sortis, je crus en vérité retrouver un peuple qui n'étoit pas celui que j'avois laissé. Ce n'étoit plus cette foule hagarde et livide, applaudissant aux têtes qu'elle voyoit tomber, et criant pour en demander de nouvelles; c'étoit un concours immense de peuple, dont l'oeil humide et l'attitude sensible, recevoit notre délivrance comme un bienfait, et faisoit retentir les airs des mots sacrés et doux *d'humanité* et *d'indulgence.* Quel changement, grand Dieu! en un instant, et par la mort d'un seul homme.... Ah! qu'on définisse donc ce que c'est que le peuple et son opinion!

Un des premiers effets de ma liberté fut de me faire retrouver quelques-unes des figures que j'avois connues dans la province: elles me remirent sur la voie de *l'Inconnu*, qu'on ne peut avoir oublié, et j'eus le plaisir de l'embrasser dans Paris. J'appris de lui que les événemens du jour, et des combinaisons nouvelles, avoient dissous la société où je l'avois rencontré, au point d'en pouvoir dire, sans indiscrétion, tout ce que je me suis permis d'écrire. Je restai quelque tems avec lui sans inquiétude, à la faveur du nouveau systême de modération et de justice; j'en profitai même pour voir de près, à l'aide de ses données, et de sa pénétration, les nouvelles factions qui se disputoient le champ de ba-

taille. Je n'en dirai rien; elles sont encore trop confuses, et leurs projets trop embrouillés.

Pour terminer mon récit, je me permettrai de dire seulement que c'est cet Inconnu, qui ne le sera sans doute pas toujours, qui me décida, sur ces entrefaites, à quitter Paris, même la France, et à aller au dehors, par une seconde émigration, chercher l'oubli de mes dangers, et le calme de mes sens. Mon coeur seul voulut résister d'abord un moment à cet engagement singulier; mais ayant appris que les Chouans avoient forcé la ville qui renfermoit tout ce qui m'étoit cher, et qu'il me devenoit tout aussi impossible de le retrouver, qu'auparavant, je cédai aux sages instances de mon Inconnu; et, muni d'un bon passe-port, admirant sur ma route le changement qui m'avoit ravi d'étonnement dans Paris, j'atteignis la frontière sans vexation et sans crainte; et je passai de France en pays étranger, avec la même facilité et la même confiance que celui qui, jadis, auroit quitté le tumulte de la ville, pour aller jouir quelque tems du repos de la campagne.

Depuis ce tems, j'attends, avec tout le monde, l'issue des événemens. Mais, plus heureux que personne, je jouis mieux, peut-être, des délices de ma liberté nouvelle; et c'est pour y mettre le comble, que je me suis donné le plaisir de raconter aujourd'hui les horreurs de ma captivité passée.

FIN.

POSTSCRIPTUM DE L'ÉDITEUR.

Au moment où l'on alloit publier la seconde partie, le Comte de C*** vient de voir couronner ses aventures par la plus heureuse, la plus inattendue, et la plus propre, sans doute, à completter les apparences romanesques de son récit. La première partie de cet ouvrage a mérité l'attention de plusieurs papiers publics, qui en ont transmis au loin des extraits agréables et intéressans: ils sont parvenus jusqu'en Suisse, dans le fond d'un hermitage solitaire, où une jeune *Beauté* versoit à l'écart, des larmes amères sur les malheurs de sa patrie, et le veuvage de son coeur. A la lecture du paragraphe qui désigne le Comte, et quelques-unes de ses curieuses aventures, la charmante recluse est frappée tout-à-coup: elle espère, elle s'émeut, un heureux pressentiment la guide; et, prenant une plume, elle trace quelques lignes qui vont déterminer son sort. En effet, l'éclaircissement est satisfaisant et prompt: ce Comte est précisément *l'Amant* qu'elle pleure; et elle, cette *Joséphine*, dont la perte a fait verser tant de larmes.

A présent, on va se demander sans doute par quelle magie cette aimable fille se trouve ainsi transportée dans ces contrées paisibles. Le voici en peu de mots. On vient de voir, dans le cours de cette seconde partie, que dès le commencement des troubles de la Vendée, elle fut conduite, avec son père, dans les prisons de R....; le bon vieillard succomba bientôt aux chagrins journaliers dont on flétrissoit son coeur: et alors, l'intéressante Joséphine, exposée aux outrages d'une garde insolente et brutale, crut ne pouvoir sauver son honneur et ses jours, que par la fuite. Elle trompa la vigilance de ses surveillans, et prit la route de la Vendée, où elle avoit quelques

parens; mais elle ne put y parvenir; et alors commence pour elle une foule d'aventures, cent fois plus extraordinaires, et plus romanesques, que celles qu'on a lues dans le récit du Comte. Elle erre pendant long-tems dans l'intérieur de la France, sans soutien, sans protecteur, et sans guide, et donne l'exemple des hasards les plus extraordinaires et les plus bisarres. Elle se trouve plusieurs fois dans sa course, à la veille d'entrer dans Toulon, où elle eut rencontré le Comte: et rebutée de ne pouvoir y pénétrer, elle va se faire arrêter à Lyon, où elle a le bonheur de sauver la vie de son amant, enfermé dans la même prison qu'elle: car le lecteur a déjà deviné sans doute, qu'elle est précisément cette aimable prisonnière dont le vieux geolier faisoit de si pompeux éloges. Elle a reconnu le Comte au portrait qu'elle a vu; et ses sollicitations, ses larmes, et son argent, ont séduit l'avare gardien, qui a promis de les sauver tous deux. Alors, elle écrit au Comte, pour lui tracer sa marche, et lui faire tenir une somme considérable; mais l'avide geolier vole l'argent, supprime la lettre; et pour mieux voiler sa friponnerie, il les fait évader par des voies differentes. Il met l'une sur la route de Suisse, où elle arrive sans accident; et envoie l'autre dans l'intérieur de la France, dont il ne sort qu'à force de miracles. Enfin, après bien des traverses, le ciel les rapproche sur une terre hospitalière: ils vont s'unir; et les seuls plaisirs du coeur leur tiendront lieu de tous les biens de la fortune. Que toute ame sensible et bonne s'intéresse à leur sort, et fasse des voeux pour leur bonheur!

SOMMAIRES CONTENUS DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRES CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE.

